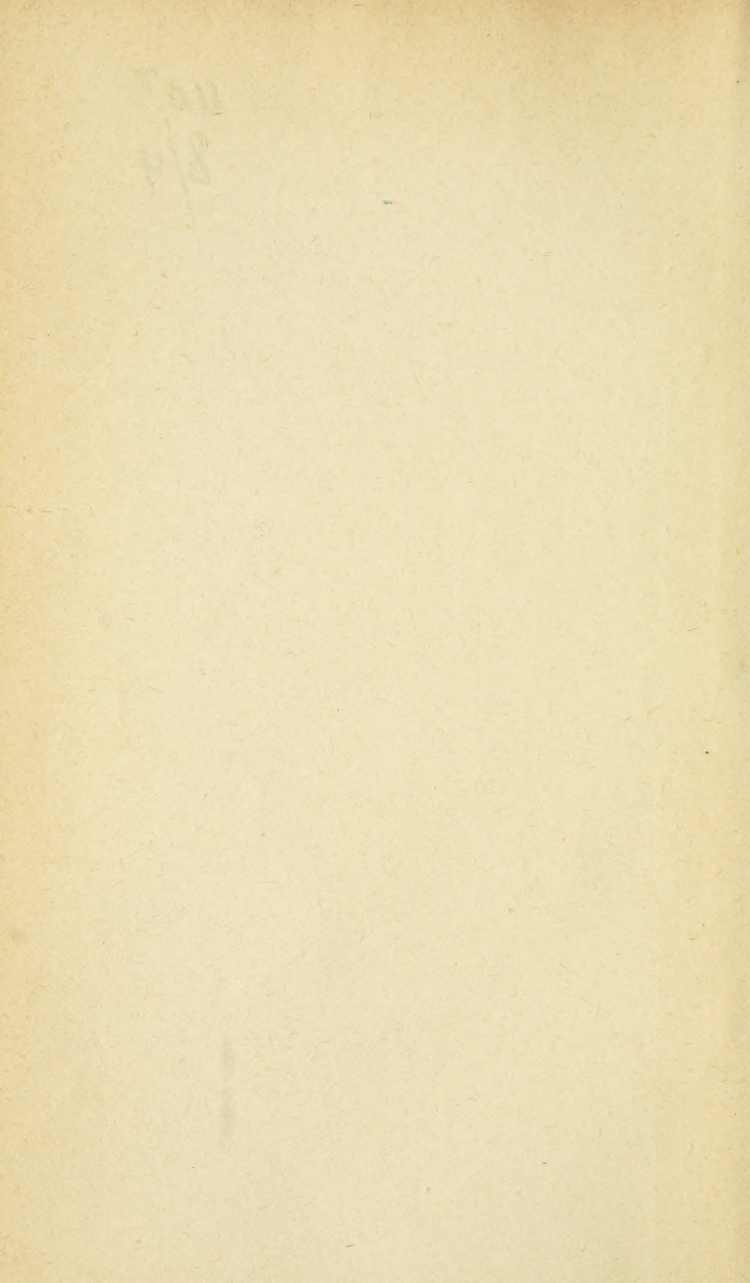

3 1761 08009987 2





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/ledangereuxjeune00boyl



LE DANGEREUX
JEUNE HOMME

DU MÊME AUTEUR

CONTES

LES BAINS DE BADE . . . . 1 vol.
LE BONHEUR A CINQ SOUS . . . . 1 —
LA LEÇON D'AMOUR DANS UN PARC . . . . 1 —
LA MARCHANDE DE PETITS PAINS POUR LES CANARDS . . . . 1 —
NYMPHES DANSANT AVEC DES SATYRES . . . 1 —

ROMANS

LE MÉDECIN DES DAMES DE NÉANS . . . . 1 vol.
SAINTE-MARIE-DES-FLEURS . . . . 1 —
LE PARFUM DES ÎLES BORROMÉES . . . . 1 —
MADEMOISELLE CLOQUE . . . . 1 —
LA BECQUÉE . . . . 1 —
L'ENFANT A LA BALUSTRADE . . . . 1 —
LE BEL AVENIR . . . . 1 —
MON AMOUR . . . . 1 —
LE MEILLEUR AMI . . . . 1 —
LA JEUNE FILLE BIEN ÉLEVÉE . . . . 1 —
MADELEINE JEUNE FEMME . . . . 1 —

1005-20. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 1-21.

B7923d

RENÉ BOYLESVE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE DANGEREUX JEUNE HOMME

Contents

167691
24. 11. 21.

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

Il a été tiré de cet ouvrage

CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE

tous numérotés.

Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays.

Copyright, 1921, by Calmann-Lévy.

PQ
2603
O9D3

LE DANGEREUX
JEUNE HOMME

A Pierre Villetard.

La sœur aînée du jeune Robert ayant épousé, au printemps, un grand industriel de Paris, Robert devait naturellement être invité à passer le mois d'août dans la villa que son nouveau beau-frère possédait à Folleville-sur-Mer, plage à la mode.

— Il ne faut pas se dissimuler, toutefois, dit M. Carré de la Tour à sa femme, que la présence de ton petit frère à la villa Mondésir n'est pas dépourvue de sérieux inconvénients!...

— Lesquels? demanda la jeune femme, stupéfaite.

— Robert a dix-sept ans et demi; il sort du collège : cela n'est rien. Mais songes-tu qu'il a

été élevé à Grenoble, que sa famille est très « vieux jeu »...

— Dis donc! sa famille est la mienne. Eh! là!...

— Seulement, toi, tu es femme, et j'ai été près de toi pour t'apprendre à ne pas t'effaroucher, à ne pas t'emballer, enfin à connaître les règles du *jeu nouveau*...

— Tu crains le danger pour Robert?

— Pas du tout! Je crois Robert dangereux pour nous.

— Je la trouve bonne, par exemple! Un pauvre garçon à peine « dessalé », comme vous dites, au milieu d'une bande de Parisiens déchaînés : et c'est lui qui constitue le danger?

— Tu verras si je me trompe.

*
* *

Et le jeune Robert fit néanmoins le voyage de Grenoble à Folleville, pour s'installer, ivre de joie, à la villa Mondésir. Il avait été, comme ses contemporains, fort privé d'agréments, ayant terminé ses études pendant la

guerre; et il crut, de bonne foi, en arrivant chez son beau-frère, que la paix du 28 juin le transportait, par un de ces effets merveilleux dont on ne s'étonne plus aujourd'hui, dans une planète totalement différente de la vieille Terre où il avait appris à vivre selon des conventions aussi minutieuses que compliquées et tyranniques.

Il se trouva soudainement en contact avec une société qui semblait faite exprès pour séduire un garçon de son âge. L'important était qu'il fût vêtu comme il faut; sa sœur y veilla, y mit le prix; et tout alla à souhait.

— Eh bien! disait celle-ci à son mari, tu vois? Robert n'est étonné de rien; il se met aussi vite que moi au diapason; il se mêle à tous les sports, il connaît tous les jeux : le trouves-tu déplacé?

— Patience! faisait M. Carré de la Tour; « il connaît tous les jeux », c'est bientôt dit. Il y a un jeu qu'on joue du matin au soir, et qui ne s'apprend pas dans l'antichambre, en entrant...

— Lequel donc? et que veux-tu dire? Pourquoi tant de mystère? Et ne pourrions-nous,

si quelque embûche est tendue, avertir au moins ce pauvre Robert?

— Avertir un garçon de nos jours!... Mais ils n'en croient que leurs yeux, ma chère amie! On ne s'instruit qu'à ses dépens. Laissons aller les choses.

*
* *

En attendant, Robert s'en donnait impunément à Folleville.

Il y avait, dans la villa, cinq ou six jeunes filles et des femmes d'une élégance extrême. De sa vie, peu longue il est vrai, il n'avait vu d'êtres aussi joyeux d'exister et aussi libres; et il y a plaisir pour un grand gamin à dépasser, dans la conversation, par la hardiesse et le cynisme, ce qu'on a chuchoté, entre garçons, dans les cours ingrates d'un lycée dauphinois.

Jeunes filles, jeunes femmes étaient vêtues comme des déesses, c'est-à-dire de rien; elles gardaient les jambes nues à la ville comme au bain, et, en soirée, réduisaient encore leur costume à ce point qu'elles n'eussent pas osé

se montrer telles pour se jeter à l'eau. Et Robert ne paraissait pas le moins du monde ému de voir sa sœur, jeune mariée, plus sévèrement élevée que lui, exhiber ses bras, ses mollets, son dos et ses flancs avec la même innocente aisance que, jadis, en province, elle découvrait ses salières.

Du marmot au vieux monsieur, tout le monde, à Mondésir, s'adonnait avec méthode à la culture physique; tout le monde se confiait au masseur aveugle comme au pédicure chinois; tout le monde aimait à affirmer qu'il buvait et mangeait rationnellement; tout le monde jouait au tennis, au golf, fréquentait les courses, était assidu au Stade de la Palestre, dansait à qui mieux mieux, montait à cheval, conduisait une auto, faisait en aéroplane des randonnées délicieuses et qui laissaient sur le pays entier l'odeur écœurante de l'huile de ricin.

Au casino du lieu, c'était le délire. Une bande de négrillons échappés du Texas, ayant le diable au corps et, dans les globules du sang, le génie du rythme, formait un orchestre de cauchemar, au bruit duquel trépidaient sur leurs bases les colonnes mêmes de l'établisse-

ment. Enfants, fillettes, femmes et grand'mères, emportés par l'irrésistible puissance de la mesure bien frappée et par le cyclone de l'exemple, tournoyaient, se trémoussaient, piétinaient, se désarticulaient, agglutinés deux par deux, comme les feuilles d'or qu'unit jusque dans la rafale l'humidité des sous-bois.

De tout cela, Robert s'accommodait; et, s'il adoptait la planète et le jeu nouveaux, il fallait le demander aux lettres adressées par lui en toute candeur aux vieux parents de Grenoble!

Déjà ces bonnes gens avaient écrit à leur fille, alarmés au possible, et avaient adressé à Robert des sermons auxquels le jeune homme, occupé à jouer, ne comprenait rien, et qu'il ne cherchait même plus à déchiffrer.

Mais M. Carré de la Tour disait à la sœur de Robert :

— Ne t'ai-je pas avertie? Ton frère, en racontant au loin des choses pour lui neuves, fournit l'occasion d'interprétations erronées et fâcheuses. Il faut être bon joueur pour bien juger du jeu. Robert fait ses débuts... Gare à nous!...

*
* *

Il va de soi que, malgré une franche camaraderie avec toutes les jeunes filles, Robert en avait distingué une, qui était devenue son flirt. Il la trouvait admirable. S'il l'eût connue dans les montagnes du Dauphiné, il eût conçu pour elle une passion romanesque et souhaité de l'aimer éternellement, après s'être attaché à elle par les liens indissolubles du mariage. Mais, à Folleville, il n'avait pas le temps d'en penser si long. Pris dans un courant qu'il jugeait lui-même rapide, dès le lendemain de son arrivée il appelait cette jeune fille Gisèle, comme elle-même le nommait Robert; il marchait avec elle le long des rues, il nageait côte à côte avec elle, en maillot tout comme elle; et, écrivant à Grenoble, il parlait à ses parents de Gisèle, tout court; de telle sorte que ces bonnes gens, d'un autre monde, se demandaient ou si leur fils était fou, ou s'il ne s'était pas lié avec quelque créature de qui il était, par ailleurs, inconcevable qu'il les entretînt.

Aussi en écrivirent-ils, de plus en plus

inquiets, à leur fille qui, elle, avait déjà perdu tout penchant pessimiste et leur répondait : « Mais soyez donc tranquilles, la santé est excellente : tout va bien. »

Cependant Robert s'était fait, à plusieurs reprises, remettre à sa place par Gisèle, à qui il parlait sans plus de retenue qu'il n'en employait en chacune de ses actions à Folleville.

— Oh! Robert, lui disait-elle, parlez plutôt anglais!

— Pourquoi? faisait Robert, ahuri.

— Parce que, dans cette langue, au moins, vous ne connaissez pas tous les termes...

Robert commençait à éprouver de l'embarras. Mais, comme sa nature n'était pas compliquée et que la fougue de son âge emportait tout le reste, il laissa sans vergogne s'envoler le reste, et demeura avec sa fougue.

Nul n'imagine qu'à la villa Mondésir quelqu'un pût venir au secours d'un jeune homme incertain. A Mondésir, on parlait jeux, danses et sports. Cela remplit très bien les intervalles du temps pendant lesquels on se repose de la fatigue des sports. Et celui qui se fût

avisé, dans la conversation, d'intercaler un terme d'ordre moral, eût été aussi antédiluvien que les parents de Grenoble.

*
* *

Aussi, l'innocent Robert ne crut-il manquer à aucune règle de sport, un soir, après avoir dansé à perdre haleine, en se présentant, comme il en avait le goût très net, à la porte de la chambre où couchait Gisèle. Il avait conservé son smoking.

Il frappa.

On répondit de l'intérieur, sans méfiance :

— Entrez!

Et il entra.

Il n'eut pas le temps de remarquer si Gisèle était en train de faire sa toilette ou bien non; ou, plutôt, il s'aperçut qu'elle n'était pas éloignée de son pot à eau, car il reçut le contenu de celui-ci en plein visage. Et l'eau dégoulina, et inonda son beau plastron empesé et la soie des noirs revers.

Gisèle se tordait de joie à le voir ainsi fait.

— Mais, Gisèle, disait Robert, sous son eau,

ce n'est pas gentil. Je croyais que vous m'aimiez!...

— Possible, disait Gisèle, mais je n'aimerai certainement pas un loufoque! Allez, ouste! Vous ne voyez pas que vous mouillez tout chez moi?

Robert ne comprenait pas plus son ridicule que son erreur :

— Mais, enfin! disait-il. Je vous aime, moi! Et qu'ai-je fait?

— Mon petit, vous avez fait ce qui ne se fait pas.

*
* *

Ah! pensa Robert, jeté dehors par un coup de poing conforme aux prescriptions de la méthode Hébert; il y a donc des choses qui ne se font pas?...

La scène n'avait pas été sans produire quelque éclat, et des portes s'entr'ouvraient dans le corridor éclairé. On vit Robert, les cheveux trempés et lui ruisselant en mèches stupides sur les oreilles. On chuchotait, tout le long du couloir; on pouffait. Le malheureux eût voulu éviter plus que tous autres son beau-

frère et sa sœur : ce fut sur eux qu'il tomba. Ils regagnaient, les derniers, leurs chambres. A cet aspect de lessive, le beau-frère eut tôt fait de deviner ce qui était advenu à Robert, et, comme sa femme allait s'attendrir, il lui fit :

— Ça y est!... J'attendais cela. Je vois que ça s'est bien passé.

— Mais, quoi donc?

— Ton frérot vient de prendre sa leçon de choses. Il ne suffit pas d'être « nouveau jeu », il faut connaître les règles du jeu nouveau. Maintenant, il les sait!...

LES TROIS PERSONNES

A Émile Henriot.

A la Potinière d'une ville d'eaux, entre midi et une heure, trois messieurs se trouvèrent pressés, et, comme ils causaient là, ventre à ventre, ils convinrent d'aller déjeuner ensemble.

Ils avaient passé la cinquantaine et modifié leur visage depuis peu, s'étant rasés à la manière des générations neuves et ayant rejeté vers l'occiput ce qu'il leur restait de cheveux grisonnants ou gris. Ils étaient nu-tête et en pantalon blanc.

Ils convinrent d'aller déjeuner près de là, sous les arbres de l'auberge à la mode, entre une verte pelouse de la largeur d'un mouchoir

et un orchestre excellent. Les automobiles passaient, bruissaient, empestaient; le vent d'est secouait tentes et parasols et rabattait la nappe sur les assiettes. Les trois messieurs, en léger costume d'été, s'installèrent fermement.

De quoi parler, entre quinquagénaires, lorsqu'on mange bien et que le vacarme des machines, uni d'une façon paradoxale aux langueurs de la valse-hésitation, stupéfie vos pensées? De quoi parler, sinon de souvenirs?

Remembrances gaillardes, aventures de régiment, de chemin de fer ou de chasse, l'écume de la mémoire, sont mises en commun tout d'abord ; puis, à mesure que l'intimité naît en dépit du tintamarre, et si la musique, par hasard perçue, vient à vous caresser les nerfs, voilà des sources plus limpides qui jaillissent, et vous éprouvez le besoin d'exprimer enfin quelque chose qui compte.

Tout beau ! Au premier geste de confidence, l'un des trois hommes, M. de Soucelles, leva la main comme un chef d'orchestre qui arrête net ses musiciens :

— Messieurs, dit-il, nous glisserions trop vite à l'épanchement mensonger qui embellit une aventure dans le temps même que celle-ci prend consistance ! Interdisons-nous de toucher à aucune affaire où nous ayons joué un rôle avantageux. Il faut à tout prix, si l'on veut bien dire, limiter son discours. Et que penseriez-vous, pour écarter les vantardises, de raconter exclusivement des mésaventures? Chacun de nous, que diable! connaît bien une femme qu'il ait un jour voulu attaquer, ou qu'il ait attaquée, et sans succès, s'étant heurté, comme dit mon fils, guerrier, « à un bec de gaz » !...

— Ne reste que l'embarras du choix! dit modestement M. Bernereau.

M. Briçonnet, le troisième, se souvint aussitôt d'avoir goûté un amer plaisir, au moins une fois, près d'une femme qu'il eût aimée plus qu'aucune, mais qui était éprise, à la folie, de son mari.

— Oh ! fit M. de Soucelles, s'il s'agit d'une amoureuse légitime, à vous l'honneur, ô Briçonnet : la mienne aimait son amant.

— La mienne aussi, dit M. Bernereau.

I

M. Briçonnet laissa passer une soixante-chevaux à échappement libre, dont le bruit, sans proportion avec les capacités du tympan humain, étouffa le « Clair de lune » de *Werther*; et il allait entamer son histoire, quand trois automobiles, lancées à toute allure, et qui se voulaient distancer, déchirèrent l'atmosphère de leur impertinent klakson. Ces messieurs attendirent avec la résignation touchante des hommes de progrès, qui ont accepté une fois pour toutes les inconvénients de la vie moderne.

Enfin il fut un instant possible d'écouter l'orchestre excellent que les clients de la célèbre auberge payaient cher, et alors M. Briçonnet commença :

— Je jure de dire la vérité, toute la vérité, fit-il en levant la main, comme à la barre, mais je modifie les noms propres et la topographie.

— Ce sera règle admise, opinèrent les deux autres; nous sommes, au moins en cela, de

la vieille école, et nous observons quelque discrétion en racontant des histoires de femmes.

— Je vous préviens que c'est une idylle, genre bien passé de mode. Si elle vous ennuie, interrompez-moi. Admettons que mon héroïne s'appelait... madame des Gaudrées. C'est le nom d'une ferme que j'ai possédée en Anjou. Je situe ma pastorale aux environs de Pont-l'Évêque. Messieurs, je fus, un des premiers, invité chez cette personne après son mariage avec un de mes camarades de collège. Nous nous traitions de camarades : Gaudrées était jadis entré en cinquième au lycée Henri IV, alors que j'y faisais, moi, ma philosophie ; c'est vous dire que j'étais pour lui un ancien.

— Et que, en cette qualité, vous étiez admis à vous chauffer aux rayons de la lune de miel...

— Des Gaudrées, je vous en ai avertis, était un homme aimé.

— Un vaurien, je parie?

— Pas même : un rien du tout. Mis à la porte du lycée, il avait, comme on dit, achevé ses études dans une boîte à bachot, rue Lhomond, à Paris, où il ne décrocha, d'ailleurs,

jamais aucun bachot. Il possédait une terre en Normandie; il était laid; il n'avait pas l'air plus intelligent qu'il ne l'était. Une jeune fille, belle comme une fée, se toqua de lui lors de la première visite qu'il fit, une fois de retour en sa province. Comme il lui racontait, en parfaite bonne foi, ses échecs universitaires, et qu'il ajoutait : « Je m'en bats l'œil », il paraît que la demoiselle avait estimé cette singulière expression spirituelle au possible, et le jeune blackboulé irrésistible. Qui ne sait, en effet, que de beaucoup moins que rien naissent parfois les très grandes amours?

» Le vieux manoir des Gaudrées reçut bientôt la plus ravissante châtelaine qu'eussent contenue jamais ses murailles élevées sous Louis XIII, s'il vous plaît.

— Ah! vous nous avez avertis que vous défiguriez les lieux; ne trichez pas, je vous prie!

— Je change les noms et me promène à ma guise sur la carte de France, entendu. C'est bien dans une gentilhommière déjà construite au temps de Mansard et de Le Nôtre que j'arrivai, par une soirée d'août de... de quelle

année?... Hé! hé! il s'en est bien écoulé plus de vingt depuis lors!...

» L'heureux mari vint me prendre à une petite gare au moyen d'une automobile, véhicule encore rare à l'époque, et en compagnie d'un parent à qui cette merveille appartenait. Je n'avais pas encore l'honneur de connaître madame des Gaudrées. Je l'aperçus de la grille du parc, avant que j'eusse mis pied à terre. Elle se promenait dans l'allée d'un parterre fleuri formant tapis devant la demeure, et elle tenait une haute canne à la main ;

» — Ah! sapristoche! m'écriai-je.

» — Qu'as-tu? me demanda mon hôte.

» — Mais, mon vieux, ta femme est une beauté!

» J'entends encore mon ancien camarade ricaner, d'un air fat :

» — Croyais-tu, me dit-il, que j'avais épousé un laideron?

» — C'est bien pourtant ce que tu méritais!...

» Je vous ai dit que ce Gaudrées était laid et bête. Répondez-moi : croyez-vous que de tels hommes puissent être aimés?

— Heu... heu! fit M. Bernereau, j'en ai

connu de ce calibre qui ont été cocufiés royalement. Le mari, entre autres, à qui votre histoire me faisait penser soudain, et dont j'aurai sans doute à vous entretenir prochainement...

— N'anticipons pas! s'écria M. de Soucelles. Si vous nous dites que votre Gaudrées fut aimé, nous le croyons, du moins provisoirement; le caprice des femmes est sans bornes, et j'ajouterai que c'est bien heureux pour la plupart d'entre nous.

— Messieurs, je me vois approchant de cette idéale créature dans le petit parterre... J'entends crier le gravier sous mes semelles. Je sens l'odeur des buis à laquelle se mêlait celle d'œillets d'Inde fraîchement arrosés, et qui d'ordinaire ne me plaît pas du tout. Vous dirai-je que c'est un mélange qui, tout détestable qu'il soit demeuré pour ma narine, ne va jamais sans me faire, encore aujourd'hui, quasiment pâmer, par la nostalgie qu'il me communique de ce précieux instant...

— Bref, vous êtes tombé amoureux de votre madame des Gaudrées avant de lui avoir baisé la main!

— Amoureux?... Je ne sais. Il y avait ce sacripant qui me gênait, qui ricanait toujours, et de qui c'est elle qui était amoureuse !

— Elle était amoureuse. Mais le saviez-vous déjà en posant le pied dans le petit parterre ?

— Si je le savais ! si je le savais !... Laissez-moi parler. Pendant que j'entendais crier le gravier sous ma botte, pendant que je respirais l'odeur du buis et des œillets d'Inde, savez-vous ce qu'elle faisait, madame des Gaudrées?... Oui, oui, elle tournait vers nous son charmant visage? Oui, elle nous souriait? Évidemment, messieurs. Elle tournait son charmant visage vers lui, à lui seul elle souriait ! Et ensuite elle se laissait par moi baiser la main ? Elle m'adressait un petit mot d'accueil ? Parbleu ! elle savait vivre. Mais, aussitôt, elle se jetait, je dis, messieurs, « se jetait » à la tête de son époux, et elle l'embrassait devant moi, de quelle manière ? Cyniquement. J'aurais giflé ce misérable.

— Elle l'embrassait, voyons ! C'était d'une gentille femme !

— Cyniquement ! vous dis-je ; je vous dis qu'elle l'embrassait cyniquement. Ce n'était

pas en gentille femme, c'était en amante oublieuse de toute retenue.

— En un mot, vous étiez jaloux !

— Et cet imbécile de mari qui continuait de ricaner !... Je ne sus d'ailleurs pas me contenir. Je dis :

« — Ah ! de l'amour! Mais songez que je suis célibataire et que j'enrage... »

» Cela fit ricaner de nouveau l'horrible homme aimé.

— Et elle?

— Elle ne sourit pas. Elle me regarda avec de beaux yeux de bête qui ne parle ni ne comprend. Elle avait dans la physionomie quelque chose de farouche et d'innocent. Elle était tellement indifférente à mon malaise, que je ne pouvais lui en vouloir. Sa beauté, messieurs, était étourdissante...

» Ce ne fut même pas elle, maîtresse de maison, mais lui, le monstre, qui pensa à me prier de passer dans ma chambre. Et il poussa la condescendance jusqu'à m'accompagner. Oh ! il y avait son avantage. C'était pour me demander :

« — Comment la trouves-tu ? »

» J'étais seul avec lui, dans ma chambre ; ma taille valait le double de la sienne. La civilisation, messieurs, a du bon, puisque je ne l'ai pas tué. »

Deux autos venaient de s'aborder au carrefour voisin avec un court fracas qui avait mis debout la clientèle du restaurant : les musiciens, distraits, jouaient faux. Il y eut une pause.

— Ce n'est rien, annonça quelqu'un.

Grâce à l'adresse des chauffeurs, l'aile seulement de l'une des voitures était arrachée.

Durant ce temps, M. Bernereau, singulièrement attentif au récit de M. Briçonnet, avait réfléchi :

— Vous nous racontez, cher ami, que votre ancien camarade des Gaudrées était disgracieux et peu propre à recevoir l'amour d'une si jolie personne, mais vous négligez de nous faire le portrait du sire. J'aimerais savoir la couleur de son œil, le dessin de son nez et quel poil il portait. Votre taille était, dites-vous, le double de la sienne : est-ce exact ?

— Il faut tenir compte des exagérations ordinaires au narrateur qui s'échauffe un peu. Les quatre cheveux de ce Gaudrées ne m'eussent

pas atteint le menton. Voilà comment il convient de rétablir les proportions.

— Parfait, parfait, dit M. Bernereau.

— En quoi le physique de ce cancre peut-il vous captiver? Il était laid et bête, ai-je dit, et cela suffit à mon récit.

— Permettez. Je tiens à m'assurer que la chaleur que précisément vous apportez à votre narration, n'en altère pas la véracité. En outre, les quelques traits de ce Gaudrées — dont je voudrais bien savoir le nom véritable! — me font souvenir d'un certain... J'ai le nom sur le bout de la langue... Mais mon homme à moi était Sganarelle en personne...

— N'essayons pas, observa M. de Soucelles, d'interpréter des souvenirs authentiques comme nous ferions de romans à clef. Quel désir malsain, que de vouloir toujours découvrir une de nos connaissances dans une galerie qu'on nous fait visiter!

— Bon, bon. Continuez, Briçonnet. N'empêche que j'ai connu un certain cornard qui ressemble à votre des Gaudrées jusque par la personne de son épouse...

— Notez, répliqua M. Briçonnet, que si je

n'ai pas achevé le croquis du mari, je n'ai pas soufflé mot qui puisse peindre la femme, hormis l'épithète « jolie » qui est la banalité même. Et je vois qu'il faudra m'en tenir là, car nous devons prévoir l'hypothèse d'une curieuse coïncidence dans nos souvenirs. Je confesse que j'éprouverais un mordant dépit si je venais à apprendre que madame des Gaudrées trompa quelque jour son imbécile de mari,... attendu que ce ne fut pas avec moi.

— Continuez, pauvre Briçonnet.

— Messieurs, je ne me trouvais pas le seul hôte au manoir des Gaudrées. En descendant, après m'être habillé pour le dîner, je rencontrai sur le perron, pendant qu'une cloche sonnait à toute volée, une respectable dame, mère de mon ancien camarade, puis une fille de quelque trente années à qui l'on en eût bien donné quarante : mademoiselle des Gaudrées, et, en outre, le parent qui nous avait amenés, depuis la gare, en auto, et que nous ferons répondre, si vous le voulez bien, au nom de vicomte d'Espluchard, parce que ce vocable me vient à l'esprit. Il était cousin de madame des Gaudrées, la jeune. C'était un gaillard...

— Diable ! s'écria M. Bernereau.

— Bernereau, vous êtes insupportable. Vous aurez la parole quand votre tour sera venu.

— Bon, bon ! fit Bernereau, mais pour moi, l'histoire se corse.

— Parbleu ! dit Briçonnet, vous tenez un cousin un peu « costaud », vous imaginez d'emblée une jeune femme perfide, et vous nous voyez déjà bernés, le mari... et moi-même ! Cependant vous n'attendez pas de moi le plat fait divers ! Je vous ai annoncé une idylle. C'en est une. Elle est, par définition, sans complication ni surprise. Elle a seulement un témoin malheureux ; c'en est toute la particularité.

— J'aurai la parole, dit Bernereau. Très curieux, votre début, très curieux !

— Ce vicomte d'Espluchard, reprit M. Briçonnet, ne manqua pas de m'apparaître sous le jour où le voit pour l'instant Bernereau. Je n'avais pas, moi, le programme que vous tenez entre les mains et qui annonce une simple idylle, et je regardai du plus mauvais œil ce tiers aux larges épaules. La jeune madame des

Gaudrées à laquelle il faut bien donner un petit nom : admettons Hélène, allait et venait sur la pierre grise et moussue de cette terrasse qu'ornaient des géraniums et qu'embaumaient des résédas. Elle répandait elle-même un parfum qui me parut nouveau. Et, contemplant la grande pelouse où un ruisseau serpentait, les ormes magnifiques qui l'encerclaient, une statue rustique et délabrée parmi des roses, j'eus, pendant que la cloche annonçait si joyeusement le dîner, un moment de bien-être dont la qualité, après tout, un peu commune, était relevée de je ne sais quelle âpre saveur.

» En prenant place à table, la jeune madame des Gaudrées, ou Hélène, qui n'avait pas prononcé une parole, qui paraissait encore timide, regarda son mari. Oh ! je voudrais vous faire entendre, messieurs, tout ce qui peut être contenu dans ce « regarda son mari ». Elle regarda son crétin de mari d'une façon qu'aucune amoureuse, à ma connaissance, n'employa jamais pour faire à son amant le plus passionné des aveux. Avez-vous été aimés, messieurs ? Cela arrive. Moi-même, je crois bien l'avoir été une fois en ma carrière. Ni

vous ni moi n'avons été regardés comme cela ! Ne protestez pas ; il n'est pas possible que nous ayons été regardés comme cela !...

— Hé là ! et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Cela se saurait ! Quelque témoin se fût rencontré qui m'eût rapporté cet exceptionnel épisode de votre histoire et de l'Histoire. Quelqu'un vous l'eût dit de moi, si pareille aubaine m'était advenue

— Et sous cette œillade, que faisait le mari ?

— Il mangeait son potage, le regard absorbé par l'image d'un coq aux couleurs vives ornant le fond de son assiette de faïence. Sa femme le regardait, non pour correspondre avec lui, mais pour son plaisir personnel : elle l'admirait, elle l'adorait...

— C'était peut-être, dit Bernereau, pour laisser croire à son entourage, pour vous faire croire à vous, qu'elle l'adorait. Le manège est classique. Il s'agissait, ce soir-là, d'éviter qu'un nouveau venu pût soupçonner une intrigue avec le d'Espluchard.

— Ouais ! Sachez que madame des Gaudrées était sans hypocrisie avec son cousin d'Espluchard. Ce fut même sa liberté d'allures avec

d'Espluchard qui nous tira de l'embarras que crée dans un petit groupe la présence d'amoureux transis. Elle avait avec ce beau garçon une intimité qui datait de leur enfance commune; entre elle et lui rien de contraint, rien de guindé. Grâce à lui — qui, ma foi, était un homme agréable — la glace fut assez vite rompue, et la jeune maîtresse de maison montra un enjouement qui s'accordait avec sa plantureuse jeunesse.

— Ouais! dirais-je à mon tour, fit M. Bernereau.

— C'est entendu, Bernereau; vous suivez votre idée. Moi, je suis la belle des Gaudrées, et je vous avertis loyalement, dussé-je enlever du piquant à mon récit, qu'elle ne me mène pas du tout où vous prétendez aller.

— Je vous arrête, excusez-moi, dit l'entêté Bernereau. Vous vous êtes abstenu de nous donner aucun détail physique sur votre héroïne. Je vous avoue qu'il m'est impossible de m'intéresser à une femme sans savoir si elle est brune ou bien blonde.

— Elle était brune. Vous voilà bien avancé!

— Ah! fit Bernereau.

— Vous croyiez, Bernereau, avoir identifié mon Hélène des Gaudrées. Dites-moi : avez-vous connu une femme aimant, mais aimant par goût fondamental et exclusif, la pêche à la ligne?

— Pas personnellement, non.

— Eh bien! j'ai l'honneur de vous informer que le goût fondamental, exclusif, de madame des Gaudrées, à part celui qu'elle avait pour son triste mari, était la pêche à la ligne.

— Oh!

— Vous êtes dépisté. Je continue. Ce goût me fut révélé au cours du premier repas. Il fallait bien que la conversation tombât sur les passe-temps ordinaires que l'on pouvait s'offrir au manoir. Là, le vicomte d'Espluchard dit familièrement :

« — Les patrons pêchent à la ligne, les invités font ce qu'ils peuvent. »

» Et madame des Gaudrées la vieille mère, et la vieille fille mademoiselle des Gaudrées, jetèrent un coup d'œil attendri sur le couple qui, tout le long des jours, prenait en commun un plaisir innocent. J'avais cru tout d'abord qu'il s'agissait d'une plaisanterie; mais je me

souvins qu'antérieurement à son mariage, cet animal de des Gaudrées m'avait un jour confié, au milieu d'une conversation sur les préoccupations politiques et sociales, que, « quant à lui, il se fichait de tout, pourvu qu'il pût s'asseoir sur la berge d'une rivière poissonneuse ». Le bandit avait eu la veine non seulement d'épouser une femme jolie et amoureuse, mais une femme possédée du même étrange fanatisme que lui !

» Vous ne direz pas que c'était comédie, attitude destinée à nous donner le change : pendant la quinzaine que je passai au manoir, notre admirable Hélène pêcha à la ligne à côté de son mari, et seule à côté de son mari ; elle pêcha à la ligne le matin et l'après-midi sans relâche. Le couple était à la pêche quand nous descendions prendre notre premier déjeuner, le matin. Il nous quittait après le repas de midi pour aller à la pêche. Il ne se laissait revoir de nous qu'à la tombée du jour. Rappelez-vous que la jeune madame des Gaudrées m'était apparue dans son petit parterre, une longue canne à la main : c'était un bambou divisé en trois fragments

s'avalant l'un l'autre : une magnifique canne à pêche.

— Et que faisait, s'il vous plaît, le vicomte d'Espluchard ?

— Le vicomte d'Espluchard fut tout bonnement mon grand secours. Le vicomte d'Espluchard, ainsi que je vous l'ai dit, possédait une automobile, et son bonheur consistait à faire des randonnées par toute la région. Il m'offrit une place à côté de lui, dès le premier jour. Parfois il emmenait galamment la vieille mère et sa fille. Ces dames le bénissaient.

— Ah ! dit Bernereau, et le soir, dites-moi un peu, que faisiez-vous au manoir ?

— Le vicomte était aussi bon musicien qu'homme de sport. La vieille fille, chose curieuse, jouait du violon de façon remarquable. Tous deux nous exécutaient des sonates.

— Les amoureux, durant ce concert, ne vous gênaient-ils plus ?

— Ils ne nous gênaient pas, en effet. Des Gaudrées se prétendait sourd à tout instrument ; il sortait ; il allait, disait-il, se dégourdir les jambes dans le parc. Vous pensez : il était assis

depuis le petit matin « sur la berge de la rivière poissonneuse ! »

— Et sa femme ?

— Sa femme l'accompagnait.

— Ah !

— Madame des Gaudrées, mère, disait :

« — Nous avons connu Hélène jeune fille; elle adorait la musique...

» — Et aimait-elle la pêche à la ligne? demandai-je.

» — Elle n'y avait jamais songé, me répondit en souriant la vieille dame. »

— Ah! ah! fit Bernereau.

— Qu'avez-vous à faire : « Ah! » et « Ah ah! », Bernereau?

— Moi? je marque, simplement.

— Mais, observa M. de Soucelles, quand donc aperceviez-vous la belle madame des Gaudrées de qui vous vous êtes dit si entiché?

— Hélas! nous ne la voyions guère qu'aux repas, un peu avant, parfois, et aussi un peu après, et puis le dimanche à la messe. Son mari était fort pieux.

— Et elle?

— Elle l'était devenue.

— Ah! ah! ah!

— Bernereau!

— Je marque, mon bon ami, je marque.

— En quoi vous importe ce détail? Ce n'est pas la première fois qu'une femme embrasse en même temps que l'homme qu'elle aime tout ce que celui-ci peut aimer!

— Ce n'est pas la première fois; mais, dans le cas présent, cela m'intéresse.

— A votre aise, Bernereau! J'en reviens à la question posée par M. de Soucelles et qui correspond à ce qui, moi, m'intéressait le plus dans l'affaire : effectivement, nous voyions trop peu Hélène des Gaudrées. Mais, soit aux repas, soit ailleurs, quand elle ne regardait pas son mari, la voir, seulement la voir, était, je l'avoue, un délice. Le son de sa voix aussi m'enchantait; ses formes me remplissaient d'admiration; et il n'y avait pas jusqu'à son regard, même avili par l'usage qu'elle en faisait, qui ne me causât un sombre ravissement...

— Le cousin sportif, lui, à tout cela, était indifférent?

— Vous devinez qu'au cours de nos nom-

breuses sorties en voiture et de nos déjeuners dans les auberges, je n'allai point sans faire part à mon compagnon des attraits exercés sur moi par sa cousine. Il me dit :

« — Vous êtes comme les freluquets qui bourdonnaient autour d'elle avant son mariage.

» — Elle a dû être fort courtisée?

» — Énormément!

» — Comme vous dites cela! En seriez-vous étonné?

» — Moi, me répondit le vicomte, ça m'a toujours paru drôle, vous comprenez, parce que j'ai joué avec elle gamine... »

» Je suis convaincu que d'Espluchard était sincère.

— Mais, sapristi! que faisait-il là?

— Il était cousin. Il faisait là de l'automobile et de la musique comme il en eût fait ailleurs. Il jouait le rôle de boute-en-train. Et la vieille dame le favorisait. Fort bel homme, séduisant, il faisait fi de la galanterie. J'eusse voulu quelques mois d'intimité avec lui pour être autorisé à lui dire que la passion de sa cousine me semblait baroque et était irritante,

mais il me dit un jour, à propos d'une autre aventure amoureuse :

« — Ces choses-là sont toujours risibles. »

» Voilà quel était d'Espluchard. Si j'ajoute que mademoiselle des Gaudrées, trente ans passés et plus laide que son frère, était folle du personnage, cela ne vous offrira rien d'étonnant ni qui vous puisse captiver.

— Si fait! s'écria Bernereau, et rien ne peut m'intéresser davantage.

— Du diable si je comprends le jeu de Bernereau.

— Qu'importe! Je marque. Allez toujours.

— Bernereau, observa M. de Soucelles, est un vieux chien de chasse. Il tient la piste. Laissons-le.

— Le diable m'emporte, reprit M. Briçonnet, si j'ai désigné mes gens de façon qu'on les reconnaisse.

— Ah! si vous les travestissez complètement, c'est malhonnête... Écoutez : vous nous jurez, sur l'honneur, que la jeune madame des Gaudrées était brune?

— Je le jure, et je vois que cela vous chiffonne. Toutefois, je m'en vais vous conter une

alerte qui va vous remplir de joie. Attention!... Une nuit, messieurs, une nuit d'été splendide...

— Oh! oh! ah! ah!... firent les deux auditeurs.

— Une nuit d'été splendide, chacun étant remonté en ses appartements, je ne pouvais me résigner à me coucher, tant le parc était beau sous la lune, et tant l'odeur des fleurs du parterre — qui ne rappelait, à cette heure, je ne sais pourquoi, ni les buis ni les œillets d'Inde — me montait au cerveau et soulevait la tempête en mes sens. Lire? impossible. Rêver ne fut jamais mon fait. Nous avions entendu de la musique toute la soirée, et, par extraordinaire, Hélène des Gaudrées était demeurée au salon afin d'écouter le concerto de Beethoven que le vicomte et la belle-sœur avaient spécialement répété. Et, au cours de cette audition, j'avais regardé l'admirable Hélène allongée... Enfin j'étais à ma fenêtre ouverte. Le silence était parfait, c'est-à-dire rompu par les bruits légers sans lesquels il n'a guère de goût. J'entendis un poisson déchirer la plane surface du cours d'eau très lent. Puis, tout s'assoupit. Beauté, béatitude... Un rossignol

chanta dans les grands ormes. De nouveau, le silence. Un rossignol répondit, plus lointain. Le vol de velours d'un oiseau de nuit amollit l'air immobile. Une bouffée de parfums s'éleva jusqu'à mes narines : résédas ou bien héliotropes... C'en était trop : je fis le geste d'enjamber l'appui de ma fenêtre. Elle ouvrait à un mètre du sol. J'allais m'élancer dans cette nuit enchanteresse. Je suspendis soudain mon mouvement; et voici pourquoi. J'avais vu une chose remuer. Une forme plus claire que la nuit avait bougé là-bas et elle semblait courir vers l'extrémité de la pelouse, au delà du ruisseau. Mon dos se hérissa. Je réfléchis. « Suis-je dupe, me dis-je, des apparences, ou bien le jouet des charmes de la nuit? Voyons : ce que j'ai aperçu a trop de sveltesse pour être d'une fille de chambre ou de campagne... » Je n'y pus tenir : me voilà enjambant la barre d'appui; et j'entends mes deux pieds à la fois, comme une masse de plomb, écraser les tiges frêles et odorantes des résédas.

» Une femme était dans le parc, traversait en courant une portion de la pelouse privée de l'ombre des ormes; elle s'y cachait donc,

à moins qu'elle ne folâtrât, telle une nymphe. Cette femme, qui pouvait-elle être, sinon Hélène des Gaudrées?

» Hélène des Gaudrées folâtrait, la nuit, comme une nymphe des fontaines et des bois? ou bien elle gagnait quelque endroit furtivement? Mais, furtivement, pourquoi?... Ah! messieurs, j'eus une émotion. Sur-le-champ mon parti était adopté de savoir ce qu'il en était, coûte que coûte.

» Mes pieds, lourds en tombant de la fenêtre, étaient devenus élastiques et sans poids. Je ne m'entendais pas avancer dans les régions ombreuses, mais ce que je percevais très bien, c'était les battements de mon cœur. Sottement, à l'étourdie, je me heurtai au ruisseau. Il gazouillait entre les roseaux qui m'avaient empêché de voir son reflet sous la lune. C'est que, pour le traverser, il n'existait pas trente-six ponts! Je dus exécuter un long détour afin de franchir une passerelle en me maintenant à couvert. A peine avais-je touché l'autre rive, que le bruit d'un rire m'atteignit : une pluie de perles en plein visage. Le rire ne provenait pas d'une femme éloignée de moi;

et, à n'en pouvoir douter, c'était le rire d'Hélène des Gaudrées.

» M'avait-elle vu? Se moquait-elle de moi? Ou bien poursuivait-elle, enivrée, son jeu plaisant de déesse nocturne?

» Je m'arrêtai; je demeurai figé comme un bronze. A ce moment, il est hors de doute, messieurs, que je me suis attendu à voir surgir la silhouette du vicomte.

— Enfin!...

— Oui, Bernereau, je l'avoue, je me souviens même parfaitement que je prononçai, et quasi tout haut : « Eh bien, c'est un peu raide!... »

» Tout à coup, je vis, à quatre pas de moi, non point une silhouette, mais deux. Il est vrai qu'elles étaient enlacées de manière si étroite qu'on les pouvait réduire à l'unité. Quant à les identifier, bernique. Je retenais mon souffle. Ah! que c'était peine superflue!

» Le baiser échangé, une voix, la voix du rire de perles, me dit, mais me dit du ton posé d'un propriétaire qui fait sa tournée au potager :

« — La belle nuit, monsieur Briçonnet! »

» Et, Hélène des Gaudrées suspendue au bras de son mari, nous remontâmes tous les trois, en parlant de petites choses quelconques, jusqu'au manoir.

» Au moment de me quitter, l'homme heureux dit à sa femme :

« — Il faudra absolument marier ce garçon-là... »

» Ils ne m'ont pas marié. Je les quittai deux jours après. Jamais je n'ai voulu les revoir.

M. Briçonnet croisa les mains sur le bord de la table en regardant tomber dans sa tasse le café qu'on lui servait. Et il demeura pensif tandis que les petites bulles blondes agglomérées à la surface du liquide, se séparant, changeaient de groupe, et fuyaient vers les bords.

A quoi on connut qu'il avait fini.

— Je demande la parole, dit M. Bernereau,

— C'est convenu.

— Messieurs, je vous prie de m'excuser si je manifeste un si grand désir de ne pas laisser se refroidir l'intérêt de l'aventure Briçonnet, mais celle-ci est pour ma propre histoire un excitant tout particulier; c'est elle d'abord

qui me l'a fait choisir entre tant d'autres, et j'oserais presque dire qu'elle lui sert de préambule...

Il alluma son cigare, en tira quelques bouffées, et parla.

II

— Messieurs, la difficulté que j'éprouve en commençant, est de me conformer à la règle qui veut que nous donnions à nos personnages des noms supposés. Je ne suis pas un romancier; je n'ai aucune imagination. J'aimerais, je l'avoue, conserver à mon héroïne ce nom de « madame des Gaudrées » auquel nous sommes déjà accoutumés.

— C'est impossible! s'écria Briçonnet, c'est inconvenant à l'égard de mes propres souvenirs. Eh! sais-je de quel opprobre vous allez charger vos personnages? En outre, c'est tendancieux, car par là vous favorisez votre thèse de l'identité entre ma brune et votre blonde!

— Soit, dit Bernereau. Dire qu'il va me falloir baptiser tout mon monde! J'ai envie d'appeler ces gens-là Un, Deux, Trois, etc.

— Non, non! cela est disgracieux, cela ne parle pas à l'esprit.

— Je donnerai donc à ma Dulcinée le nom d'un hameau où j'ai pris hier un bol de lait et qui s'appelle les Noullis.

— Va pour madame des Noullis!

— Vous savez, messieurs, que je me suis, comme le vicomte d'Espluchard, beaucoup occupé d'automobile, surtout dans les débuts de ce sport. Mon histoire se place un peu plus tard que celle de Briçonnet. Pour moi « le siècle avait deux ans ». C'était après ce qu'on nomme en termes d'automobilisme « l'année de Berlin », à savoir lors du grand « Circuit de Vienne », un fameux tournoi international où notre industrie tenait le premier rang. Je suivais avec un vif intérêt les épreuves. Nous étions, sur le chemin de feu l'Autriche-Hongrie, un certain nombre de Français. Pendant la toute première partie du voyage vertigineux, j'avais fait la connaissance d'une jeune femme tout à fait selon mon goût, une « sportive » que nulle difficulté du raid n'avait privée de son heureuse humeur. Je n'ai pas rencontré depuis lors une femme animée à ce degré de

l'ivresse du mouvement. Elle ne conduisait pas elle-même, il est vrai, car cela n'était guère encore d'usage chez les dames, mais il lui suffisait d'être en voiture pour se déclarer satisfaite. Jolie? Ah! messieurs, à tel point que, jusque sous les horribles lunettes, elle vous eût séduits dès le premier abord.

— Grande? fit M. Briçonnet.

— Briçonnet, vous nous avez caché la taille de madame des Gaudrées; je réserve celle de madame des Noullis. Vous savez déjà que cette femme séduisante était blonde; elle était blonde comme les blés. D'instinct, j'avais été attiré vers elle, et cela, dès le premier relais. Je la perdis au second, mais le troisième jour, durant la traversée de la Suisse, je reconnus ses cheveux d'or sur le bord de la route. La voiture qui la portait était en panne. Les pannes, fréquentes à cette époque, étaient l'occasion de maints épisodes romanesques. Je stoppai, et offris mes services. Par hasard, ils ne se trouvaient pas superflus. On travailla donc; on causa; puis, comme on se lavait les mains dans l'eau glacée d'un torrent, on se présenta.

» Madame des Noullis avait pour mari un homme ni grand ni petit, ni bien ni mal. Je regrette de ne vous point offrir un mari aussi affreux que celui qui exaspéra Briçonnet... Les Noullis étaient accompagnés d'un autre couple, celui-là composé d'un homme évidemment beaucoup mieux que M. des Noullis, et d'une personne nettement disgracieuse, à figure de chèvre; et c'est à cause de ce détail que je les appellerai, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, monsieur et madame de la Biquerie. Je leur octroie la particule pour ne pas demeurer en reste sur le précédent narrateur.

» Je ne m'occupai pas beaucoup de toute cette Biquerie, mais je fis aussitôt la cour à madame des Noullis qui, sur ma foi, ne fut pas décourageante.

» Une fois remis en marche, nous ne nous perdîmes presque pas de vue. Je voyageais seul avec un mécanicien qui put, à plusieurs reprises, donner un coup de main à mes nouveaux amis, ces messieurs n'étant point secondés. Des Noullis était maladroit et paresseux; la Biquerie, lui, très rompu à toutes les exigences de l'automobile, mais ayant oublié

quelques outils indispensables, lors de sa première étape, à Dijon. Ma grande surprise fut, à un relais, de trouver madame des Noullis les mains à la pâte, si l'on peut s'exprimer ainsi en parlant d'une femme qui a retroussé ses manches sur ses bras charmants, qui a endossé la salopette ouvrière, et qui, penchée sur le capot béant, tripote et tourne les écrous à l'aide de ses petits doigts noircis et poisseux, qui de plus, au moment où je fais halte, quelques pas derrière sa voiture, crie à son mari d'un ton résolu : « Allons, ouste! tu n'y entends rien! » A la vérité, elle et la Biquerie étaient seuls dignes d'entreprendre un voyage de cette sorte; eux seuls le paraissaient apprécier. Quand j'arrivais avec mon mécanicien, madame des Noullis n'acceptait pas toujours volontiers de se faire suppléer dans sa tâche, mais elle se montrait aimable, extrêmement. Je passe sur des incidents de route où vous verriez, entre autres choses, s'accroître mon intimité avec l'adorable blonde, mais qui allongeraient inutilement mon récit.

» A Vienne, nous descendîmes, les Noullis, les la Biquerie et moi, au même hôtel. On était

au milieu de juillet. Il faisait une chaleur accablante. Ces messieurs, qui dormaient mal la nuit, se rattrapaient le jour. Ce n'était pas que je n'eusse grand besoin de faire comme eux, mais j'étais agité à l'excès par la présence, si proche de moi, de madame des Noullis, et je m'évertuais à découvrir le stratagème qui me permît un rapprochement plus étroit encore. Il devenait évident que nous nous entendions, elle et moi, à merveille. Nous nous entendions si bien, que j'en vins, un moment, à me demander si la belle n'était point femme légère! ou, — que j'étais donc jeune! — si elle ne me laissait point voir trop innocemment que j'avais fait sa conquête. Tout marquait que j'étais tombé au sein d'une famille honnête : de petits hobereaux d'excellente éducation, l'esprit tourné plutôt en arrière qu'en avant. Le mariage des la Biquerie ne remontait qu'à une date récente, puisqu'ils disaient faire leur voyage de noces. Couple mal appareillé, comme vous l'avez vu, ils tenaient aux Noullis bien avant leur union, elle étant la sœur aînée de Noullis et lui, — oui, mon cher Briçonnet, — le propre cousin de mon très gracieux flirt.

— Fichtre! dit Briçonnet.

— C'est ainsi, cher ami. Oui, mes figures et les vôtres coïncident de telle façon que j'en suis même un peu gêné : ne vous ai-je pas averti que j'allais prendre la suite de vos affaires?...

— Elles étaient bonnes, observa M. de Soucelles, et c'est cette succession qui vous amusait : comment se fait-il, Bernereau, que vous ne paraissiez pas précisément triomphant?

— C'est qu'à mesure que je vous fais toucher davantage les rapports entre l'un et l'autre récit, les objections qu'on peut opposer à leur coïncidence exacte se présentent et s'accumulent dans mon esprit. Bizarre phénomène : avant de prendre la parole, j'étais sûr de nouer mon épisode au précédent : je parle à présent; je donne à Briçonnet lui-même la croyance que je tiens son propre fil, et voilà que je sens que, pour la moindre effilochure, ma prétention première est rompue. Mais elle n'est qu'accessoire dans l'affaire... Je poursuis. Il faisait chaud, disais-je, et je cherchais mon stratagème... Voici celui que je crus délicat et du dernier fin.

» Mon agitation m'ayant mené, durant les heures torrides, jusqu'au musée de peinture, j'avais eu la surprise de trouver, dans ce vaste et magnifique monument, de la fraîcheur. J'en fis la confidence à madame des Noullis, ne doutant guère qu'elle ne saisît l'occasion à la fois d'échapper à la fournaise et de passer deux heures en ma compagnie. A ma stupeur, elle fit exactement comme si elle n'avait pas entendu ma proposition. Ce n'était pas une femme si facile ! C'était une provinciale timorée, soumise aux convenances, et qui témoignait hardiesse et même témérité en présence des siens, quitte à redevenir petite pensionnaire dès qu'elle avait hasardé le pied hors de ses fortifications naturelles.

» Je renonçai à la fraîcheur des pinacothèques, et ne gagnai même pas à cette abstention cinq minutes de tête-à-tête avec ma délicieuse mijaurée. Comment donc employait-elle les lourdes heures de l'après-midi? Car elle prétendait ne pas dormir.

» A peine madame des Noullis avait-elle reçu le renfort de son mari, de sa belle-sœur ou de son cousin, elle redevenait avec moi

coquette, mais d'une coquetterie que j'estimais regrettable en tant qu'elle était, d'une part, excessive en vérité, et, d'autre part, sans but. Cette femme n'allait-elle pas, un de ces jours, me demander de m'accompagner au musée? Je fus autorisé à le croire. Comme elle ne s'y décidait point, ce fut moi qui lui en osai faire publiquement la proposition. Surprise, explosion, scandale! La belle-sœur ébaubie; le mari riant jaune; la dame elle-même empourprée, et pudique tout de bon. Le cousin seul demeurait impassible. Mais, en chœur, les quatre fossiles m'accusèrent de faire montre d'une immoralité « babylonienne ». Cependant les aguichements de madame des Noullis à mon endroit déconcertaient le cynique débauché que l'on voulait que je fusse. Beaucoup de puérilité, en somme, comme vous voyez; un peu de ridicule aussi; mais, messieurs, quelle femme!...

» La vie presque commune avec la provinciale tribu n'était pas très aisée, car si mon idole, tout en m'attirant, me repoussait, elle aboutissait, par son manège, à rendre des Noullis ombrageux. Un exemple : j'avais pris

le parti, non pas tout désintéressé, de me rendre, seul, au musée, durant les heures trop chaudes. Madame des Noullis ne vint jamais au musée, cela va de soi; mais elle ne consentit pas une fois à monter en voiture pour le *Prater*, entre cinq et six, avant que je ne fusse rentré à l'hôtel et en état de faire la classique promenade viennoise avec la tribu. Tout exprès, je me mettais en retard; je me faisais attendre. On m'attendait. La tribu enrageait; madame des Noullis piétinait. J'arrivais, d'un pas lent; j'affrontais allégrement l'impatience générale : n'étais-je pas le monsieur sans qui madame des Noullis refusait d'aller au *Prater*?

» Remarquez que la question de la promenade au *Prater* s'aggravait du fait qu'en mon absence une seule voiture eût suffi. A cause de moi, deux voitures étaient nécessaires. Et il y avait dispute quotidienne, avant de monter, touchant la répartition des personnes, dispute qui se terminait non moins régulièrement par loger M. des Noullis et sa laide sœur dans un carrosse, madame des Noullis, son cousin et moi dans un autre.

» La famille me maudissait; mais celle qui consentait à se dire mon *flirt* tenait bon; et, comme aucun des trois autres membres ne se fût privé d'elle, l'on en passait finalement par le caprice de la belle. Le frère et la sœur dévoraient leur dépit dans leur voiture à deux chevaux, et m'envoyaient à tous les diables. Vous m'entendez bien. Or, quand nous nous trouvions tous réunis, soit chez un pâtissier, soit au restaurant, de quoi supposez-vous qu'il était question? Mais du retour vers la mère patrie avec moi, du retour imminent, d'ailleurs, du long parcours en automobile, dont on fixait les étapes, soit dans le Tyrol, soit en Bavière, soit en Alsace-Lorraine, en me consultant bénévolement, et avec déférence, sur chaque halte, attendu qu'il semblait inconcevable que ce retour pût s'effectuer sans mon aide!

» Un soir, au Kahlenberg, une colline dominant la ville, où nous allions dîner pour goûter un peu d'air, je me trouvai accoudé auprès de madame des Noullis à une balustrade rustique. Des Tziganes jouaient derrière nous, furieusement, à briser leurs chanterelles. La nuit état superbe; la famille quasi écartée. Je fis à l'objet

de mes amours une solennelle déclaration. Ah! était-ce enfin cela qu'il fallait à cette Célimène soumise au formalisme? Elle ne fit pas un mouvement, son visage demeura sans expression aucune. Alors, prenant la chose en souriant, je simulai que je frappais à un guichet : « Pan, pan! » Elle prononça un mot allemand que nous avions eu l'occasion de lire et d'entendre en maint endroit : « geschlossen », c'est-à-dire « fermé ». Je grommelai en m'efforçant d'imiter un public mécontent. A la descente du Kahlenberg, nul souvenir de l'incident; aménité habituelle à mon égard, et coquetteries provocantes, comme si de rien n'était.

» Le lendemain, à midi, dans la grande cour du Hofburg où nous nous traînions, en désœuvrés, pour entendre l'aubade que donnait à l'empereur la musique de la garde, et comme la chaleur s'annonçait pire encore, je dis à madame des Noullis en la regardant d'une manière plus impérative que suppliante :

« — Je vais passer une fraîche après-midi au musée. »

» Elle adopta un air sérieux; puis elle sourit avec une grâce inoubliable qui pouvait être

autant ironie compatissante qu'espèce de promesse.

» Et j'allai au musée, ce jour-là, en un si parfait espoir de la rencontrer, que, ne la rencontrant, au bout d'une heure, dans aucune des salles à température exquise, je revins, dépité, à l'hôtel, par la plus grande chaleur du jour.

» Et je me souviens que, dans l'escalier qui conduisait au deuxième étage occupé par nous, je m'arrêtai aux avant-dernières marches afin de m'éponger le front et de me remettre un peu la figure en ordre, de peur de paraître ridicule à madame des Noullis si un hasard voulait que je la rencontrasse avant d'atteindre ma chambre.

» Dans l'instant où je posais le pied afin de me livrer à cette opération d'homme épris, je la vis, elle, tout entière : ses cheveux blonds, sa nuque, sa taille, et un kimono soyeux sous les plis duquel elle m'était déjà précédemment apparue... Et, tout entière, reconnaissable à ne pouvoir s'y méprendre, je la vis entrer dans une chambre qui n'était ni la sienne, ni celle de son mari, ni celle de monsieur, ni celle de

madame de la Biquerie... Rassurez-vous! ce n'était pas non plus la mienne.

» Je restai là, sidéré, mon mouchoir à la main et le front ruisselant. Je poussai un juron, et puis, tout à coup, bondis jusqu'à ma chambre dont j'eus soin de ne pas fermer la porte, afin de rester attentif au moindre bruit du corridor. Je me lavai, me changeai, venant à tout instant à ma porte entr'ouverte, risquant un œil au dehors, jusqu'à la chambre numéro 125, — hundert fünf und zwanzig — dont je me répétais mentalement le chiffre, en français et en allemand, je ne sais absolument pas pourquoi.

» J'étais depuis beau temps remis en état, essuyé, lavé et habillé pour la promenade au *Prater*, quand, à la suite de nombreuses alertes dans le corridor, je vis de nouveau madame des Noullis qui regagnait tranquillement sa chambre. Elle me tournait le dos et ne me vit point. J'étais tout habillé pour la promenade. Je m'apprêtai à descendre, ne tenant pas outre mesure à éclaircir un mystère probablement banal. Mais, comme je passais devant la chambre numéro 125, — hundert fünf und zwanzig, — j'en vis sortir... M. de la Biquerie.

» Je regardai encore une fois, involontairement, le numéro 125, — hundert fünf und zwanzig, — et je dis au beau cousin :

« — Tiens, vous avez changé de chambre? »

» Il ne me dit ni oui ni non, et poursuivit son pas tranquille et mesuré dans le corridor. Ah! j'eus tout loisir d'aller réfléchir dans le hall, car je m'étais mis en une folle avance sur l'heure de la promenade.

» Vous jugez que ma dignité me commandait de battre en retraite et par le plus court? Messieurs, c'est faire injure à la puissance de séduction de madame des Noullis. Une heure après les petits événements que j'ai rapportés, consentez à me voir assis, je vous prie, dans une voiture à deux chevaux, en compagnie des personnages que j'avais vus l'un et l'autre sortir de la chambre numéro 125. Je me niais à moi-même un dépit atroce, mais que sa grandeur précisément rendait apte à atténuer ses propres ravages.

» Vous me voyez donc sur la banquette, à côté de madame des Noullis et vis-à-vis de M. de la Biquerie, bons cousins. Nul motif

de rien modifier à nos attitudes respectives. Madame des Noullis me demanda :

« — Eh bien, faisait-il frais au musée? »

» Et elle continua avec moi son habituel et galant manège. J'y répondis en badinant, avec une ardeur que fouettait ma fièvre. Mais du galant manège je comprenais désormais l'abominable malignité.

» Toute la question était pour moi de décider si je continuerais à me prêter au jeu, ou si j'attendrais une occasion propice à montrer que je l'avais découvert. Entre nous, il est vraisemblable que j'eusse prolongé l'état d'expectative, moitié pour le plaisir de contempler plus longtemps de beaux yeux, moitié pour le ragoût de constater jusqu'à quel bas usage une femme pouvait domestiquer un quidam. Oui, sans doute, j'eusse honteusement temporisé, si, le soir même, sous des traits surprenants, la divinité protectrice des familles ne m'était apparue.

» Nous avions à peine réintégré nos cellules, après l'échange des « bonne nuit », dans le corridor, que j'entendis frapper à ma porte. Ho! Ho!...

» Je me précipitai. Je vous laisse à deviner qui frappait à ma porte... Non. Vous ne brûlez pas...

» C'était madame de la Biquerie.

» Madame de la Biquerie, émue, hésitante à la fois et résolue, roulant des yeux, portant la main à son cœur, son mouchoir à ses yeux avant que la pluie en tombât, enfin plus laide que jamais, venait m'exposer qu'il n'échappait ni à elle, ni à son cher mari, ni à son frère, que je me livrais avec la trop charmante des Noullis à un divertissement dangereux. A croire ma visiteuse, la jeune des Noullis était une femme qui avait semé jusqu'ici le bonheur autour d'elle, qui avait choisi son mari entre cent soupirants, contracté par conséquent un mariage d'amour, et donné l'exemple de la plus touchante tendresse. M. des Noullis souffrait, paraissait-il, de voir sa femme bien-aimée se livrer à de petites « excentricités de voyage » qui, hélas! étaient de nature à leurrer un étranger (à qui le disiez-vous, ma belle!...). M. des Noullis n'eût pas voulu, par une intervention personnelle, donner de l'importance à ce qui n'en saurait avoir, aussi la sœur compa-

tissante avait-elle pris sur soi de me venir avertir, « quitte à se compromettre », prononça-t-elle sérieusement, assurée qu'elle était qu'un galant homme de ma sorte renoncerait à jeter la perturbation en une famille aussi exemplairement unie...

» Cette dernière expression allait me faire pouffer au nez de madame de la Biquerie, quand je pensai que rien n'était plus exact que les termes employés par elle, attendu que c'était pour que le contact demeurât plus intime et parfait entre les membres de sa famille, que madame des Noullis s'était servi de moi comme chandelier.

» Je reconduisis donc poliment jusqu'à ma porte madame de la Biquerie en lui faisant grâces et salamalecs et lui jurant que sa « famille exemplairement unie » ne me retrouverait plus sur son chemin.

» Et en effet, le lendemain, dans la matinée, je quittai Vienne avant qu'eût ouvert l'œil aucun Biquerie, aucun Noullis.

» Vous vouliez une mésaventure. La mienne est cuisante.

— Elle ne l'est pas que pour vous! dit

M. Briçonnet, car elle prouve que mon Hélène des Gaudrées, deux ans après mon séjour en son manoir, avait bel et bien un amant.

— Rien n'est moins certain que cette dernière proposition, dit M. Bernereau, et malgré de remarquables coïncidences. Songez que jamais je n'entendis parler d'une vieille mère, et que la musique ne parut pas un moment tenir quelque place dans les préoccupations de mes Biquerie. Outre cela, qu'une femme s'élance des bras de son mari en ceux de son cousin, voilà qui ne dérange rien aux lois de la nature, mais qu'elle passe du goût éminemment sédentaire de la pêche, à la frénésie de la locomotion rapide, quelle entorse à la logique! Les goûts ne sont-ils pas une des rares choses stables du monde? On les apporte en naissant, on les tient de famille, et on les transmet à ses héritiers.

— Heu...! heu!... fredonna M. de Soucelles.

L'Amour est enfant de Bohême
Qui n'a jamais — jamais connu de loi.

— Reste que votre héroïne était blonde, dit M. Briçonnet.

— Et la vôtre du plus beau brun.

— Je paierais l'addition pour acquérir le droit de restituer à ce personnage son nom véritable !

— Moi aussi.

— Moi aussi, dit M. de Soucelles, piqué lui-même. Eh bien! ajouta-t-il, je propose : la paiera, l'addition, celui qui, par inadvertance, laissera découvrir le véritable nom.

— Levons les masques! s'écrie M. Briçonnet.

— Je m'y oppose, déclara M. Bernereau, l'usage du pseudonyme est plus délicat.

— Il est vrai que nous nous imposons une contrainte ridicule, dit M. de Soucelles. Nous sommes des barbons, des gens d'un autre âge. Nos fils riraient bien de nos subtiles cachotteries !

— Il y avait jadis des rideaux à l'alcôve, dit M. Bernereau, aujourd'hui l'on juge plus sain de n'en mettre même pas au lit.

— Allons! allons! Soucelles, que la vieille discrétion française ne vous porte point jusqu'à esquiver un troisième récit qui nous est dû.

— Ah! le mien ne vous fournira pas, vrai-

semblablement, la lumière demandée, et il y a peu de chances que vous y reconnaissiez aucune de vos figures. Je vous transporte jusqu'à nos jours, ou du moins jusqu'à avant-hier, en pleine guerre; et mon héros est un tout jeune homme, encore à l'heure qu'il est. Car nous n'avons point, après tout, prêté le serment de ne raviver que nos sujets d'amertume personnels...

III

— Ce garçon, vingt-cinq ans, lieutenant dans l'infanterie, médaillé militaire...

— Comme votre fils, cher Soucelles?

— C'est un de ses compagnons. Permettez que je lui donne seulement son prénom, à savoir Stanislas.

» Stanislas, en 1916, a été évacué du front de la Somme sur l'hôpital 309, formation de l'arrière. Une balle dans la cuisse, et l'épaule droite fracturée, il était soigné par une femme de si beaux traits, sous la coiffe, que plusieurs officiers en avaient eu déjà la tête tournée.

» Stanislas, objet de soins sans doute particuliers de la part de madame X..., à cause d'un état qui longtemps fut grave, conçut pour l'infirmière la plus ordinaire grande passion.

» Les camarades, qui tous avaient pris, non sans difficulté, leur parti du rigorisme de la dame, « montèrent » à l'amoureux un « bateau » qui n'eut pour résultat que de lui faire hausser l'épaule valide. Ne s'entendaient-ils pas pour affirmer que le cœur de madame X... était capté depuis l'ouverture des hostilités, et par qui? par un pharmacien que certains avaient vu là, sous un képi à velours vert, dès le mois d'août 1914! Ils citaient tels blessés, aujourd'hui encore en traitement, et témoins d'un épisode qui avait failli mal tourner. « Et le potard? », interrogeait Stanislas. Le potard, il avait été, à cette occasion, expédié vers une formation du front.

» On ajoutait ce détail : madame X... et son pharmacien s'entretenaient *en latin!* En latin, cela sentait la farce. Stanislas est de ces hommes d'aujourd'hui qui n'y vont pas de main morte et dissipent vite les ambiguïtés.

« — Est-ce que c'est vrai, demanda-t-il à madame X..., que vous savez le latin?

» — Pas plus que vous, répondit-elle sèchement, et j'ai autre chose à faire. »

» En effet, elle était, pour l'heure, à la tête de vingt-quatre lits. Mais elle parut choquée et bouda Stanislas.

» Si la question avait déplu à madame X..., c'est qu'elle se rattachait à quelque histoire, comme on le prétendait, fâcheuse. Stanislas, à peine debout, et béquillant dans les couloirs, interrogea de-ci, de-là, personnel et blessés anciens.

» Il y avait trace d'un aide-pharmacien en 14 et même en 15, et nommé Mourveu. Quant à une affaire avec l'infirmière, les uns en ignoraient, les autres y opposaient un démenti catégorique. Certains, à cette évocation d'un souvenir déjà effrité, souriaient.

« — Enfin, demandait Stanislas, ce Mourveu était-il latiniste? »

» Stanislas, posant cette question, tomba mal. Latiniste? Les personnes auxquelles il s'adressa ne savaient pas ce que cela signifiait. Cependant, il fut plus heureux en interrogeant

l'officier gestionnaire, qui, par hasard, était lettré.

« — Latiniste?... oui, je me rappelle en effet que l'aide-pharmacien Mourveu était licencié ès lettres, un cerveau un peu brûlé d'ailleurs, comme l'atteste cette fugue des cours de la Sorbonne à une boutique d'apothicaire; Mourveu avait la manie des citations, comme un vieux, vieux monsieur. »

» Ah! quelque vérité gisait donc sous la légende des « entretiens en latin ». Le lieutenant Stanislas était sans diplômes, mais enfin, il avait fait ses études, et assez récemment pour que quelques vers latins lui demeurassent dans la mémoire. Il chercha, trouva les mots par bribes, juxtaposa, scanda, établit laborieusement des fragments de textes, et, un beau jour, tandis que madame X.. le pansait, il jeta négligemment :

« — *Veneris nec prœmia noris...* »

» La sonorité de ces mots éveilla les esprits de l'infirmière, mais il était clair que les mots demeuraient pour elle incompréhensibles.

« — Vous avez fait vos études, vous? dit-elle au blessé.

» — Oh! pardieu, comme tout le monde...

» — Comme tout le monde, non! »

» Et la pensée de l'infirmière sembla se voiler, son visage devint mélancolique ; et elle dit :

« — C'est que cette langue est si belle!

» — Mais vous ne la savez pas! observa Stanislas.

» — Sans doute, mais je l'étudie. Tenez, par exemple, je sais par cœur le petit volume de monsieur Reinach...

» — Connais pas, fit Stanislas.

» — *Cornélie ou le latin sans pleurs*...

» — Qu'est-ce que c'est que ça? — demanda le lieutenant, en riant.

» — Ne vous moquez pas : c'est intéressant au possible. Et il y a là dedans des choses d'une poésie!... Tenez, pour la lune sur la mer : *Splendet tremulo sub lumine pontus*. Je sais que ça veut dire : la mer resplendit sous la lumière tremblante...

» — Mais, madame X..., vous prononcez le latin à la dernière mode! Vous avez eu un professeur? »

» Elle baissa la tête et dit en achevant son pansement :

« — Voilà pour aujourd'hui. Vous verrez. Je vous apporterai le *Latin sans pleurs!* »

» Elle apporta au lieutenant Stanislas un élégant petit volume relié en maroquin souple et d'un ton de rubis. Il était culotté ; madame X... en faisait usage, à n'en pas douter, et même elle devait le transporter avec elle dans son sac à main. Peut-être le lisait-elle au lit?

» Et elle indiqua du doigt au lieutenant les vers virgiliens « sur la lune » et d'autres qui lui plaisaient. Tous deux se mirent à bavarder comme ils ne l'avaient pas fait jusqu'alors. Stanislas se flattait d'avoir découvert le moyen de séduire cette femme, sans doute un peu singulière et qui avait le goût du latin.

« — Mais comment, lui demanda-t-il, n'en avez-vous pas fait toujours, du latin, et ne connaissez-vous encore que le volume de monsieur Reinach?

» — Ah!... voilà... répondit-elle. »

» Et c'était tout ce qu'on pouvait obtenir de cette énigmatique personne.

» Stanislas se moquait du latin; mais madame X... qu'autour de lui on disait un peu mûre, pour trouver quelque chose contre

elle, — lui paraissait, à lui, désirable, et il était parvenu, grâce au latin, à l'apprivoiser. Le bruit commençait à se répandre au 309, que madame X... avait déniché un second « latiniste ».

» Lorsque le lieutenant alla mieux, elle l'invita à goûter chez elle ainsi que plusieurs de ses camarades.

» La maison de madame X... fut estimée cocasse. En chaque pièce, les murailles étaient ornées de banderoles sur lesquelles une main inexperte s'était appliquée à tracer, en caractères romains, des sentences empruntées aux grands auteurs de l'antiquité. La plupart des convalescents n'y virent, il est vrai, que du noir sur du blanc, et aussi un goût excentrique; mais Stanislas, lui, était intrigué : une femme aime-t-elle tant le latin pour lui-même?

» Comme on passait à la salle à manger, l'attention du lieutenant fut aussitôt attirée par des bocaux de pharmacie portant tous sur la panse, en latin, selon l'usage ancien, l'indication de leur contenu. Il y en avait qui, surmontés d'abat-jour, étaient devenus lampes,

aux deux bouts de la cheminée, et il y en avait un, empli de tabac destiné aux poilus. Ces réceptacles de toutes les drogues de la vieille pharmacopée tendaient à faire de la pièce une véritable apothicairerie. Cependant, bien que les bruits qui avaient uni madame X... au pharmacien Mourveu, fussent vieux de plus d'un an, Stanislas fit la liaison entre cette collection de faïences et la légende désobligeante. Il parcourait chaque paroi de la salle en s'efforçant de déchiffrer les inscriptions abrégées : *Axungia Ursini*, *Extract : Juniperi*, *Extract-fel. Bov*, *Sapo Starkii*, *Unguentum popul*, *Ceratum R. Galeni*, etc., etc. Le lieutenant prononçait à haute voix les noms des drogues absorbées par nos aïeux et il en ajoutait de son cru, et de fantaisie gauloise, afin d'amuser la compagnie.

» Mais, à part lui, il recueillait ici la preuve manifeste de relations « littéraires » ou non, entre l'infirmière de qui il appréciait la superbe maturité et l'ex-potard de l'hôpital 309.

» Madame X... n'éprouvait aucune gêne à exhiber ses bocaux. Elle disait :

« — C'est une douce manie à moi : je trouve

cela décoratif, cela m'évoque les vieilles rues de Rouen, les échoppes et les bonnes femmes en bonnet normand venant demander deux sous de séné ou une consultation à propos de la colique de *miserere* au savant homme capable de lire ce latin, car l'apothicaire était, disait-elle, un docte personnage, probablement plus fort que le médecin...

» — Et où avez-vous fait cette collection, madame?

» — Mais j'ai recueilli tout cela dans le pays même...

» — Et depuis quand, madame?

» — Mais depuis la guerre, chaque jour de congé que je prends... »

M. de Soucelles en était là de son récit, quand il dut l'interrompre, parce que le vrombissement d'un moteur, dans la rue proche, atteignait des proportions décidément incompatibles avec l'émission d'aucun autre son. Le tonnerre cessa tout à coup; M. de Soucelles reprit alors, et, par un phénomène naturel, en élevant la voix aussi haut que si le monstre mugissait encore, de sorte qu'il ne s'aperçut pas qu'un grand, jeune et beau garçon était

planté derrière lui. Ses auditeurs lui touchèrent chacun le bras :

— Attention! votre fils vous écoute...

Et ils souriaient au nouvel arrivé.

— Mais, je ne suis pas de trop! s'écria le jeune de Soucelles, puisque papa vous raconte mon affaire avec la mère Chantepie...

— Chantepie! murmura M. Briçonnet.

— Chantepie! murmura M. Bernereau.

— La baronne de Chantepie, si vous voulez, quoi? C'était son nom à cette femme... Je ne l'ai pas eue, vous savez! Elle a épousé son pharmacien.

MM. Briçonnet et Bernereau frappèrent en même temps la table d'un si vigoureux coup de poing, que la verrerie tomba. Les garçons se précipitèrent.

— Apportez l'addition, dit M. de Soucelles, le père. Je vois que le règlement en incombe à moi et que nous avons fini de parler.

— Mais, tout de même, elle était brune!... soupira M. Briçonnet.

— Blonde, répliqua M. Bernereau.

— Teinte, dit le jeune homme.

— Comment le savez-vous?

— C'est le potard lui-même qui l'avait dit, au 309...

— Messieurs, la couleur se modifie, conclut le papa, — comme les goûts de la femme...

— ...qui ne sont autres que ceux de l'homme aimé d'elle...

— ...et cela, si divers que soient les hommes qu'elle peut aimer!...

— ... En sorte qu'une seule baronne de Chantepie : — Gaudrées, Noullis et madame X...

— ... peut nous faire croire à trois personnes!

LA PIÈCE FAUSSE

A Edmond Jaloux.

Un jour, M. Cantonnier, en fouillant son gousset pour payer un paquet de cigarettes, amena plusieurs pièces de monnaie blanche qu'il étala, d'une main distraite, sur le comptoir. La buraliste lui dit en souriant comme à un homme que l'on considère :

— Ce n'est pas monsieur Cantonnier qui va essayer de faire passer une pièce en plomb !

M. Cantonnier n'avait pas la vue bonne; il fit sonner les pièces de monnaie sur le marbre, et reconnut aussitôt la pièce au son mat. Il s'excusa, en rougissant comme un

tout jeune homme. Non, certes, il n'était pas homme à faire passer une pièce fausse !

Non seulement il était riche, et pour avoir fait d'excellentes affaires, mais il était entouré du respect de sa commune pour n'avoir jamais agi en toutes choses qu'avec la plus parfaite probité. Non pourtant qu'il n'eût vécu en un temps où cette vertu était rare ; non que les occasions ne se fussent offertes à lui de décupler sa fortune, à la fois dans les terrains et dans les draps ! Mais il disait volontiers : « Quand ma fille aurait huit cent mille francs de dot au lieu de deux, et un père taré : elle n'en serait pas plus avancée. »

M. Cantonnier, rentrant chez lui, plaça la pièce sur la cheminée en disant : « Je me serai laissé glisser une pièce fausse, hier, au chef-lieu ; il faut la mettre de côté, comme curiosité... »

La bonne l'interrompit aussitôt : « Que Monsieur me confie ça : je l'aurai bien vite fait passer ! »

— Mélanie, fit M. Cantonnier, je vous croyais plus honnête fille... J'ai commis la sottise de me laisser refaire de quarante sous ; n'en par-

lons plus ; mais je défends à quiconque vit sous mon toit, de jamais frustrer son prochain, fût-ce de cinquante centimes. Celui qui trompe pour une petite somme, trompera pour une grosse et pour n'importe quoi.

Madame Cantonnier donna grandement raison à son mari, de qui l'impeccable intégrité l'avait de tout temps rendue fière, et elle mit la pièce en plomb dans un tiroir du secrétaire, en compagnie de ces menus objets sans utilité et sans nom que trouvent les héritiers dans les vieux meubles de famille. Les deux époux s'assirent à table avec leur fille unique Cécile.

Et la tristesse qui affligeait depuis deux jours la famille, parce qu'une « présentation » avait encore échoué, se trouva quelque peu atténuée par la profession de foi éclatante et sincèrement émue du scrupuleux papa.

Objet de la plus pure tendresse de ses parents, Cécile venait de dépasser de cinq ans sa majorité sans se pouvoir marier, malgré sa dot, et causait par là à papa et à maman grand chagrin, car ni l'un ni l'autre de ces bonnes gens ne songeait au bonheur égoïste de con-

server près de soi la chère enfant, et tous deux savaient que le seul bonheur possible pour le commun des mortels est d'avoir fait comme tout le monde.

Pour la première fois, M. Cantonnier parla de conduire la jeune fille aux bains de mer. Il pensait, sans toutefois l'exprimer, que l'on trouve à la rigueur dans ces agglomérations improvisées et artificielles ce qui ne s'offre pas toujours dans le milieu régional.

— C'est juste, opina madame Cantonnier, et ce ne serait pas une mauvaise idée; mais pour aller aux Sables ou à La Baule, il me semble indispensable que Cécile soit « habillée ».

— Qu'appelles-tu « habillée »? demanda le père.

— J'entends que nous ne pouvons pas dans ces stations, toujours un peu cosmopolites, avoir l'air d'arriver de Chaussigny-sur-Euze...

M. Cantonnier réfléchit. Puisqu'on abordait le chapitre de la toilette, il avait lui aussi une idée à suggérer.

Elle était d'un ordre plus délicat et la formule n'en vint pas aisément à ses lèvres. Il voulait la tourner avec élégance et n'y réussit pas :

— Il y a aussi, dit-il, la question de la dent...

Oui bien! il y avait la question de la dent. Faute de se décider à aller à temps « au chef-lieu », on avait laissé, hélas! s'altérer, dans la bouche de Cécile, la première molaire, à gauche; et, faute d'un dentiste compétent ou suffisamment adroit, ladite molaire avait été non pas soignée mais arrachée. Quand Cécile souriait, quand elle parlait même, la brèche était visible.

En son for intérieur, M. Cantonnier pensait que cette disgrâce physique était pour beaucoup dans l'échec de la présentation dernière, et peut-être des précédentes!... « Des disgrâces physiques, ta fille en a bien d'autres! » lui soufflait la vérité qui nous parle intérieurement. Cécile, il le fallait reconnaître, était peu avantagée du côté de la poitrine, et ses cheveux, secs et pauvres, lui eussent nui franchement sans le secours des « postiches », qui sont tout à fait admis. La vanité paternelle n'aveuglait pas non plus M. Cantonnier au point qu'il pût oublier qu'on n'avait réussi à enseigner à Cécile aucune vertu domestique. Elle était désordonnée, étourdie, indifférente,

ignorait le prix des denrées comme les mille détails du ménage, comme l'orthographe et le piano.

M. Cantonnier chassait ces réalités démoralisantes, étant tout entier, pour le moment, au voyage de Paris, que rendait nécessaire la « question de la dent » et qui devait évidemment précéder la saison des bains de mer. Le chirurgien américain, consulté sur « la question », déplora l'état de la bouche de Cécile et dit que deux autres « extractions » étaient indispensables pour une mise en état. Il expliqua qu'il jetterait un « bridge » et que les apparences seraient sauvegardées. La maman s'effara : Cécile devrait-elle avouer cet appareil à son futur mari? « A son mari, s'il s'en aperçoit, Cécile n'aura rien à cacher, dit M. Cantonnier ; à son *futur*, elle peut se dispenser de la déclaration : qui est-ce qui n'apporte avec soi quelque défaut? Il en est de plus graves... »

Lorsque Cécile eut de l'or plein la bouche et les dents éblouissantes, son papa la priait à tout propos de sourire, et il la contemplait avec satisfaction.

On se fit aussi habiller, pendant qu'on se

trouvait à Paris. Et Cécile porta des corsages un peu « bouffants » pour remédier à l'inconvénient du buste trop peu garni.

Vint ensuite l'été, et l'on partit pour La Baule, plage récemment mise à la mode.

Nombre de jeunes gens séjournaient à l'hôtel, avec qui l'on eut tôt fait connaissance. En un clin d'œil, M. Cantonnier avait jugé et mis à part ceux avec qui une liaison pouvait être fructueuse. Pour les promenades, les parties en commun reçurent l'approbation du père de famille; mais il était hésitant encore quant au bain. Et il dit confidentiellement à sa femme :

— Souviens-toi que le docteur, en consentant, d'ailleurs de mauvaise grâce, à la mer, nous a conseillé une extrême prudence... Il n'y a que deux ans et demi, songes-y, que le poumon de ta fille est cicatrisé...

Et la maman songeait en effet, en frémissant, à cette alerte terrible qui, quelques années auparavant, avait secoué la famille, alerte que l'on s'efforçait d'oublier, que l'on taisait soigneusement.

— Son poumon! par-dessus le marché, dit-elle.

— Chut! fit M. Cantonnier.

Mais, durant qu'il parcourait solitairement les rues de La Baule, l'attention de M. Cantonnier fut attirée, un beau matin, par un étalage d'objets singuliers. Ils étaient faits de gazes bleu céleste ou rosâtre, affectaient l'apparence de corsets impondérables dont les protubérances, nettement hémisphériques, étaient soutenues par de fines baleines inapparentes et légères : seins aériens, gorges de fées. Et parmi les objets singuliers, sur un pupitre à musique, s'étalait un carton portant en lettres capitales :

ANGÉLIQUE ARMADA

créatrice de

L'INSOUPÇONNABLE

(*Modèle déposé*)

Sans barguigner, le père de Cécile entra, choisit, ne lésina pas sur le prix, et emporta deux spécimens de l'*Insoupçonnable* créé par Angélique Armada.

— Un pour la ville, l'hôtel, la promenade, sous le « bouffant », dit-il à sa femme, en rentrant; et à présent, si tu tiens à faire prendre

des bains à ta fille, étant donné le costume que l'on porte aujourd'hui, tâche qu'elle s'adapte la seconde paire et vous ait l'air d'être un peu là !..

— Mais...

— Voulez-vous marier votre fille, madame Cantonnier, oui ou non ?

LA NIAISERIE

A Jacques Boulenger.

— Et surtout, Emma, s'il est une chose contre quoi je tienne à te mettre en garde et que j'ose même t'interdire d'une manière absolue, c'est de te laisser lire dans la main-Cette manie de vouloir connaître l'avenir autrement qu'en le préparant soi-même par toutes les mesures qui, à mon avis, forcent la destinée, est lâche, est imbécile ; personnellement, je la trouve répugnante : elle me met hors de moi. Sans compter que cette prétendue science est de la niaiserie. Vois-tu bien, ma petite, le seul malheur que l'on doive redouter, c'est celui qui est causé par la bêtise humaine, par notre propre stupidité.

— Comment se fait-il, Eugène, que tu t'échauffes à ce point-là contre ce qui n'est, de ton propre aveu, que de la niaiserie?

— Parce qu'il y a des quantités de gens qui prennent cette niaiserie au sérieux, et que cela peut suffire à troubler un cerveau, à bouleverser une famille!... Suppose qu'une chiromancienne, cartomancienne, somnambule ou autre toquée du même acabit, t'annonce ta mort prochaine!...

— Oh! il paraît que l'on n'annonce les choses désagréables que sur demande expresse...

— Suppose qu'on t'annonce que tu seras bientôt veuve!... Dame! la pythonisse ne sait pas toujours si c'est une chose désagréable... Eh bien, ça te donnerait des inquiétudes, je te fais l'honneur de le croire, et moi, je ne m'en cache pas, ça m'embêterait.

— Ce qui prouve, mon bonhomme, que tu y crois tout comme les autres!

Eugène était un homme corpulent, sanguin, d'un naturel très bon, mais d'humeur violente, et, pendant de nombreuses années, Emma, qui l'aimait beaucoup, trembla que son mari ne s'aperçût qu'elle avait transgressé une volonté

si impérieusement exprimée dès les premiers temps du mariage. Elle s'était laissé lire dans la main. Elle s'était laissé lire dans la main, une première fois, Eugène étant de l'autre côté de la cloison et n'ayant que la porte du fumoir à ouvrir pour être témoin de l'insubordination! Mais, après le dîner, quand les pauvres femmes entre elles n'ont plus rien à dire, allez donc perdre l'occasion d'employer des minutes trop longues! Pendant dix ans, quinze ans, vingt ans, elle s'était laissé lire dans la main, sans que rien de fâcheux en fût survenu, sans qu'Eugène même, qui, à la vérité, avait d'autres chats à fouetter, étant à la tête de vastes entreprises, eût eu connaissance de cette pratique devenue de plus en plus à la mode et qu'il continuait d'abhorrer avec un croissant dégoût.

Oh! ce qu'on lisait, d'ordinaire, dans la main d'Emma, était tellement innocent!... Une ligne de cœur sans un accroc, une ligne de vie excellente; la moins bonne de toutes était la ligne de tête, assez pauvre, lui démontrait-on, ce qui ne la flattait pas; on lui comptait trois enfants sur le bord de la main : elle en avait

eu deux, un fils militaire, une fille récemment mariée, tous deux bien grands aujourd'hui pour espérer ou redouter un petit frère, mais elle en avait porté un jusqu'au cinquième mois, ce qui pouvait compléter le compte; elle ne présentait pas le triangle de l'adultère, et il était vrai qu'elle était demeurée constamment fidèle, du moins quant à l'amour, à son gros cher Eugène.

Un beau soir, à souper, Eugène étant à Londres, une petite femme noiraude, aux cheveux crépus, portant un nom de torero, qu'elle connaissait d'une heure à peine, lui annonça sans sourciller que son mari serait décédé avant l'année révolue.

Pan! ça y était. Emma ne prit pas, bien entendu, sur le moment, l'horoscope au tragique; elle fit bon visage à la gitane; elle sourit même en se répétant une des expressions d'Eugène, lorsqu'il flétrissait l'art des diseurs d'aventure : « C'est de la niaiserie. » Cependant, seule dans la voiture qui la ramenait à la maison, songeant que son mari traversait le lendemain la Manche, elle se sentit glacée et ne put dormir de la nuit.

Eugène fit la traversée sans naufrage, mais trouva à son arrivée chez lui une femme méconnaissable qui lui affirma qu'elle ne le laisserait pas retourner en Angleterre, comme il semblait en prendre l'habitude, et qu'elle ne voulait sous aucun prétexte se séparer de lui.

— Dans ce cas-là, tu m'accompagneras, ma bonne! Je viens d'engager toute ma fortune, une partie de la dot de Juliette et les quatre sous de son mari, dans une affaire nouvelle, considérable, et qui exige mes soins personnels : ce n'est pas l'occasion pour moi de commencer à me négliger!

— Je ne t'accompagnerai pas en Angleterre, et tu n'iras pas! La fortune, la fortune, je m'en moque : ta santé, mon ami, avant tout. D'ailleurs, tout le monde me le dit : « Votre mari est un homme qui a trop travaillé. »

— Il fallait me faire cette remarque il y a six semaines, avant que je donne ma signature... Personne ne m'a jamais laissé supposer qu'on me trouvait digne de prendre ma retraite... J'ai cinquante-cinq ans, une santé de fer... Quand me suis-je plaint? Ai-je eu, à ta connaissance, seulement besoin d'un médecin?

— Besoin d'un médecin ou non, tu en verras un! J'ai déjà fait avertir le docteur Le Puy; il vaut mieux prévenir le mal qu'y remédier.

Bon gré mal gré, Eugène dut recevoir la visite du docteur Le Puy qui l'examina de fond en comble, lui interdit l'alcool, les viandes noires, le café, le surmenage intellectuel comme les excès de toute nature, et l'engagea fort à surveiller de près sa tension artérielle. D'une telle fragilité de sa personne et de tant de précautions indispensables, Eugène demeura frappé, et il perdit cette insolente assurance et cette confiance en soi qui avaient fait sa force.

Le régime du blanc de poulet et de l'eau claire, la privation de sa tasse de café et de son petit verre de cognac l'assombrirent, le diminuèrent en peu de temps, d'une manière sensible. Tout le monde à la maison le remarquait; des étrangers même en hasardèrent l'observation. Juliette, tendrement attachée à son père, s'alarma tout à coup et dit à son mari :

— Écoute, Gustave, je suis bien tourmentée; maman, j'en suis sûre, ne s'aperçoit de rien, mais mon pauvre papa file un mauvais coton.

— Je parlerai doucement à ta mère, dit Gus-

tave. Toi, ne va pas te monter la tête : dans l'état où tu es, tu en sais les inconvénients...

Gustave dit à sa belle-mère qu'il arrivait une chose très ennuyeuse, que Juliette s'était mise à s'inquiéter de la santé de son père et que, vu son état...

Emma, démoralisée, leva les bras au ciel :

— J'allais précisément recourir à vous, dit-elle, j'hésitais à cause de l'état de Juliette, mais puisque de ce côté-là le premier mal est fait, il faut que nous nous liguions, Juliette, vous et moi, pour soustraire mon pauvre ami au danger qui le menace; à toute force empêchons-le de faire la traversée...

— La traversée?.,. quel rapport?...

— Malheureux! dit Emma, vous ne savez pas!... Je ne devrais pas parler... Mais, au point où nous en sommes, il vaut mieux tout vous dire : vous ne vous doutez pas d'où je sors, telle que vous me voyez?... Non! Vous chercheriez pendant quatre ans, vous ne le devineriez pas. Je sors de chez une femme qui, une loupe à la main, devant la flamme d'une bougie, voit l'avenir se dérouler aussi nettement que les images du cinéma...

Gustave éclata de rire.

— Oui, oui, moquez-vous! Sans doute le procédé a quelque chose de disgracieux et de vulgaire, mais lorsque vous aurez appris qu'au travers de cette lentille et dans la flamme d'une bougie achetée par moi chez Potin, cette femme, à qui je suis aussi inconnue que le loup blanc, a vu, entendez-vous, a vu point par point ce que m'avait prédit, il y a deux mois, une Espagnole, ce qui m'avait été confirmé par madame Sixte, que vous connaissez et ne soupçonnerez pas d'imposture, par le mage Maxence, par la célèbre cartomancienne Slyva...

— Ah çà! mais vous passez votre vie chez les sorcières!...

— Je voudrais vous voir, vous, beau sceptique! si le premier venu vous avait annoncé un malheur!... « Avant l'année révolue », voilà les paroles, entendez-vous bien. Et toutes, et le mage lui-même, ont employé la même expression... Et la femme à la bougie, elle, a vu le geste suprême : le bras vivement ramené vers la bouche grimaçante, puis écarté tout à coup, et la tête piquant de l'avant.... le geste de la

natation, vous l'avez reconnu. Pour moi, c'est clair comme le soleil qui luit : la traversée par un brouillard intense, un abordage, le bateau coupé, Eugène fait un effort pour nager, il se débat et s'engloutit... C'est horrible, mon cher Gustave, et voilà le destin!

Gustave, se tenant les côtes, revint chez lui tout heureux de pouvoir tranquilliser sa femme.

— Juliette! dit-il, tout s'explique : ta mère est folle, folle à lier, et c'est elle qui fiche la venette à ton pauvre papa. Elle consulte les tireuses de cartes, les nécromanciens, le marc de café!...

Juliette ne riait pas. Elle dit :

— Eh! bien, eh! bien?...

— Eh! bien, parbleu, ce sont les charlatans qui lui ont monté la tête, et c'est ton père qui en subit le contre-coup sans qu'il s'en doute. Par bonheur il ne s'en doute pas, car si le bruit de ces pratiques venait jamais jusqu'à lui, quelle scène, mes amis!... Jusqu'ici ça n'est que burlesque.

— Mais qu'a-t-on prédit à maman? Tu es là qui parles!... Je ne te demande pas tes réflexions à toi...

— On lui a prédit des insanités!... Ces gens-là devraient être enfermés... C'est une opinion que j'ai entendu maintes fois émettre par ton père. Ah! il avait joliment raison!

— Des insanités, dis-tu, mais lesquelles?...

— Oh! mon Dieu, il n'y a pas de mystère, tu n'es pas assez bête, toi, pour prendre ces choses-là au sérieux : qu'avant l'année révolue, ton père...

— Ah! mon Dieu!

— Qu'est-ce qu'il y a?

— On me l'a annoncé à moi aussi!... On me l'a lu dans la main,.. dans les cartes, dans le marc de café!...

— A toi aussi!... Mille millions de tonnerres de D...! Que le diable emporte les femmes!

Et Gustave n'eut que le temps de se précipiter pour empêcher que la tête de Juliette ne portât contre le parquet. La jeune femme, enceinte de six mois, était prise d'une syncope.

Juliette ne se remit de sa syncope que pour retomber dans une angoisse que ne firent qu'aggraver les épanchements confidentiels avec la mère, touchant l'extraordinaire coïncidence des prédictions. Joignez la sombre

humeur de Gustave! Joignez la somme des ménagements, des précautions, des cachotteries, nécessaires pour épargner au pauvre papa et le coup que pourrait lui porter l'indisposition de Juliette, et celui, plus redoutable encore, que lui porterait sans nul doute la cause de cette indisposition, s'il venait à l'apprendre! Et il fallait, de surcroît, l'empêcher d'aller à Londres!

Les choses se chargèrent elles-mêmes de mettre obstacle à ce voyage. Juliette fit une fausse couche la veille même du jour où devait s'embarquer son père; elle fut à deux doigts de la mort et demeura trois semaines dans un état désespéré.

Lorsqu'elle se trouva enfin hors de danger, son père avoua que le voyage de Londres, manqué, représentait pour lui une perte sèche de trois cent quatre-vingt mille francs, le quart de sa fortune : il fournissait la démonstration de la catastrophe à qui voulait l'entendre. Toute exagération admise, il ne resta pas moins inconsolable d'avoir raté une belle affaire, et, d'autre part, d'avoir subi cet autre désastre familial qui — on sait ce que sont

ces maudits accidents-là — le privait peut-être à jamais d'un petit-fils.

Par une chance relative, du moins ignorait-il toujours le premier motif d'un si cruel enchevêtrement de circonstances. Et l'année fatidique courait à son terme. La mère, la fille, le gendre lui-même, impuissant devant la passion de crédulité de ces femmes, aspiraient à cette fin d'année comme à la levée d'un siège par une horde étrangère,

Le 31 décembre arriva, et passa. Les douze coups de minuit tintèrent. La terre ne trembla pas, et Eugène ronflait paisiblement. Le cap fatal était doublé.

Alors ce fut la réaction débridée. Au diable les sinistres augures! fini, ah! bien fini, le cauchemar idiot! Avait-on été assez bête! Ah! certes, oui, Eugène avait de tout temps eu raison de s'élever contre de telles inepties!

— Je le confesse, disait Emma, avec bonhomie, je suis une sotte; d'ailleurs, c'est écrit en toutes lettres. on me l'a dit vingt fois, sur ma ligne de tête...

— Ah! prenez garde, disait son gendre, vous allez me faire croire qu'il y a quelque

chose de sérieux dans les lignes de la main!...

Emma invita une dizaine d'amis à venir partager la galette des rois. Juliette était rétablie, et il s'agissait de ragaillardir le papa qui pleurait ses trois cent quatre-vingt mille francs, son petit-fils, sa santé affadie, les derniers mois écoulés au milieu d'une loufoquerie dépassant l'entendement humain, le papa qui, enfin, demeurait tout seul à ne pas savoir les raisons que tous avaient de changer de visage.

La fête fut en effet brillante. Le papa mangea abondamment et but sec, ce qu'on ne l'avait laissé faire depuis longtemps. Emma, toute à la joie, communiquait, à la dérobée, son bonheur autour d'elle. Vint le moment, c'était inévitable, où il lui fallut à tout prix le faire partager à son cher mari. Franchement, elle ne pouvait plus se taire, il fallait qu'Eugène connût ses transes pour s'associer à son allégresse, et d'ailleurs pour qu'il osât recommencer demain à manger, à boire, à vivre comme il avait fait pendant cinquante-cinq ans, sans inconvénient, voire à aller à Londres pour ses affaires. Elle fit un signe. Toute la table, haletante, garda le silence.

— Voilà, il faut que je te dise, Eugène, je m'étais laissé lire dans la main...

Eugène, au premier mot, comprenant tout ce qui s'était passé depuis trois mois, devint pourpre, et une colère, une colère propre à l'homme, une colère qui monte soudain du fond profané de la raison virile, l'étrangla. Il porta la main à son faux-col, comme pour faire sauter le bouton, puis rejeta horizontalement, comme un nageur, son bras inutile, sa lèvre se retroussa aux deux commissures, sur les dents canines, et il tomba, frappé de congestion.

OH! NE CHANTE PAS!

A Francis de Miomandre.

Lorsque Valentin venait voir sa fiancée, — c'est-à-dire tous les jours, — il n'était reçu ni comme un étranger ni comme un ami. Ayant été l'un et l'autre successivement, avant la livraison du « solitaire », il se rendait parfaitement compte de la différence. C'est en la qualité d'étranger qu'il avait été le mieux accueilli. Point de prévenances qu'on ne manifestât alors au beau jeune homme, nouveau venu chez les Renaudière ; que de sourires et que de grâces de la part des parents et de la jeune fille! et avec quelle satisfaction on prononçait son nom en présentant aux familiers « le baron Bois-Jérôme! »

Introduit, à l'ancienneté, parmi le chœur de ces intimes, Valentin Bois-Jérôme était demeuré l'un quelconque de ceux-ci, très à l'aise dans la maison, retenu fréquemment à dîner, jouant, devisant et dansant avec la plus grande liberté. Mais, ayant demandé la main de Lucy Renaudière, et les accordailles accomplies, du jour au lendemain tout avait changé, et un protocole, surgi tout à coup, dans une famille d'allures si aisées, réglait désormais la moindre action, le plus menu geste, comme si la gerbe envoyée par Valentin et placée chaque jour sur le piano, répandait et insinuait avec son parfum des mœurs nouvelles.

Tout d'abord, madame Renaudière, à un moment donné, faisait transporter la gerbe, du piano sur un guéridon, ensuite ouvrir le piano; et Lucy était invitée à chanter.

Nul ne se souvenait d'avoir auparavant entendu chanter Lucy. Mais elle avait désormais un professeur, fameux, qui venait le matin, et une répétitrice, l'après-midi. Madame Renaudière, de qui on ignorait le talent, accompagnait.

Les jeux étaient interrompus, les gais propos,

le badinage, les puériles folies si agréables jadis, tenus pour déplacés, voire inconvenants; la conversation prenait, d'elle-même ou du seul parfum répandu par la gerbe, un tour plus châtié; il ne semblait étonnant à personne que l'on s'ennuyât un peu : on traversait un état transitoire; on était visiblement en attente; en attente de quoi? du mariage, cela va sans dire, mais, immédiatement, en attente du moment où la fiancée chanterait.

Et la fiancée chantait.

Elle ne chantait ni bien ni mal, ce qui est déjà très grave; elle ne chantait ni par vocation ni en révélant un goût personnel; elle ne chantait ni pour donner du plaisir, ni pour en éprouver elle-même. Elle chantait en qualité de jeune fille et de fiancée. C'est un acte très particulier qui n'étonne personne, qui n'amuse personne, mais que chacun accepte avec cette extraordinaire résignation à l'ennui qui caractérise les gens bien élevés. Pas un des habitués qui bronchât, pas un qui hasardât une parole de rébellion, de regret pour le passé, ni même de critique. Au fond de leur instinct de fils de famille, tous ces jeunes gens, dont quelques-

uns pourtant avaient le diable au corps, se soumettaient à ce rite étrange et tyrannique. Ils approchaient de la cérémonie du mariage, qui n'est pas drôle, mais à laquelle chacun se fait honneur d'assister; et ils voyaient, à ces soirées soustraites aux folâtreries et consacrées au chant, un aspect déjà des multiples formes de politesse extérieure auxquelles nul n'eût songé à se dérober, un premier contrefort de cette montagne de petits et grands actes convenus, que l'on s'apprêtait à gravir sans murmurer et sans penser.

Bien qu'elle n'eût été en rien préparée à ce jeu, la charmante Lucy retrouvait aussi au fond d'elle ces gestes ancestraux de modestie et de pudeur qui empêchent une jeune fille de s'approcher du piano de la même façon qu'elle le fait, par exemple, de la table à thé, qui la rendent gauche, hésitante, maniérée, rougissante, presque agaçante, à la fin, avec sa manie nouvelle de vous dire : « Mais, je ne sais rien!... Non, c'est trop bas... Je vais vous écorcher ça, mes amis... Mes pauvres yeux ne distinguent même pas le texte... » ou bien : « Cela, d'abord, devrait être chanté en italien;

la traduction lui fait perdre la moitié de sa valeur... », etc., etc.

— Allons! va, ma fille, disait d'un ton résolu madame Renaudière.

Et Lucy allait, comme Iphigénie au sacrifice.

Tout ce qui est chantable fut chanté par la fiancée de Valentin Bois-Jérôme. Depuis le *J'ai pardonné* jusqu'à la *Berceuse* de Jocelyn :

Cachés dans cet asile où Dieu nous a conduits,
Unis par le malheur durant de longues nuits,
Nous reposons tous deux...

Ou bien :

Endors-toi! et qu'un joyeux songe
Te parle au moins de mon amour!...

Et Lucy trouvait alors, mais trouvait où? justes dieux! et en quels lieux secrets? trouvait des attitudes langoureuses, des expressions d'indicible tristesse qu'au grand jamais aucun être humain n'eût jugé les muscles de son visage capables seulement d'esquisser! Elle était de nature si gaie, si simple et si hostile même à toute affectation! C'était à croire qu'elle héritait, momentanément, de toutes les périodes de fiançailles traversées par une lignée

indéfinie d'aïeules, elles aussi fiancées, momentanément cantatrices elles aussi, et momentanément insupportables et mal à l'aise.

Tout à coup l'on voyait se redresser Lucy, et elle paraissait au contraire sortir d'un souper de ribaudes :

> O nuit enchanteresse!
> Tout sourit à l'ivresse... etc.

Mais cette attitude satanique de feinte débauche était plus stupéfiante encore que les soupirs et les pâmoisons.

Le fiancé, assis d'une manière correcte, solide gars musclé, emplissant bien son smoking, applaudissait où il fallait le faire, et ne disait rien, absolument rien, remarquablement rien.

« Bravo! » prononçait çà et là une voix plate ; et l'aimable Lucy semblait retomber de quelque Olympe d'Offenbach et ne savoir plus où mettre le pied. Mais, à peine terminé son morceau, à la manière des artistes timides ou nerveux qui cherchent à éviter les commentaires difficiles, les compliments extorqués, elle parlait; elle-même annonçait le numéro suivant du programme et le paraphrasait déjà

avant que l'on eût eu seulement le temps de respirer. Bousculant sa chère maman, elle chantait :

Dans un sommeil que berçait ton image,
Je rêvais le bonheur, ardent mira-a-a-ge...

— Qu'est-ce que c'est? murmuraient les ignorants.

Et madame Renaudière, l'accompagnatrice, les yeux fixés sur sa musique comme par des tentacules invisibles, jetait au public en mots roulés comme une boulette de papier légère :

— *Après un rêve*, de Gabriel Fauré.

Les regards de l'auditoire voyageaient des lèvres vibrantes de Lucy, à l'image entrevue du « rêve » ou bien à l'heureux fiancé en possession d'une future femme propre à emplir un vaste vaisseau de sons enamourés, de trémolos qui font fléchir les nerfs, autant qu'elle était apte à mimer les désespérances, le clapotis lacustre, les enchantements nocturnes, la fureur passionnée et la joviale ébriété.

Valentin ne soufflait mot; impassible, parfois blême, approuvant de la main, du buste ou du front, un peu pareil à un automate, on

n'eût su dire s'il était ému ou furieux. C'était un de ces jeunes hommes d'aujourd'hui, athlète à l'attitude pacifique.

Tout le temps que dura la période des fiançailles, il ne se départit pas de sa réserve. Il voulait épouser Lucy : il devait se soumettre à un cérémonial. Eh bien, la cérémonie commençait; voilà tout.

*
* *

Enfin le mariage eut lieu. Toutes choses se passèrent exactement comme elles le devaient. Les jeunes époux se retirèrent, après cinq minutes de lunch, dans l'appartement qu'on avait installé durant les intervalles entre répétitions et soirées. Le premier matin, ils déjeunèrent, tête à tête, servis par une femme de chambre qu'ils employaient toute leur ingéniosité à éloigner; ils trouvaient tout bon et tout beau; ils s'amusaient follement à se rapprocher l'un de l'autre, de très près, même de trop près, sous des prétextes invraisemblables. L'après-midi passa sans qu'ils s'aperçussent que les heures coulaient. Et le

repas du soir leur fut aussi agréable que celui du matin.

Mais, après le dîner, Paul étant passé dans son bureau afin de choisir, couper et allumer un cigare, Lucy, machinalement, presque à la manière d'une somnambule, en vertu, sans doute, d'une habitude déjà contractée, s'assit au piano, et, sans hésitation, sans avertissement, comme sans partition, et favorisée par une excellente mémoire, se mit à entonner à toute voix le refrain de la *Berceuse* :

Oh! ne t'éveille pas encore,
Pour qu'un bel ange, de ton rêve...

Soudain, Valentin parut, le cigare mordu entre les dents apparentes, les doigts enfoncés entre les cheveux qu'il tenait ainsi droits et hauts comme des plumes de corbeau hérissées; il présentait un masque effrayant. Et il avait l'air d'un sauvage prêt à scalper une créature vivante.

Il arracha de sa chevelure une de ses mains; il s'extirpa de la bouche le cigare gênant. Il déposa l'objet enflammé au coin d'un meuble. Et, tout à coup, il rendit des sons gutturaux et terribles :

— Oh! ne chante pas! ma petite Lucy, ne chante pas! je t'en supplie, ou je te tords le cou...

Lucy, innocente, s'arrêta aussitôt, réfléchit et dit :

— Mais alors, ç'a dû t'ennuyer beaucoup, ces soirées, mon chéri?

Valentin, de sa main propre à briser du fer, empoigna une chaise, une belle chaise toute neuve, et anglaise, de chez Maple; et, la soulevant, puis la reposant à terre avec fracas, il la réduisit en un petit monceau de planchettes et de cuirs mêlés.

Puis, son humeur apaisée par cet acte, il reprit son cigare entre le pouce et l'index, et, avant même que de tirer dessus pour le ranimer, il s'approcha, par une attention gentille, de sa jeune femme et la baisa tendrement.

LE MAITRE

A Abel Bonnard.

Suzon Despoix était une singulière personne. A vingt-deux ans, fille encore, attendu son défaut de dot, et orpheline, elle habitait une pension de famille, rue du Ranelagh, et gagnait elle-même sa vie en donnant des leçons de piano, de chant, voire de grammaire française et d'anglais, ce qui suppose une assez grande activité.

Qu'on n'imagine point, pour cela, une Suzon d'humeur chagrine, une coureuse de cachet gémissante et aspirant à bouleverser l'état social. Suzon travaillait douze heures par jour et du peu de temps qui lui restait elle

faisait une récréation en se montrant alors le plus joyeux et le plus spirituel boute-en-train.

A cause de ce caractère heureux et de son talent de pianiste, on l'invitait beaucoup. Elle passait presque toutes ses soirées en ville; elle avait, à sa Maison de famille, une autorisation spéciale, la vie pour elle étant subordonnée aux relations qu'elle se pouvait faire.

J'ai connu Suzon Despoix; je l'ai rencontrée dans plusieurs maisons et je me porte garant qu'elle était la plus honnête et, à tous les points de vue, la plus intéressante fille du monde.

Non pas jolie heureusement pour elle, mon Dieu! il fallait avoir deviné en elle une âme très exceptionnelle pour lui accorder toute l'attention qu'elle méritait. Mais une fois qu'on lui avait pu parler à cœur ouvert, on était gagné par un regard qu'elle avait, par un je ne sais quoi situé aux environs de la narine et de la bouche, qui était comme la signature des dieux.

Cette Suzon était rare, douée à miracle; et pour dire d'elle ce qu'on se permet trop facilement en faveur de quiconque s'élève d'une

semelle au-dessus de la médiocrité : c'était quelqu'un.

Un soir, chez des amis que je ne puis nommer, des gens charmants, cela va sans dire, j'ai vu la petite Suzon Despoix mise en un embarras et sortir de cet embarras d'une manière qui me paraît digne d'être rapportée.

*
* *

Elle avait chanté tout d'abord ce *Noël* de Debussy, si poignant et si simple, qui fit verser des larmes durant la guerre : *Nous n'avons plus de maison*; *l'ennemi nous a tout pris, tout pris*, etc... Sa voix n'avait rien d'extraordinaire; mais l'intelligence et le cœur, comme toutes les choses d'ordre moral, sont bien plus puissants que les dons physiques à subjuguer le monde, et les auditeurs avaient frissonné, l'horreur avait été évoquée par la plus expressive image, et une grande pitié était née chez chacun pour tous les gens qui souffrent. Il sembla un moment que pas un des êtres qui venaient d'être secoués là ne fût capable désormais ni de commettre une injustice, ni de

manquer à la générosité. Et je me perdais en considérations, avec un voisin de fauteuil, sur les courants bienfaisants qui passent ainsi parfois sur l'humanité et, Dieu me pardonne! semblent de force à la rendre meilleure...

Là-dessus, notre Suzon, auréolée de son succès, fut suppliée de rester au piano.

Alors elle joua ce qu'elle possédait le mieux, ou, plus exactement, quand il s'agit d'une nature de cette sorte, ce qui la possédait davantage. Elle aimait Chopin comme d'amour; il ne se passait pas de jour qu'elle ne lui consacrât une heure ou davantage; encore n'osait-elle se risquer à donner de lui qu'un nombre de pages assez réduit.

Elle débuta par une « polonaise » qui étonna des musiciens présents. Puis, elle exécuta la cinquième valse, puis un nocturne dont je ne me rappelle pas le nombre ordinal, et, enfin, en tout cas, le premier, où elle croyait, disait-elle, reconnaître la voix de l'étrange génie musical mourant et résumant en une phrase désolée sa destinée incompréhensible.

On fut stupéfait. Les gens allaient de l'un

à l'autre disant : « Avec qui cette petite a-t-elle étudié? » La plupart ne savaient même pas, jusque-là, qu'elle eût du talent. On s'était contenté de constater qu'elle animait la compagnie.

Quelque malin ayant dit : « C'est le jeu d'Un Tel », le bruit se répandit qu'elle était l'élève de ce maître. On demanda à Suzon :

— Le voyez-vous souvent?

— Qui ça?

— Mais, Un Tel.

— Un Tel?... Connais pas.

Elle ne connaissait pas Un Tel; on avait été dirigé sur une mauvaise piste. On en découvrit sur-le-champ une autre. Suzon la rompit instantanément.

Elle n'osait pas dire, connaissant son monde, qu'elle n'avait pas eu de maître. A la vérité, elle avait été commencée par son père, homme complètement inconnu, et, depuis lors, elle interprétait Chopin selon sa propre fantaisie, à son goût, avec passion il est vrai, et secondée qu'elle était par un tempérament original, toutes choses qui n'ont pas de valeur aux yeux du public quand elles ne sont point étayées

d'une autorité incontestée, ou rendues croyables par la vertu d'un initiateur de grand nom. On ajoute peu de foi aux dons spontanés; on s'incline devant le travail, la mémoire; notre manie égalitaire ne nous permet de foi qu'en les choses qui s'apprennent; nous sommes au siècle de l'École et non plus à celui des Fées.

Une jeune fille, avec elle assez familière, s'approcha de Suzon Despoix et lui parla à l'oreille :

— Tu es épatante, ma chère! mais, là, sans blague, dis-moi : est-ce qu'on peut prendre des leçons avec *lui*?

— Avec qui? dit innocemment Suzon.

— Allons, ne te fiche pas du monde, ma petite : tu as un professeur... tu as un ami...

Ce « tu as un ami », prononcé avec une certaine vivacité, fut entendu. Il fut répété. Il courut le salon. Les uns ajoutaient : « Chut!... chut!... c'est un mystère... » Et les autres : « N'insistons pas, de peur de faire tort à la petite Despoix ; elle a un ami... »

Une *Étude*, réclamée par l'assistance enthousiaste, fut troublée par les bavardages. Quand la pauvre Suzon détacha sa dernière note,

comme une perle au reflet mélancolique, il était avéré, tant les imaginations vont vite, que cette pauvre fille était la maîtresse d'un pianiste tchéco-slovaque depuis deux ans à Paris, et seul capable d'approcher à tel point de l'âme de l'incomparable Polonais. Les relations de la petite Despoix et de cet étranger étaient suspectes, à n'en pas douter. Sans quoi pourquoi ne les eût-elle pas avouées?

La maîtresse de maison, émue, vint à Suzon, lui fit comprendre doucement le danger couru et la supplia, afin d'éviter les fâcheuses interprétations, de confesser le nom de son maître.

— Mais, madame, dit Suzon, je n'en ai pas! J'ai dit la vérité.

— La vérité est souvent peu vraisemblable, ma chère enfant!

Suzon réfléchit.

Elle saisissait parfaitement le cas et en prévoyait toutes les conséquences. On lui demandait en somme de mentir. Sa nature, très nette, répugnait à un tel moyen de se tirer d'affaire. Mais son humeur heureuse fut tentée par l'occasion qui lui était en réalité imposée

de raconter une bouffonnerie énorme. Alors, elle eut tôt fait de prendre son parti :

— Vous voulez le savoir? dit-elle. Eh bien! voilà : mon maître est Vassili-Vassiliévitch.

Un soupir de soulagement s'échappa de l'assistance. Personne ne connaissait, cela va sans dire, Vassili-Vassiliévitch. Mais dès l'instant qu'on était informé que Suzon ne tirait pas son talent d'elle-même, un maître, quel qu'il fût, était non seulement agréé, mais illustré d'emblée par son élève.

Suzon, devenue grave, semblait penser au fantôme Vassili-Vassiliévitch :

— Le pauvre! dit-elle, il a été tué dans l'offensive de Broussilov... Oui, c'était un Russe...

— Il a été tué! Quel malheur! s'écria-t-on de toute part.

— Oh! Il serait devenu bolchevik, dit Suzon : il avait bien mauvaise tête...

— Ce n'est pas sûr!... Mais, pourquoi ne le nommiez-vous pas, mademoiselle?

— Parce que je ne peux m'empêcher de le voir un couteau entre les dents, et zigouillant tout, à la ronde...

Et, pour ne pas pouffer de rire, elle mimait, les yeux exorbités, le poing haut, un terrifiant Vassili-Vassiliévitch.

— Allons! allons! mademoiselle. Ce qu'il y a de certain, c'est que le pauvre garçon devait avoir un fier talent!

— Prenez tout de même garde, dit une personne prudente, lorsqu'il s'agira de vous choisir un nouveau maître!...

— J'y pense! dit Suzon, et, pour ma sécurité personnelle, je ferais mieux peut-être de m'en passer?...

— Hélas! ma belle enfant, on ne fait rien sans risques : pour votre carrière, prenez-en un! prenez-en un, quel qu'il soit!

Quelqu'un, et non des moindres de la compagnie, opina toutefois qu'au point où la petite en était, elle pourrait se passer d'un maître.

Et, de l'un à l'autre, on se consultait. Les opinions se résumèrent finalement en ce propos :

— Au fait, elle en a eu un. Elle en a eu un excellent.

Grâce à une invention mensongère, l'opi-

nion publique, en ses exigences profondes, était satisfaite.

Ainsi se termina, heureusement, la soirée qui avait failli mal tourner pour Suzon Despoix. Et celle-ci s'en alla, pauvre comme devant, prendre son tram 16 pour Passy, méditant en souriant au prix fabuleux qu'il lui faudrait taxer, la prochaine fois, les leçons de son ex-professeur Vassili-Vassiliévitch.

LA PARTIE CARRÉE

A Albert Erlande.

Monsieur et madame Bellambre déjeunaient tête à tête et ne se disaient rien.

Un automne magnifique était visible par la grande baie : des marronniers roussis, un sycomore ayant conservé sa verdure, et des platanes au feuillage grisonnant et doré tonifiaient la lumière débile de Paris. En sorte que, tout aussi bien du jardin que de la salle à manger et de la table ébouriffée de chrysanthèmes, une sorte d'invitation semblait adressée par les choses à goûter ce que la vie offre parfois de charmant.

Et à cette gracieuse invitation, Monsieur

et Madame répondaient par un refus catégorique.

Ils niaient le bien-être matériel qui les pénétrait malgré eux comme eût fait un parfum ou la douceur atmosphérique; ils niaient la beauté du jour. Monsieur était encombré, paralysé, suffoqué par la seule présence de Madame, et, exactement de même, Madame par la présence de Monsieur. Ils grignotaient maussadement leur côtelette en se disant, l'un : « Je suis là, rivé à cette femme par les convenances mondaines, pendant qu'Héléna, ma maîtresse chérie, perd, elle aussi, de belles heures de sa vie, et peste, chez elle, parce que je ne peux déjeuner en sa compagnie... » et l'autre : « Voici, vis-à-vis de moi, un homme de qui tout, jusqu'au moindre geste, m'horripile : c'est avec lui que je dois consumer mes journées et mes nuits, tandis qu'un autre dont tout me plaît, me désire en vain, m'attend sans cesse et se ronge de ne m'avoir que furtivement... »

Le domestique passait les plats à Madame et à Monsieur, et son piétinement qui faisait tinter les cristaux dans le silence était gênant;

et il se disait, lui : « Est-il possible d'être si riche et de se rendre plus malheureux que le dernier des purotins !... »

Enfin, le pitoyable repas achevé, Monsieur et Madame étant passés au fumoir, les portes closes, le mari, qui semblait mûrir à part lui un projet, en exhala le préambule avec la première bouffée de son cigare.

— Ma chère amie, dit-il, j'ai beaucoup réfléchi... Nous nous embêtons...

— Royalement ! dit Madame.

— Voilà un point où nous tombons d'accord. Eh bien ! j'ai le bon espoir d'avoir découvert tout un terrain où nous pourrions nous supporter parfaitement...

— Je suis curieuse de le connaître.

— En voici, en deux traits, le dessin. Nous jouons franc jeu; nous ne mâchons pas les mots? C'est entendu. Notre situation devient critique; disons hardiment : intolérable. Or, moyennant un peu de bonne volonté de part et d'autre, il nous est possible de l'améliorer, laissez-moi dire; et plus encore, il nous est possible de la rendre quasi agréable !... Ah !... vous êtes sceptique?... Vous riez?... Allons !

n'eussé-je abouti qu'à ce résultat!... Mais j'arrive au fait.

— Dépêchez, je vous prie, car le coiffeur m'attend à deux heures.

— Dieu me garde de faire attendre le coiffeur... Voici ce que je vous déclare, après mûre délibération : je ne m'oppose pas à ce que vous receviez ici monsieur de Jeanroy.

— Ce n'est pas malheureux ! Et laissez-moi vous dire que vous y gagnez, car le choquant eût été qu'un homme de votre monde et de votre cercle se vît refuser libre entrée dans votre maison.

— Laissons de côté ce qui est choquant, ce qui ne l'est pas; j'y perds mon catéchisme. Je ne sais plus où un désordre moral se place, du moment que le seul et véritable scandale serait qu'un mari et une femme qui sont l'un à l'autre insupportables, en vinssent à déclarer : nous ne nous supportons pas !...

— Ce n'est pas moi qui fais les mœurs.

— Mon dessein est cependant de vous convier à leur donner, de complicité avec moi, un léger coup de pouce.

— Oh ! mon ami, je vous avertis : n'attendez

pas de moi la plus petite complaisance qui puisse froisser les usages !

— Reprenons les choses par le commencement : je viens de vous autoriser à recevoir monsieur de Jeanroy...

— Et je vous ai fait observer que rien ne peut être plus correct.

— Parfait ! Parfait. Je prends acte, ma chère amie. Monsieur de Jeanroy viendra donc ici quand bon lui plaira, ou vous plaira. Cela ne blesse en rien les usages. Il s'assoira à notre table, entre vous et moi...

— Monsieur de Jeanroy animera la conversation, qui en a besoin.

— D'accord. Et, si gênante que soit ma présence, vous causerez volontiers avec monsieur de Jeanroy qui aura grand plaisir à vous donner la repartie...

— J'ai la fatuité de le croire. Pourquoi ce ton mystérieux et cet air d'ourdir un complot ? Je ne vois là rien d'anormal.

— Parfait ! Parfait. Et l'arrangement, parbleu ! sans doute vous suffit. Vous trouvez, vous, la difficulté résolue ?... J'aperçois pourtant, moi, encore un petit point noir... Veuillez

m'écouter. Là, outre monsieur de Jeanroy et vous, à table, il y a quelqu'un, oh! souvenez-vous-en, de grâce.

— Mais, il y a vous, mon ami.

— Mais oui, il y a moi ! moi, qui suis, là, assis, vis-à-vis de vous-même et à côté de ce monsieur....

— Cela ne fait pas de doute. C'est votre droit. C'est votre place.

— Comment donc !... Eh bien, usant de mon droit, assis à ma place, madame : est-ce que je m'amuse, moi, s'il vous plaît?

— Mais... la conversation se trouve ranimée, avons-nous dit. Vous êtes un homme bien élevé : vous y prenez part !...

— J'y prends part! Eh, mon Dieu, oui. C'est gai !

— Ah ! s'il vous faut sauter de l'ennui morne à l'allégresse !... Vous êtes bien ambitieux. Faites venir une troupe !

— Je me contenterais à meilleur marché...

— Mon ami, je ne vous comprends pas du tout.

— Mon amie, si je vous ai proposé d'inviter chez vous monsieur de Jeanroy et non pas tel

ou tel, c'est parce que j'étais d'avance certain que ce choix vous serait agréable, vous serait le plus agréable...

— Très gentil, tout à fait gentil à vous. Mais je ne vois toujours pas où vous en voulez venir.

— Non?... Vous ne voyez pas?... Ah ! que la femme est donc exquise, en ses actions comme en ses abstinences! Vous ne voyez pas! Il ne vous vient pas à l'esprit, chère amie, que si je prends l'initiative de m'imposer, pour vous plaire, la présence d'un homme que... d'un homme qui... enfin d'un homme que je n'irais certainement pas choisir pour me tenir compagnie, si j'étais réduit à la solitude..., il ne vous vient pas que je puisse, ce faisant, nourrir quelque arrière-pensée?

— Il ne me vient, en vérité, rien. Je vous ai jugé, dans l'occasion, galant homme, et désintéressé.

— Eh bien, ma bonne, il en faut rabattre. Dussé-je me diminuer à vos yeux, définitivement : je ne suis pas désintéressé.

— Ah ! bah !

— Nullement désintéressé... Oh! je vous en fais mille excuses!

— Mais, alors?

— Eh bien?... alors?... Si tant est que j'aie été pour vous galant, madame, que diable! à vous de m'humilier par votre magnanimité.

— Quoi!... Comment?... Vous auriez l'audace?...

— Mon Dieu : d'attendre de vous tout autant que j'ai fait moi-même en votre faveur.

— Vous voulez que j'invite... en retour... Moi?...

— Que vous invitiez qui donc?... Une femme de votre monde...

— Une étrangère de qui le mari est au diable!...

— Ah! je ne vous demande pas d'inviter le mari.

— Oh! c'est trop fort!... Je ne vous eusse jamais cru capable d'un pareil cynisme...

— Soit. Fermons l'entretien; et allez à votre coiffeur. En ce cas, admettons que nous venons de rompre notre habituel silence en pure perte. Nous ne parlerons plus... Mais, entendez-moi bien ; nous ne parlerons plus *du tout* de ce qui a été dit entre nous : ce qui signifie que je ne permettrai pas qu'on ouvre

la porte de cette maison à monsieur de Jeanroy.

Dans l'instant précis que le coiffeur répandait les ondes de la chevelure de madame Bellambre, celle-ci combinait un premier dîner, presque intime, où seraient priés, entre autres, non seulement M. de Jeanroy, mais Héléna Porphyropoulo, une Grecque qu'elle détestait dans la mesure où M. Bellambre chérissait cette fort belle personne.

Ce petit dîner marcha tout à fait bien. Par un hasard heureux, la Grecque ne porta pas trop ombrage aux autres femmes, l'une d'elles l'ayant jugée, sans appel, stupide, et l'autre s'escrimant à insinuer que cette « rasta » avait joué, durant la guerre, un rôle incertain. M. de Jeanroy, lui, fut pour la Grecque plein d'indulgence sans toutefois en manifester à l'excès. Mais son opinion était que ces étrangères aux yeux caressants introduisent dans nos rapports parfois guindés un peu d'aise.

— Voulez-vous venir déjeuner avec elle, un de ces jours, tout à fait entre nous?

Ainsi, et sans anicroche, se trouva réalisée la combinaison audacieuse élaborée par M. Bel-

lambre aux abois. Il y eut quelques déjeuners ensoleillés, dans la riante salle à manger donnant par sa grande baie vitrée sur un radieux automne. La conversation était très facilement générale, M. de Jeanroy ayant voyagé en Grèce où madame Porphyropoulo, qui était née à Constantinople, n'avait jamais été, mais sur quoi elle avait cru devoir se documenter amplement. Outre cette circonstance, l'étrangère et Jeanroy étaient musiciens. Et ils chantaient.

— Comment! Vous êtes prix du Conservatoire? dit madame Bellambre à son tendre ami.

— Et vous ne m'avez jamais dit, cachottière, que vous aviez de la voix? disait à la belle Grecque M. Bellambre.

On rouvrit le Pleyel à queue, fermé depuis des années, comme une tombe; et toute la maison parut s'éveiller avec les airs anciens de l'Attique et du Péloponèse qui s'échappaient du gosier de la Grecque sous l'impulsion du rythme savamment marqué par cet amateur de talent qu'était le séduisant Jeanroy.

Il arrivait que la femme de chambre et le maître d'hôtel demandassent à Madame :

« Est-ce que ce monsieur et cette dame ne déjeunent pas aujourd'hui? »

Ils ne pouvaient cependant pas déjeuner tous les jours.

Mais on les faisait inviter dans les maisons où l'on dînait le soir, sous le prétexte de la beauté des chants du Péloponèse. Et ils avaient beaucoup de succès. Et ils furent invités l'un et l'autre chez une grande dame américaine où ne fréquentaient pas les Bellambre, ce qui, au prochain déjeuner de ceux-ci, leur fut prétexte à des apartés dont leurs hôtes, en vérité, se montrèrent quelque peu jaloux.

La première fois que Jeanroy se retira en même temps que madame Porphyropoulo, on n'y prit pas garde; mais, la seconde, Jeanroy ayant dit : « Madame, puisque vous allez de mon côté, voulez-vous profiter de ma voiture? » on y fit attention.

Deux jours après, le duo, au Pleyel, allait si bien, ma foi! si bien — on ne sait à quoi se mesure le degré de perfection d'un duo — que les Bellambre, par un déconcertant accord, se trouvèrent sans s'être donné le mot, ensemble,

tous les deux, seuls, dans la pièce voisine, Madame, étendue sur un sofa, et agitant nerveusement sa mule; Monsieur, tapotant les glaces de la porte-fenêtre illuminée par l'étincelant automne.

Et la musique d'aller son train: et le folklore hellénique de répandre ses étranges saveurs dans le salon sans auditoire; et le dialogue alerte, entre les deux artistes, de succéder aux chants passionnés. Et, tout à coup, la voix du domestique, s'adressant à l'étrangère :

— La voiture de Madame est avancée.

Et la voix cristalline de madame Porphyropoulo :

— Tiens! mais où sont passés nos chers hôtes?

Sur quoi les Bellambre, sans s'être davantage donné le mot, se trouvèrent, à pas de loup, gravissant l'escalier, puis postés chacun à une fenêtre du premier étage, d'où ils virent M. de Jeanroy et madame Porphyropoulo montant familièrement, comme chez eux, dans la même voiture...

ANALOGIE

A E. Gérard-Gailly.

I

Au moment où l'on allait se mettre à table, le domestique présenta à la maîtresse de maison un pneumatique.

— Je parie, dit Mathilde Angibault, que c'est cette pauvre Lucie à qui il est encore arrivé une anicroche... Elle traverse une période de déveine.

Et, en effet, le télégramme était de Lucie Clamoret qui se décommandait à la dernière heure en écrivant à sa chère Mathilde : « Tu ne seras qu'à demi étonnée, ma pauvre amie : une tuile ! je suis anéantie ; je t'expliquerai tout

demain à trois heures si tu peux me recevoir. »

Alors, on bouleversa l'ordre des places, avant de s'asseoir. Quelqu'un dit :

— Les Clamoret n'ont donc plus le téléphone?

— Je crois que leur poste est en réparation, dit Mathilde, d'un ton généreux. C'est assez désagréable : ne les accablons pas.

Cependant, çà et là, autour de la table, des chuchotements avertissaient ceux qui étaient dans l'ignorance de la nouvelle : ça n'allait pas chez les Clamoret, pas du tout.

Et les commentaires les plus fantaisistes d'aller leur train, avec discrétion toutefois, car on savait l'intime amitié qui unissait Lucie Clamoret à Mathilde Angibault.

Mais les échos, atténués, persistèrent parmi les groupes, durant la soirée, et on opposait le ménage de ces « pauvres » Clamoret, qui, décidément, jouait de malheur, à celui des Angibault, presque son inséparable, et de qui la prospérité et l'union étaient exemplaires.

Mathilde, quoiqu'elle pratiquât avec sa bonne grâce habituelle ses devoirs, et toute souriante et causante qu'elle fût, ne dissimulait pas tout à fait un souci : elle pensait à sa chère Lucie

sur la tête de qui une nouvelle « tuile » était tombée.

Aussi, le lendemain, attendit-elle avec impatience la visite de son amie.

Lucie arriva à trois heures tapant. A ce moment, on savait qu'Henri Angibault était parti pour son bureau, et les enfants ou sortis ou au travail avec l'institutrice.

Les deux jeunes femmes s'embrassent, un peu pâles, aussi fiévreuses l'une que l'autre; Lucie entraîne Mathilde vers un siège de coin, dans la partie ombreuse de la pièce. Le cœur de Mathilde palpite.

— Eh bien! Eh bien! Qu'y a-t-il? demande-t-elle.

Lucie hésite un instant; on dirait que son cou grossit; elle ramasse en boule toutes les parties du discours qu'elle veut tenir et elle voudrait à la fois et expectorer le tout d'un seul mouvement et le diluer en parcelles innombrables, car si un délestage immédiat est à souhaiter, il y a aussi quelque satisfaction à narrer par le détail, et en prenant son temps, les maux dont nous souffrons.

La boule fait irruption, mais on s'aperçoit

qu'une fois produite l'espèce de sidération — que celui qui parle éprouve presque autant que celui qui écoute — et quelle que soit la violence du choc, tout reste encore à exprimer.

— Il y a, dit Lucie — mon Dieu, tu savais que nous avions des embarras d'argent... — Eh bien! il y a que mon mari me trompe, ma chère... qu'il me trompe effrontément, et cela depuis au moins cinq ans! Il y a qu'il est ruiné aux trois quarts; et qu'en tout cas ma dot personnelle me paraît volatilisée...

— C'est impossible! dit Mathilde. Je n'en crois pas un mot.

— Je procède par le commencement, fit avec calme Lucie.

Les mains se quittent, et Mathilde s'assoit, bien, après avoir fourragé autour d'elle les coussins, comme si, dans la pièce voisine, Boskoff se mettait au piano.

— ... Depuis au moins cinq ans! reprend Lucie.

— Mais, ma chérie, tu l'aurais su! objecte Mathilde; cela ne se cache plus : il n'y a pas une maîtresse de maison qui ne profite du moindre flirt pour inviter constamment avec

nos maris la femme qui semble leur plaire...

— Je l'aurais su, et de cette façon-là et par vingt bonnes amies, si ça s'était passé à peu près convenablement; j'entends : si ça s'était passé dans notre monde...

— Ah! c'était avec une...

— Pas tout à fait; mais enfin, avec une théâtreuse, ou, si tu préfères : une de nos charmeuses les plus comme il faut!

— Aïe!... Après tout, pourquoi sommes-nous enragées à passer nos soirées dans ces boîtes de Montmartre, des Champs-Élysées ou des Boulevards? Les femmes qui y triomphent ne le font que par leurs charmes physiques. Nous ne parlons que d'eux, et nous les détaillons comme des chefs-d'œuvre; comment nos maris seraient-ils insensibles?

— Dis donc, tu as l'air de trouver tout naturel ce qui m'est arrivé?

— Je le trouve tellement naturel que je songe en ce moment à mon propre sort et me demande s'il est possible qu'Henri n'en ait pas fait autant...

— Ton mari! Mais, Mathilde, tu es folle! Il t'adore; il n'a jamais connu d'autre femme

que toi ; c'est toi qui m'en as fait la confidence; il te donne un bébé chaque année!

— Oui, oui, précisément; c'est ce dernier point qui m'invite à réfléchir... Ces périodes critiques, ma bonne amie !... Crois-tu que je sois assez sotte pour n'avoir jamais songé à cela?

— Mais tu n'y as pas songé, ma chère Mathilde, parce que tu as bien vu que ton mari ne cessait jamais de t'aimer.

— Et toi, si ce que tu me racontes est vrai, t'es-tu aperçue que le tien cessait de t'aimer?

— Oh! le mien, c'est bien différent : c'est un monstre.

— Comment sais-tu qu'il est un monstre? Parce que tu as — ou tu prétends avoir — découvert le pot aux roses; mais avant, était-il un monstre?

— Il l'était, mais moi, une bête.

— C'est exactement ce que je crois avoir été, tout comme toi.

— Mais, toi, saperlipopette, tu ne te fondes sur rien. Moi, j'ai des faits. Ce sont ces faits que j'ai à te raconter.

— C'est vrai, ma pauvre Lucie. Allons, les faits, raconte-les.

Les faits, mon Dieu, c'était bien simple. Lucie eut tôt fait de les raconter. Une amie bienveillante « s'était fait un devoir » de venir l'avertir.

— Mon mari a des affaires, n'est-ce pas? qui l'appellent de temps à autre en province. Il prenait une petite valise; il consultait l'indicateur; il faisait demander un taxi; tu sais qu'il a toujours eu horreur qu'on le conduise à la gare; il m'embrassait, et... il avait l'air de partir!

— Non! non! non! Je ne croirai pas cela!

— C'était très bien joué. Il y en avait pour un jour, deux jours, quelquefois trois. Le misérable revenait tout innocemment, avec sa petite valise. Le reste du temps : un mari modèle. Mais encore, que savons-nous de ce qu'ils font de leurs après-midi, de leurs dîners d'hommes?

— Tu vois bien! s'écria Mathilde; c'est toi-même qui le dis : nous ne savons pas! Que fait Henri? Dieu de Dieu! qui me garantit qu'Henri...?

— Mais, ma pauvre amie, ton Henri a ses bureaux au cinquième; il est mêlé à ses

employés, comme eux en blouse, et il met lui-même la main à ses épures; il ne sort que le matin pour aller — toujours avec un employé — visiter ses chantiers; tu t'es plainte, maintes fois, qu'il te rentrait tout blanchi par le plâtre ou couvert de gravats.

— Je ne suis pas toujours au cinquième!... Les gravats sont peut-être quelquefois de la poudre?...

— Tu me ferais rire, tiens, Mathilde, malgré tous mes ennuis!

Mathilde soupire. Mais elle veut savoir encore.

— Les voyages, la petite valise, tout ça ne me dit pas comment l'amie qui t'a avertie a été témoin...

— C'est très simple : l'autre jour, à un goûter, elle me dit :

« — Eh bien! est-ce que votre mari a été heureux à Longchamp?

» — A Longchamp! Quand ça?

» — Ah! pardon, cela suffit : il ne vous a pas parlé; c'est qu'il a perdu... Je suis une indiscrète... »

» Je ne savais même pas que mon mari allât

jamais aux courses... Je n'ai pas flanché, heureusement; j'ai feint de prendre gaiement la chose. J'ai dit :

« — Le coquin ne m'a pas avertie. Ce n'est pas tant à cause de la perte, mais il est plein d'amour-propre : il a dû être vexé de s'être laissé mal tuyauter... »

» En attendant, j'étais informée d'un fait capital : c'est que mon mari était la veille à Longchamp; or, la veille, il était parti avec la petite valise!... Tu parais songeuse, Mathilde; à quoi penses-tu?

— Je pense, dit Mathilde, à un certain jour où le mien n'est pas rentré déjeuner.

— Oh! écoute, tu es décourageante; je ne te raconterai plus rien. Je te dis mon malheur, qui est réel, considérable, et qui me tue; et tu t'adonnes à des imaginations égoïstes et puériles.

— Égoïstes, peut-être, mais puériles, qui sait? On verra. Allons, Lucie, continue. Te voilà avertie que ton mari simule un déplacement qu'il n'accomplit pas, et puis, en somme, c'est tout. Il commet un petit mensonge, il joue la comédie, probablement parce qu'il a la

passion du jeu, tout simplement, et qu'il ne veut pas que tu t'en tourmentes. Mais après? Rien ne prouve qu'il te trompe, ce qui s'appelle tromper...

— Je vais t'apprendre si rien ne me le prouve! Es-tu assez innocente pour penser que l'intervention de ma bienveillante amie ait été le fruit du seul hasard? Allons donc! C'était bel et bien une manière d'amorcer une histoire, toute une histoire qu'elle désirait me raconter par le menu.

» Deux jours après sa première gentillesse relative à l'affaire de Longchamp, la même personne vient à moi. C'était chez madame X...

« — Vous êtes mélancolique, me dit-elle. Je suppose bien que le Grand Prix ne vous a pas été fatal au point d'influer sur votre humeur? »

» Je sens aussitôt qu'elle avait prémédité d'insister sur la rencontre de mon mari au Grand Prix. Je n'étais pas plus mélancolique que de coutume; mais en commençant par une douce compassion, la dame pénétrait dans le sentier qui lui plaisait. Elle me demanda si je m'intéressais aux courses. Tu sais que je n'y mets pas les pieds.

« — Oh! mais alors, c'est toute une partie de la vie qui échappe à la communauté. Voilà qui m'explique bien des petites choses...

» — Que voulez-vous dire? J'avoue que je ne vous comprends absolument pas...

» — Je veux dire que si le mari joue, et la femme non, si le mari est assidu aux épreuves sportives et si la femme n'y va seulement pas montrer ses toilettes, c'est tout un large terrain, de la dimension du champ de courses, si vous voulez, qui s'étend entre l'homme et la femme, et d'un bord à l'autre, dès lors, à peine s'aperçoivent-ils. Comment feraient-ils pour s'entendre?... »

» J'étais vexée.

« — Mais, je vous assure, chère madame, que mon mari et moi nous nous sommes toujours très bien entendus... »

» N'empêche que j'apprenais, sans avoir l'air d'y prendre garde, que mon mari était assidu aux courses. Il ne m'en avait jamais parlé. Mon excellente amie se confond en excuses : elle n'a, certes, voulu insinuer quoi que ce soit... Il y a à toute règle des exceptions... etc. Et puis, elle soupire :

« — Ah! vous êtes au nombre des privilégiées, si vous vous entendez toujours avec votre mari! Qui d'entre nous en pourrait dire autant? »

» Et elle glisse à la confidence. Elle me cite un ou deux traits à elle personnels, assez insignifiants, d'ailleurs; elle m'en cite qui intéressent des connaissances communes...

— Elle ne t'a pas parlé de moi, au moins?

— Ma chère Mathilde, je te jure que tu deviens stupide. Laisse-moi parler : tu ne mérites pas que je tienne compte de tes interruptions. Je continue : finalement, la délicieuse femme ajoute :

« — Voyez-vous, il n'y en a pas une de nous à qui le malheur ne soit arrivé. »

» Je ne voulais pas avoir l'air d'une présomptueuse par trop niaise en protestant que, pour ma part, j'ignorais que le « malheur » m'eût, jusqu'ici, frappée. Je dus prendre une certaine mine d'acquiescement. Et, aussitôt, sans plus temporiser, elle me saisit la main, les deux mains, en me disant, du ton le plus mielleux :

« — Pauvre petite!... »

» Ça y était! Je n'avais plus qu'à me laisser raconter mon « malheur ».

« — Il ne faut pas avoir d'orgueil et se croire trop exceptionnelle, me dit-elle; mais, avouez-moi, — je vous consulte à cause de votre intelligence : — qu'est-ce qui vous a été le plus pénible, à vous? Quand c'était avec une femme du monde, ou bien avec une autre? »

— Est-il possible, dit Mathilde, de s'entendre dire des choses pareilles? Tu ne l'as pas écrasée sous ton talon, cette vipère-là?

— Tais-toi. J'étais tout oreilles. J'étais prête à supporter n'importe quoi pour apprendre davantage. Figure-toi ce que c'est : on croit à son bonheur; on est sûr de connaître sa propre vie, que diable! Pas du tout : vous voilà en face de quelqu'un qui la sait, votre vie, et qui va vous la détailler page par page...

— Tu le vois bien! C'est toi qui le dis : nous ne connaissons pas notre vie... Nous sommes là à croire à notre bonheur... Ah! mon Dieu! Ah! mon Dieu!...

— Mathilde, ne déraille pas, je t'en supplie. Il ne s'agit pas de toi. Rien de tout ceci n'a le

moindre rapport avec ton bonheur et ta vie à toi... Veux-tu ou ne veux-tu pas que je te raconte ce qui me concerne?

— Vas-y! Ce qui te concerne s'applique aussi à bien d'autres...

— Enfin... Je prends, vis-à-vis de ma « vipère », comme tu l'appelles, le parti de répondre aussi évasivement que possible. Je lui dis, ma foi, ce que j'ai toujours pensé, à savoir que la chose la plus désobligeante pour moi était de me trouver nez à nez avec une rivale, de l'entendre me parler, d'être obligée de lui répondre.

« — Vous êtes une sentimentale, me dit-elle : mais les autres, celles qui ne nous arrachent pas une parole de bienvenue, nous coupent les cordons de notre sac...

» — Que voulez-vous dire par là, madame?

» — Décidément, vous êtes encore plus charmante que je ne pensais! fait-elle : votre sac, ma petite, ce sac que vous tenez à la main et où se trouvent votre rouge, votre poudre et aussi votre porte-billets...

» — Oh! dis-je, bêtement piquée... »

» Dieu, qu'une femme heureuse peut être ignorante!

« — … Mais, mon mari est jeune, c'est un très joli garçon : à supposer qu'il lui passe un caprice, je ne suppose pas que cela puisse lui coûter cher… »

» C'est ici que tu aurais vu ta vipère se tordre, ma pauvre amie.

» — Mais, dit-elle, jeunes ou vieux, beaux ou laids, c'est la même chose, petite oie blanche ! L'or est un métal qui s'amalgame à l'amour comme à la nacre des dents les plus séduisantes; il y a bien peu de gamins, même frais émoulus du collège et dénués tout à fait d'argent de poche comme de savoir-vivre, qui échappent à la règle.

» — Alors, je m'en tiens à ma préférence, lui dis-je, et qui était tout à fait désintéressée : j'aime mieux que certains contacts directs soient évités. »

» Tu comprends comme, pas à pas, j'étais informée : maintenant, je savais que mon mari avait une maîtresse, en plus de la manie du jeu, et que l'une et l'autre lui devaient coûter cher. Je tremblais, mais j'eus la force de jouer l'indifférente. Je lui dis d'un ton gaillard :

« — Il est aussi vilain d'être jaloux que d'être intéressé. »

» Il paraît que mon ton devait être convaincant : je t'assure qu'elle m'a cru. Elle a paru même embarrassée, ne sachant trop si elle avait affaire à une fausse innocente ou à une femme qui se payait sa tête.

» Tu sais que c'est souvent notre force, à nous qui ne sommes pas des rouées ni même des habiles, de désarçonner, chemin faisant, par notre ingénuité, des femmes qui s'en vont caracolant avec autant de science que d'audace… C'est ce qui m'est arrivé dans la circonstance que je te rapporte. On m'a laissée en paix, du moins pour ce jour-là. Et je me suis crue débarrassée. Naïveté! Ce n'est pas la « vipère » qui est revenue à moi; c'est moi qui, bientôt, n'avais plus de cesse que je ne fusse retournée à elle. Piquée, blessée, je me roulais dans mon amour-propre, c'est très bien; mais j'étais intriguée autant que confuse; le premier chapitre d'une histoire m'était lu à haute voix; il me fallait la suite. Où la prendre? Suivre ou faire suivre mon mari? Quand on n'a pas l'habitude de ces opérations-là, c'est bien

inexécutable. Tout bien réfléchi, le plus simple me parut encore de m'humilier devant la « vipère » et de lui laisser entendre que, mon Dieu, j'avais crâné un peu et que, si j'avais des doutes, je ne possédais, du moins, aucune certitude concernant le sujet dont elle m'avait entretenu.

» Ma petite, j'ai fait des bassesses pour obtenir ce qui devait, de toute évidence, me causer le plus grand mal. J'avais l'occasion de rencontrer fréquemment cette femme; je me suis peu à peu rapprochée d'elle. J'ai fait la bavarde, la femme qui s'en moque : peu s'en est fallu que je ne lui laisse supposer que si mon mari me trompait, ce n'était pas lui qui prenait les devants!... Oui, oui, elle a été, un jour, — je revois encore l'heure et le lieu, — à presque me demander le nom de mon amant!... Où l'on peut être précipitée d'un coup, vois-tu bien, c'est invraisemblable!

» C'est qu'à mesure qu'elle me voyait moins inexpérimentée, étant donné le premier effet que je lui avais produit, elle me croyait plus remplie de dissimulation et d'astuce. Elle croyait que j'avais joué devant elle la sainte-

nitouche tandis que, peu à peu, je laissais entrevoir un état tout à fait opposé; alors, c'est elle qui faillit craindre de paraître en retard, et elle se mit à parler de toutes choses avec une désinvolture, un sans-gêne! Ah! ma petite, je te prie de croire qu'il n'y eut plus, d'elle à moi, aucune réticence, et que je n'eus pas de peine à démêler ce qu'elle désirait me dire, quoique, à la vérité, j'aie eu, je l'avoue, souvent bien du mal à comprendre les sujets qu'elle traitait et dont les détails m'étaient, pour la plupart, étrangers autant que répugnants...

— Tu parles, tu parles... observa Mathilde, et tu laisses dans le brouillard les choses essentielles qu'elle t'a apprises. Tu pourrais me rendre service en m'ouvrant des horizons...

— Allons, Mathilde, ta manie, encore! Je suis sûre que tu m'écoutes à peine et que ta pensée va des choses que je te raconte à ce qui pourrait bien par hasard, un jour, s'appliquer à toi. Ma chérie, tu n'as pas besoin d'être informée, toi, de ce qu'il m'a fallu connaître bon gré, mal gré, pour attraper au vol les

quelques détails qui donnaient à ma situation la précision que tu réclames. Des pièces à conviction, tu n'as que faire de les connaître, toi. Je les ai, moi, et cela suffit. D'ailleurs, je vois, à l'usage que tu es disposée à en faire pour te monter sottement la tête, qu'il vaut beaucoup mieux que je n'insiste pas. Je suis informée, moi, c'est l'essentiel. Je connais toute l'étendue de mon malheur : il n'y avait pas que la femme qui m'a informée qui fût en mesure de le faire; le premier avoué venu, celui auquel je me suis adressée, connaissait le fin du fin de la chose avant que je lui en dise les premiers mots. Tout Paris sait ce que j'ignorais; nos amies, tes amies le savent, et il faut l'extraordinaire isolement de ton bonheur à toi pour que tu en sois encore à apprendre cela...

— Mais ton bonheur égalait le mien! c'est pourquoi tu étais ignorante. Et tu crois que cela me rassure?

— Mon bonheur égalait le tien, mais nos conditions de vie avec nos maris n'étaient pas du tout les mêmes; c'est pourquoi, si tu t'inquiètes de ton sort à propos de ce que je te

raconte, tu es injuste envers le sort. Et puis, laisse-moi te dire, Mathilde, que, loin de compatir à ma misère réelle, tu ne penses qu'aux inconvénients tout à fait chimériques qui pourraient, par hasard, atteindre ta situation. Ce n'est pas trop gentil. Ah! je vois qu'on est bien seule!...

— Je te demande pardon, ma pauvre Lucie : mais si! mais si! je compatis; seulement c'est plus fort que moi : j'ai peine à croire tout ce que tu me dis de fâcheux concernant ton cas, et il me semble que c'est à moi que tout cela était dû. Tu verras que je m'intéresse à toi; je te le prouverai; je ne te quitterai pas; tu dois avoir tant besoin d'être soutenue!

Lucie essuya ses larmes et prit rendez-vous pour le lendemain avec son amie.

II

Des deux femmes qui se séparaient à cette heure-là, l'une jouissant du bonheur domestique le plus sûr, mère de cinq beaux enfants, épouse idolâtrée d'un homme excellent, et l'autre, qui sentait sur ses épaules le poids de

toute sa maison écroulée, la plus malheureuse était la première.

Malheureuse, sans doute, parce qu'elle prenait une part très vive au désastre éprouvé par son amie, plus malheureuse probablement parce qu'elle était encore sous le coup de l'inconcevable et désolante surprise dont le temps avait déjà émoussé les pointes pour la patiente principale; mais malheureuse surtout, comme on l'a déjà pu voir, parce que, dès les premières nouvelles de l'infortune de Lucie, elle avait imaginé une infortune pareille pour elle-même.

Mathilde demeura abîmée, incapable de se livrer à aucune occupation; elle renonça à un thé où elle était priée, à des courses, pourtant utiles, qu'elle devait faire pour les enfants. Elle s'assit à son petit bureau, ordonna qu'on ne vînt la déranger sous aucun prétexte; et, comme elle en avait coutume dans les occasions où il y avait à réfléchir, elle prit une plume et du papier, car elle avait toujours cru, et ceci depuis son enfance, qu'avec une plume et du papier on supplée à l'inconvénient du tumulte des pensées, on fait de l'ordre, on met les choses en place.

Une fois armée de sa plume et penchée sur le papier, elle inscrivait des primo, des secundo, des tertio, suivis de traits violents, accompagnés de signes de convention, étranges et cabalistiques, par le moyen desquels elle croyait dissimuler l'expression de sa pensée aux yeux d'un indiscret, et par lesquels, en réalité, elle se dissimulait à elle-même l'imprécision de sa pensée.

Une croix, deux barres parallèles, une croix de saint André; les mêmes signes doublés par des parallèles, se compliquant de points semés à l'extrémité des lignes ou au creux des angles; des étoiles, des circonférences, des carrés, des triangles; un chevauchement de toutes ces figures; parfois des initiales, un mot abrégé, une date, le nom d'un mois, d'un des jours de la semaine, etc... tout cela formait des points de repère entre lesquels la pensée fiévreuse traçait les arabesques les plus fantasques. Tel jour, Henri lui avait dit tel mot; tel jour, tel autre qu'elle n'avait pas compris parfaitement; il était sorti à telle heure : pourquoi? Le déjeuner en ville qu'il avait prétexté était-il vérifiable? S'en informer; remarquer si le déjeuner

se renouvelait ou non, si un tel qui y assistait lui avait parlé de ce repas, si ce monsieur avait affecté de ne pas lui en parler. S'enquérir aussi de la conduite d'un tel. Était-ce un homme sur qui l'on pouvait faire foi? Ne serait-ce pas, au contraire, un compère complaisant dont Henri pouvait user? On conçoit l'étendue de la divagation et l'importance du supplice! Quand une feuille de papier était noircie de signaux, la pauvre femme oubliait la valeur conventionnelle de chacun d'eux; elle se perdait dans le chemin d'un signe à l'autre; elle restait là devant, les yeux hagards, et, tout à coup, d'un mouvement d'impatience, elle saisissait la feuille et la chiffonnait ou la déchirait en minimes morceaux. Et parce qu'elle n'avait abouti à rien, parce qu'elle n'était pas arrivée à établir la moindre probabilité d'un geste douteux de la part de son mari, elle doutait de lui davantage, accusant sa propre impuissance à partir d'un fait et à en déduire les conséquences logiques ou les développements vraisemblables.

L'honnête et irréprochable Henri trouvait,

ce soir-là, à l'heure du dîner, sa femme dans un état inquiétant. Jamais il n'avait vu à Mathilde pareille figure. Que lui était-il arrivé? S'il eût eu quelque disposition à faire comme elle, quel beau jeu pour échafauder le plan d'un roman dont sa femme eût été l'héroïne! Mais il ne doutait pas plus de sa femme qu'il n'avait de raison de douter de lui-même, et il voulait à toute force envoyer chercher leur ami, le docteur Cuvier.

— Tu es fou! s'écriait Mathilde, je ne suis pas malade. Veux-tu que je prenne ma température? Je suis nerveuse, voilà tout. Cela peut arriver à une femme, surtout à une femme qui a entendu ce que Lucie lui a raconté tantôt...

— Qu'est-ce que Lucie t'a raconté tantôt?

Et Mathilde de reprendre le récit des malheurs de Lucie, mais de le reprendre sur un ton acrimonieux, rendu âpre par un ressentiment non dissimulé contre la race des hommes, enfin, d'en marteler la tête de son mari tout comme s'il eût été, lui, responsable de tout ce qu'avait commis le mari de Lucie.

— Tu ne t'indignes pas? s'écriait Mathilde, à peine commencée son histoire.

— Je savais, dit tranquillement Henri, que Clamoret jouait aux courses et qu'il désirait que sa femme ne le sût pas.

— Ah ! il te mettait dans ses confidences! Tu dois savoir bien d'autres choses encore : il est sans doute inutile que je continue; tu pourrais poursuivre toi-même...

— Sans grande chance de me tromper, je pourrais te dire qu'allant aux courses, en cachette de sa femme, il n'y devait pas passer sa journée comme un ours et sans y fréquenter le monde des courses qui comprend des hommes et des femmes du meilleur monde, comme on dit, des spécialistes aussi, qu'on retrouve dans les bars avec toute une clientèle féminine...

— Comment sais-tu ça?

— Mais, ma bonne amie, comme je sais qu'il passe des automobiles à fond de train dans la rue ou comme je sais que les Halles s'emplissent la nuit de denrées afin que les marchands et les ménagères puissent s'y approvisionner le matin. Il y a des choses que tout le monde sait.

— Pourquoi n'en parles-tu jamais?

— Parce que cela ne m'intéresse pas parti-

culièrement ou, si tu veux, parce qu'il me semble que tu n'as pas jusqu'à présent éprouvé un attrait extrême pour ce genre de conversation.

— Je vois que tes motifs de ne pas parler de cela ne sont pas très nets. Mais en ce qui concerne Clamoret, pourquoi ne m'avoir pas dit ce qu'il faisait?

— Parce que tu l'aurais aussitôt répété à sa femme et qu'un homme qui reçoit une confidence se croit tenu de la garder pour lui.

— Mais tout le monde savait la conduite de Clamoret!

— Raison de plus pour considérer comme superflu de lui donner plus de publicité.

— Cependant, si Lucie avait été avertie plus tôt, elle ne serait sans doute pas réduite à la misère aujourd'hui.

— Remarque que je ne sais, personnellement, aucun détail concernant les façons d'agir de Clamoret. J'ai dit seulement ce que je tiens de lui-même, à savoir qu'il allait aux courses et qu'il souhaitait que Lucie n'en fût pas informée. Le reste, je le supposais; étais-je autorisé à dire à Lucie :

« — Votre mari doit aller dans les bars et y nouer de mauvaises connaissances? »

— Est-ce que tu sais ce que c'est, toi, que ces bars?

— Mais, certainement.

— Tu as l'aplomb de me dire cela! Tu y passes la nuit, je suis sûre?

— Oui, Mathilde, toutes les fois que tu as le sommeil profond.

— Tu ris, tu ris; tu te fiches de moi; n'empêche que c'est terrible pour une femme de penser que son mari est la nuit là-bas.

— Mais ce qui est consolant pour une femme, c'est de penser que son mari ne peut, à la fois, dormir à côté d'elle et être « là-bas ».

— Oui, mais Lucie?

— Je ne te dis pas que Lucie ait de la chance. Mais tu viens m'accuser comme si j'étais l'auteur de sa mésaventure!

— Veux-tu que je te dise le fond de ma pensée? Je crois que tous, tant que vous êtes, les hommes, vous ne valez pas la corde pour vous pendre...

— Ce que je vois de plus certain, dit le sage Henri Angibault, c'est qu'entre hommes comme

entre femmes, comme entre membres d'un groupe petit ou grand, il y a une solidarité que nous oublions trop facilement. Nous devrions veiller à la conduite de nos amis comme à celle de nos filles...

— Choisissez au moins vos amis!

— Je me permettrai de te faire remarquer que c'est toi qui es, depuis dix ans, l'amie de Lucie; qu'elle a épousé Clamoret alors que nous avions déjà un enfant, et que si j'avais fait mine de ne pas fréquenter son mari, j'en aurais pris pour mon humeur capricieuse!...

— Tu aurais dû deviner ce qu'il était.

— Mais, je l'ai vu tout de suite tel qu'il est.

— Supposer que je sois incapable de me taire, même si l'on m'en prie, c'est manquer de confiance en moi... ou croire en mon imbécillité...

— Appelle les choses du nom qu'il te plaira; mais reconnais, toi, que j'avais mes raisons.

— Oh! il est facile de se retrancher derrière des raisons,..

— Comme en toute querelle entre homme et femme, il y a en effet des raisons que ni l'un ni l'autre ne comprennent.

III

Pour la première fois, depuis douze années de vie commune, on entendit le ton s'élever chez les Angibault. Ce ton s'enfla, et, en même temps, il s'aigrit. Il passait, dans la maison, des rafales, un vent de tempête contenant en suspens des petits grêlons qui cinglent le visage. Les gens n'en revenaient pas. Le bruit se répandit à l'office que, sans doute, Monsieur avait fait de mauvaises affaires. Pendant des jours, d'un accord tacite, chacun des deux époux écartait le sujet de Lucie; mais alors c'était à propos de bottes qu'on se querellait. Quand on a un sujet de se quereller, qu'importe le vrai sujet de la querelle? Et puis, Mathilde ne pouvait, décemment, éviter d'aller voir son amie malheureuse. Elle y allait même de bon cœur, sans penser jamais aux retentissements que les malheurs de son amie avaient en elle, mais, au contraire, éprouvant un besoin de venir, elle aussi, confier des peines à un cœur compatissant. Et, dans ces confidences, de femme à femme, inconsciemment, elle exagérait.

Lucie d'abord fut stupéfaite : comment! il y avait de la discorde en un pareil ménage!

— Peux-tu croire, Lucie, que quelqu'un y échappe? Dans les ménages, ce qu'il y a parfois de bon, c'est le silence : les deux partenaires jouent sans parler; ou l'un des deux joue, tout au moins, et l'on en conclut que ça va bien...

— Comment as-tu pu, avec moi, garder le silence si longtemps?

— Je ne t'aurais jamais parlé si des événements trop forts ne t'avaient pas obligée, toi, à me faire tes confidences. Tu te taisais bien, toi aussi, avant la grande explosion!

— Mais, ma chère petite, moi, je me taisais parce que je n'avais rien à dire.

— Ah bien! alors, tu peux te flatter d'en avoir eu une chance!

— Mais enfin quoi? ma pauvre Mathilde. Que reproches-tu sérieusement à ton mari?

Mathilde, de la meilleure foi du monde, poussait un soupir, et son regard semblait offensé par la vision d'un passé lourd d'opprobre :

— Henri, vois-tu, passe pour un caractère réservé : il y a en lui de la sournoiserie. Tu

me diras que c'est une tare professionnelle, l'habitude qu'ont ces hommes qui sont dans les affaires de garder pour eux toute une importante partie de leur vie ; ils ne savent plus où commencer quand il s'agit de raconter leur histoire... Je me dis parfois que si j'avais épousé un artiste, un homme de lettres, par exemple, eh bien ! comme leurs histoires peuvent être intéressantes pour nous, peut-être me les aurait-il racontées...

— Ah ! ah ! ah ! Mathilde, tu me fais rire.

— Pourquoi ?

— Parce qu'un artiste, un homme de lettres a mille occasions d'avoir des histoires qui, tout intéressantes qu'elles puissent être, sont précisément de celles qu'on ne raconte pas à sa femme. Ton mari est architecte ; il est dans ses ateliers, dans ses chantiers ; évidemment, il ne va pas te raser avec des devis, des procès, des prix de main-d'œuvre ou de béton armé !

— Aussi, je te le répète, ne me dit-il rien du tout.

— Ce n'est pas forcément de la sournoiserie.

— C'en est, parce que j'ai vu, nombre de fois, à son œil...

— Qu'est-ce que tu as vu à son œil?

— Oh! mille et une choses que je connais bien : des traces de fatigue d'abord...

— Mathilde! Mais ces messieurs ont quelquefois des travaux éreintants; s'ils ne se plaignent pas; si, en rentrant, ils sont tout de même prêts à endosser leur habit, à sortir avec nous pour dîner en ville, aller au théâtre ou recevoir chez eux, ça peut être héroïque, sais-tu?

— Oui, défends-les. Ça te va bien, ma chérie! Tu as en ce moment un genre d'héroïsme, toi, qui consiste à ne pas vouloir à tout prix que je sois à plaindre comme toi...

— Mais, ma pauvre Mathilde, je ne fais aucun effort, je n'ai aucun mérite, je te prie de le croire. Je ne te vois pas à plaindre, quoi que tu dises...

— Bon, bon!... patience!... Qui vivra verra.

— On dirait que tu cherches des arguments pour me convaincre et que tu ne les trouves pas. Tu es comme un juge d'instruction en présence d'un présumé coupable, et qui, avant de connaître l'individu, penche du côté de la culpabilité.

Mathilde sourit, malignement et tristement :

— Oui, oui, dit-elle, je penche... en effet.

Et elle penchait !

Chaque jour elle arrivait chez Lucie, prétextant de ne pas pouvoir attendre la visite de son amie tant elle était inquiète du sort de la femme de cet indigne Clamoret et de la marche des événements concernant Lucie ; événements réels, ceux-là : examen de la situation de fortune, commencement de la procédure en divorce, etc. Lucie s'était réfugiée chez madame Lagrainée sa mère : événement incontestable, encore, celui-là. Mathilde arrivait, empressée, comme on va chez un malade. Et, aussitôt posées les premières questions, par un brusque détour nullement feint, nullement cherché non plus, et presque à propos, tant nous avons l'habitude de nous servir de l'analogie dans la conversation, Mathilde glissait, comme par une pente naturelle et inévitable, glissait à la propre instruction qu'elle menait chez elle, sans le secours d'aucun homme de loi, encore, et qui avait abouti, chaque jour, à la découverte de quelque méfait du malheureux et innocent Henri !

Lucie, quoique ayant sujet de s'impatienter,

la laissait aller, heureuse, après tout, d'avoir près d'elle une amie très sincèrement dévouée, confuse d'ailleurs aussi, puisqu'elle reconnaissait qu'elle-même avait semé le germe de la manie dont Mathilde était à présent atteinte. Et, après avoir résumé en deux ou trois points, les progrès de sa situation personnelle, elle était tout oreilles pour la pauvre Mathilde, lui prodiguant les objections, dénichant dans les recoins de sa cervelle pourtant bien fatiguée des motifs propres à détruire les sujets d'alarme. Les rôles étaient renversés : c'était elle désormais, la consolatrice.

IV

Lucie était désormais la consolatrice, mais Mathilde continuait à se rendre chaque jour chez Lucie comme à une mission de dévouement. Elle n'hésitait pas à croire sa présence et ses soins indispensables à Lucie, tant la présence et les soins de Lucie lui étaient devenus indispensables à elle.

Et il était vrai qu'elle s'alimentait près de Lucie des motifs de tourment dont elle avait,

à présent, l'impérieux besoin. Mathilde était d'imagination un peu courte ; et quand, à part soi, elle se demandait les méfaits qu'avait bien pu commettre Henri, elle se heurtait trop souvent pour sa frénésie à un casier judiciaire d'une blancheur immaculée. Elle avait beau scruter le présent et le passé, elle ne découvrait pas un fait contre Henri à qui elle ne cessait de faire les scènes les plus déplorables.

Henri avait supporté ces épreuves jusqu'ici, avec le calme d'un homme de sang-froid, d'abord, et, en outre, d'un homme qui a pour lui le témoignage de sa conscience. Il était aussi fort intelligent, et il avait rapidement compris la nature du phénomène qui produisait de tels soulèvements dans son intérieur.

Un beau jour, il demanda par lettre un rendez-vous à Lucie Clamoret, et, à l'heure qu'elle voulut bien lui fixer, il se rendit à l'appartement qu'elle occupait chez sa mère.

— Ma chère amie, lui dit-il, je ne viens vous apporter, moi, malheureusement, aucun secours moral : vous ne doutez pas que je ne prenne part, de tout cœur, à votre malheur;

hélas ! une part d'autant plus vive que vous avez un malheur d'une nature particulière : il déteint !

Lucie ne put s'empêcher de sourire, en lui serrant affectueusement la main :

— Il déteint ! Je ne m'en aperçois que trop, dit-elle. Je passe une bonne partie de mes journées à essayer d'effacer les taches que ma situation produit sur la vôtre; mais, qu'y puis-je? Ma situation se noircit de plus en plus, et Mathilde est toujours là, exposée au contact !...

— C'est précisément, dit Henri, ce que je voudrais éviter : Mathilde vous importune, j'en suis sûr, c'est ce qui résulte de plus clair des visites qu'elle vous fait...

— Elle est bien gentille, elle a bon cœur : si elle prenait moins part à mes ennuis, peut-être ne s'imaginerait-elle pas qu'ils sont les siens.

— Elle le croit si bien, dit Henri, que pour peu que cela continue, mon ménage à moi est fichu.

— Mais, vous n'avez rien à vous reprocher !

— Ce qui est dans l'imagination a plus

d'importance que ce qui est dans les faits. Un fait peut être démenti et toute sa trace effacée; ce qu'un cerveau a construit de toutes pièces laisse toujours des fondations, un plan souterrain indestructible.

— Très bien. Mais comment écarter Mathilde ?

— Mais, dites-lui qu'elle vous assomme !

— Voyons, mon cher ami, soyez raisonnable.

— Racontez-lui que le médecin vous ordonne le repos absolu, vous interdit de penser à vos affaires... et à celles des autres...

— Elle trouvera le moyen de s'informer ailleurs de mes affaires; elle recueillera des renseignements faux qu'elle grossira faute de confiance dans les témoignages, et l'inconvénient pour vous ne sera que plus grand.

— Nous verrons, dit Henri; tout au moins serez-vous dispensée, vous, accablée de soucis, de prodiguer vos soins à une malade imaginaire.

— Vous me donnez l'autorisation d'écarter Mathilde ?

— Si l'autorité existait encore de nos jours à la disposition du mari, je vous en donnerais

l'ordre. Admettons que je vous en prie instamment.

— Bien, dit Lucie, je m'arrangerai ; j'essaierai...

V

Lorsque Mathilde se présenta, l'après-midi du même jour, chez son amie, elle était visiblement agitée.

— Bonjour, ma bonne Mathilde, dit Lucie.

— Bonjour.

— Ah çà! mais qu'as-tu?

— Ce que j'ai? Je vais te le dire. Tu as reçu ce matin la visite de mon mari?

— Oui, pourquoi pas?

— Parce qu'il ne m'a pas dit qu'il était venu chez toi.

— Alors, comment le sais-tu?

Mathilde parut embarrassée.

— Enfin, dit-elle, tu vois que je le sais.

— Oh! Mathilde, tu fais surveiller ton mari!...

— Et tu vois que ce n'est pas inutilement.

— Si, parce que je t'aurais aussi bien dit moi-même qu'il était venu.

— Voilà ce dont je n'aurai pas la preuve. En tout cas, lui, il m'a caché la visite qu'il t'a faite ; il avait sans doute un motif.

— Le motif qu'il avait devait être bien simple, ma chère Mathilde : ton mari s'inquiète à juste titre de l'agitation où il te voit. Il est venu m'en faire part. Il tient à la paix de son ménage. Il est désolé. Il est, au fond, furieux contre moi, ou du moins contre mon ménage qui est cause du désordre introduit dans le sien. Tu as le mari le plus désireux de tranquillité qui soit, Mathilde: de quoi te plains-tu?

— Il m'a caché la visite qu'il t'a faite ; que ne me cache-t-il pas?

— Ton mari ne m'a même pas demandé le secret quant à la visite qu'il m'a faite. S'il ne t'a pas parlé de sa démarche, il est bien probable que c'est tout bonnement afin de conserver la paix durant son déjeuner. Peut-être n'avez-vous pas parlé de moi ce matin ; et si vous aviez parlé de moi, tu aurais enfourché ton dada...

— « Mon dada ! » Lucie, je t'interdis de plaisanter quand il s'agit de choses pareilles : tu me vois assez à plaindre, je suppose !

— Oui, ma pauvre Mathilde, je te plains de tout mon cœur.

— Ah ! ce n'est pas malheureux !

— Dis donc, pendant que nous y sommes : tu as contracté complaisamment l'habitude de venir ici me consoler, sans doute parce que tu avais jugé que c'était moi qui étais à plaindre. Si c'est toi, à présent, veux-tu que nous changions de rôle ? J'irai te voir à mon tour, quand mon avoué et les mille petits tracas que ma situation me cause m'en laisseront le loisir...

— Je crois comprendre que tu me mets à la porte ?...

— Mais non, Mathilde ! Je prends au sérieux tes malheurs, comme tu le désires ; et je m'offre à te rendre ce que tu as fait pour moi.

— Ah ! tu es bien comme mon mari, toi, par exemple : on ne sait fichtre pas si vous vous moquez du monde ou bien non. Vous auriez fait très bon ménage... Allons ! c'est entendu, je te quitte : c'est moi qui attendrai ta visite.

— C'est entendu, Mathilde, à bientôt !

Mathilde, une fois en bas, se considéra

comme l'épave la plus lamentable que roulât le flot des rues de Paris. Elle avait complètement oublié les misères de Lucie qui racontait les faits sans se plaindre ; et elle se demandait de la meilleure foi du monde : « Qu'ai-je fait, Seigneur, pour me trouver en un pareil désarroi? » Elle promenait des yeux hagards et, tout à coup, se demandait : « Qu'est-ce qui m'est arrivé ? »

Le soir, à table, elle dit à son mari :

— Sais-tu ce qui m'est arrivé aujourd'hui ?

— Pas grand'chose, je parie.

— En effet. Cependant, j'ai été jetée à la rue par madame Clamoret.

— Si tu l'embêtes autant que ceux à qui tu parles d'elle !...

— Cette raison n'aurait pas suffi, car elle ne m'avait jamais fait sentir jusqu'à présent que je « l'embêtais » comme tu dis si bien. Mais quelqu'un s'est avisé de lui en donner le conseil...

— Non !... Le chenapan !...

— Personne ne pouvait mieux qualifier que toi celui qui a accompli ce beau coup. Permets-moi de te féliciter.

Henri ne se troubla pas. Il crut que Lucie l'avait vendu.

— Elle est un peu rosse, fit-il, de t'avoir dit que j'étais allé la voir, attendu que c'est pour son bien autant que pour le nôtre que j'ai fait cette démarche : tu te démoralises auprès de Lucie, ma chère amie; tu la fatigues, elle, au lieu de la secourir, c'est certain; quant à ce qu'il en résulte, ici, tu le vois : la vie est devenue impossible. Je n'ai à me reprocher ni ma visite à Lucie ni d'avoir prié ton amie de t'éloigner par tous les moyens.

Mathilde fulmina. Elle se leva de table en jetant sa serviette, au grand ébahissement des enfants et des domestiques. Non seulement pareille chose n'était jamais arrivée, mais nul n'avait vu l'apparence de l'ordre sérieusement troublée chez les Angibault, toute querelle, depuis les quelques semaines qu'une querelle était devenue possible, ne donnant son éclat que dans le privé.

— Je n'ai plus de mari, plus d'amie !... murmurait Mathilde d'une voix étouffée, en se retirant.

Et, se retirant, elle ne savait plus où aller,

parce qu'il ne lui était de sa vie, arrivé de quitter la table, seule et en de pareilles conditions; elle allait d'instinct vers sa chambre, mais elle s'arrêta dès le salon, à la pensée que peut-être on l'y viendrait rejoindre. Elle se retirait, non pour être seule, mais pour produire un éclat et, en pareil cas, rien n'est pénible comme d'être condamnée précisément à la solitude discrètement muette. Le désordre de ses idées, d'ailleurs, était complet. Comme elle s'échouait sur un divan, une clarté se fit soudain dans son esprit : « Mais Lucie ne m'a traitée ainsi que sur l'ordre de mon mari! » Elle pouvait donc reprendre Lucie, s'expliquer avec elle en lui parlant de l'odieuse tyrannie d'Henri. Si elle n'avait plus de mari, peut-être lui restait-il une amie.

La voilà aussitôt debout, courant à sa chambre, se chapeautant, se chaussant; et la voilà dans la rue hélant un taxi pour se faire conduire chez Lucie.

Lucie est à table avec madame Lagrainée, sa mère. On lui annonce madame Angibault. Lucie fronce les sourcils, mais elle est d'une infatigable complaisance; elle abandonne son

repas afin de ne pas faire attendre Mathilde, et va la trouver au salon.

Scène d'attendrissement. Mathilde se précipite dans ses bras :

— Je t'en voulais, Lucie, mais je sais à présent que mon mari seul est coupable ; c'est lui qui a exigé que tu te montres aussi dure avec moi. Lucie, Lucie! félicite-toi : tu vas divorcer, tu vas être à l'abri des hommes ; ce sont des cannibales!

— Il y a des cannibales parmi eux, Mathilde ; mais nous sommes, nous, parfois bien agaçantes...

— Bon! Je suis sûre que tu reviens à ton mari depuis que tu ne le vois plus...

— Je ne reviens pas à mon mari. J'ai encore appris aujourd'hui des détails sur sa vie qui sont à faire dresser les cheveux.

— Dis-moi, Lucie, est-ce que, franchement, tu me trouves avec toi si agaçante?

Lucie sourit :

— Mais non, ma pauvre Mathilde : tu es nerveuse, abominablement nerveuse, depuis quelque temps, et je ne peux négliger que je suis, involontairement, la cause de ton état...

Je ne te reproche rien. Dis-moi seulement : est-ce que tu me permettrais de dîner?

— Comment! je t'empêche de dîner! Ah! je n'en suis plus, moi, à dîner ou à ne pas dîner...

— Tu n'as pas dîné, toi non plus, Mathilde, avoue-le? Alors viens te mettre à table avec nous.

— Ma chère maman, dit Lucie en rentrant dans la salle à manger, faisons place à la plus malheureuse des femmes...

Mathilde ne protesta pas et s'assit.

— Maintenant, raconte, dit-elle à son amie.

Et, plus que d'aliments, Mathilde se nourrit d'entendre raconter un nouvel épisode de l'existence du mari, bientôt divorcé. C'était une histoire de jeu. Le mari de Lucie n'avait que cette passion : s'il avait eu des liaisons, c'était parce que cela faisait pour ainsi dire l'accessoire inévitable du jeu; toute l'enquête le prouvait. Mais le joueur avait été entraîné dans une maison mal famée et l'on découvrait, après coup, qu'il avait failli être compromis de la façon la plus désobligeante, dans le moment que sa femme, si tranquille, le croyait à ses affaires, en province. Lucie, songeant

rétrospectivement à l'époque de sa vie où se logeait ce brûlant chapitre, en avait le frisson. Et elle le communiquait autour d'elle.

C'en était fait. Mathilde était reprise plus que jamais par l'affaire Clamoret; elle renouait plus intimement que jamais avec Lucie, malgré une brouille d'une heure à peine; et, de plus, elle avait enfin un motif constaté de se méfier de son mari : il lui avait caché quelque chose; il avait souhaité la faire rompre avec son amie, sa meilleure amie. Le mobile premier de ce désir de rupture disparaissait complètement. Restait le *caractère louche* du procédé, sans compter l'*inhumanité* du résultat poursuivi.

VI

Henri n'eut pas de peine à se donner pour apprendre que sa femme était retournée chez Lucie. Cette fois, il se fâcha. C'était la première fois qu'il cessait de se maîtriser. Mathilde, qui criait si fort que les hommes sont des cannibales, apprit seulement, après douze ans de mariage, ce que c'est qu'un homme en colère.

Et, hantée par les récits de procédure en divorce, qu'elle happait goulûment tous les jours, elle prenait à témoin toutes les personnes de la maison, allait jusqu'à appeler un domestique pour peu que Monsieur élevât la voix.

Ces procédés, tout particulièrement, avaient le don d'exaspérer Monsieur. Le moins qu'il pût faire alors, était de prendre sa femme en pitié; et il la regardait parfois de certaine façon ou bien il lui lançait de ces mots méprisants et cinglants qui avaient, eux, le don d'exaspérer Madame.

Tous deux, en s'adressant des invectives ou se déchirant de fléchettes empoisonnées, en avaient honte devant les enfants. Et, gênés de leur tenue devant ceux-ci et ne pouvant cependant se contraindre, ils s'aigrissaient davantage et s'emportaient plus violemment.

Mathilde, contre la volonté de son mari, retournait chaque jour chez Lucie, et elle l'accompagnait parfois chez l'avoué.

Me Vandouge était un homme agréable et fin, rompu aux façons de la clientèle féminine, parlant peu, devinant bien, très sceptique en

toutes matières, convaincu seulement, à part lui, que le mariage, les trois quarts du temps, est mauvais, et que le divorce, dans la même proportion, contribue à faire d'autres mariages non meilleurs. Sceptique, bien entendu, en matière de conciliation, il faisait le possible et l'impossible pour concilier cependant, même après l'échec de la « tentative de conciliation ».

Il ne manquait jamais, par exemple, l'occasion de faire observer à madame Clamoret que son mari était le type du joueur et non de l'amant.

Parfois Lucie acquiesçait et, rêveuse, elle disait :

— Il aimait tant la régularité!... A cheval sur les conventions avec cela...

— Justement, disait l'avoué : Monsieur votre mari a pratiqué toutes les règles du jeu, — c'est pour cela, entre parenthèses, qu'il a tant perdu, — les règles du jeu qui obligent, aux courses du moins, à fréquenter les femmes qu'à mon sentiment il ne recherchait pas.

Lucie, avec son sourire entendu et triste :

— Très timide avec les femmes, maître Vandouge, très timide!...

— Mieux que cela, madame : pas amateur, croyez-en mon diagnostic peut-être un peu hardi, pas amateur !...

Lucie en rougissait. Et elle confiait à son amie, une fois dehors :

— Il en a de bonnes, l'avoué, avec son « pas amateur ! » Pas amateur avec toutes les femmes, c'est possible ; mais je te prie de croire...

— Ça y est! faisait Mathilde : tu vas le regretter !

— Il ne s'agit pas de cela, ma petite ; mais j'aime qu'on ne dise que ce qui est exact.

— Remarque, disait Mathilde un peu pincée, que maître Vandouge dit que ton mari n'est pas un amateur de femmes ; il ne dit nullement qu'il ne t'ait pas aimée... Il y a une nuance.

— Je me demande si cet avoué perçoit bien la nuance. Si mon mari ne m'avait pas aimée — et aimée, ce qui s'appelle aimer — je n'aurais pas eu en lui tant de confiance...

— Voilà ce qu'Henri nomme « un raisonnement de femme ». Il prétend que nous sommes dans l'erreur souvent parce que nous concluons comme tu le fais de ce que notre mari nous aime et même quelquefois nous aime

trop : quand un homme aime ainsi, c'est qu'il aime l'amour...

— Eh bien! Voilà ce que j'appelle, moi, un « raisonnement d'homme », un raisonnement d'homme qui craint d'être obligé de montrer trop de zèle... Oh! je ne dis pas ça pour le tien qui ne t'a pas négligée...

— Qu'est-ce que ça prouve, qu'il ne m'ait pas négligée? Peut-être qu'il est un homme à n'en pas non plus négliger d'autres?...

— La vérité est qu'on s'y perd, et qu'en tout cela nous ne savons rien... Peut-être que la sagesse est de se dire qu'un « tiens » vaut mieux que deux « tu l'auras ».

— Moi, je te dis que tu le regrettes!

— Qui ça?

— Mais ton mari! Tu le regrettes, ça saute aux yeux.

— Tu deviens folle...

— Bon, bon! Nous verrons bien. Je lui demanderai son opinion là-dessus, moi, en particulier, à maître Vandouge.

— Tu ne vas, je pense, te mettre à aller voir cet avoué en particulier?

— Pourquoi donc pas? Je connais le chemin!

VII

Mathilde téléphona à Me Vandouge pour lui demander un rendez-vous particulier. L'avoué, persuadé qu'il s'agissait d'une entremise amicale et favorable à une conciliation entre les époux Clamoret, lui accorda le rendez-vous sur-le-champ.

— Voici ce dont il s'agit, dit Mathilde, aussitôt dans le cabinet de l'avoué : j'ai un ménage impossible, complètement impossible.

Me Vandouge sursauta :

— Comment ! vous, madame ! Mais on cite votre maison comme une des rares...

— On ne voit pas à travers les murs, maître Vandouge. Ma maison est insupportable : les enfants sont témoins de scènes scandaleuses ; les domestiques témoigneront...

— Incompatibilité d'humeur ? fit l'avoué, s'apercevant qu'il fallait rendre la main.

— Pas précisément, dit Mathilde : il y a des faits.

— Il y a des faits ! s'écria Me Vandouge ahuri.

— Ce n'est pas sans motif sérieux, vous le

pensez bien, que je me suis résolue à l'extrémité de faire surveiller mon mari...

— Oh!

— Ces manières d'agir ne sont déplacées que lorsqu'elles n'aboutissent pas. Mais, lorsqu'elles donnent un résultat?...

— Et il y a eu un résultat?

— Pas plus tard qu'hier, mon mari était chez une femme.

— Chez une femme de qui vous connaissez le nom, l'adresse?

— Je les tairai provisoirement...

— Cela va de soi. Mais monsieur votre mari a des clientes?...

— Oh! ce n'était pas une cliente! Et il n'en est pas à son coup d'essai.

— Sur quoi vous fondez-vous pour l'affirmer?

— Sur ceci. Un homme, dans la douzième année de son mariage, fait à une femme une visite clandestine : il y a chance qu'il en ait fait d'autres.

— ... Visite à une femme séduisante?

— Très séduisante.

— Diable! Vous m'étonnez, madame, je l'avoue.

— Je suis étonnée, moi, bien davantage.

— Votre étonnement prouve que jusqu'ici, durant douze ans de vie conjugale, la tenue de votre mari avait été parfaite?

— Avait paru être parfaite. Mais, que sait-on, maître Vandouge? Vous en êtes averti mieux que personne : que sait-on? Lucie Clamoret aussi croyait être heureuse.

— L'affaire se présente autrement. Tout le monde, sauf madame Clamoret, savait que dans ce ménage le mari était joueur.

— Entre nous, là, maître Vandouge, les yeux dans les yeux : vous croyez que Clamoret n'est que joueur?

— J'en ai la certitude, madame, et qu'il n'a jamais montré de goût pour aucune femme.

— Mais, pour la sienne?

— Ceci est affaire entre elle et lui, et ne me regarde pas. Je constate seulement une chose, en mes entrevues avec madame votre amie...

— C'est?

— C'est qu'elle aime son mari.

— Mais il l'a mise sur la paille!

— Il a subi des entraînements fâcheux. Mais la leçon, pour lui, a été bonne. Il est jeune,

intelligent, actif, habile aux affaires : il pourrait remonter les siennes... et celles de sa femme.

Mathilde parut songeuse :

— Il y a une chose qui ne s'est jamais levée entre eux comme une cloison infranchissable...

— Quoi donc?

— Des paroles. De ces paroles qu'on n'oublie jamais, qui sont plus importantes qu'amants et maîtresses, plus importantes que la ruine!...

— Je crois, en effet, savoir qu'à ce point de vue, ni l'un ni l'autre ne se sont jamais départis de leur calme.

— Tout est là, dit Mathilde.

— Je le reconnais volontiers, dit l'avoué.

— Eh bien! mon cas n'est pas le même. Quant à moi, je ne puis pas, mais absolument pas, vivre avec mon mari.

— Vous avez des enfants, madame!

— Mes enfants penseront toute leur vie aux scènes qui ont eu lieu entre leur père et moi, et me les reprocheront. Que ces disputes affreuses se renouvellent, non! maître Vandouge, non! Les enfants comprendront qu'il

était plus digne que leurs parents prissent le parti de se séparer. Je suis venue vous prier de vous charger de mes intérêts...

— Réfléchissez, madame, je vous en prie; la chose est grave : réfléchissez! Veuillez temporiser une huitaine; après quoi, si vous y tenez décidément, nous recauserons.

— Nous recauserons!

VIII

Mathilde, de retour à la maison, dès qu'elle aperçut son mari, lui dit :

— J'ai prié *mon avoué* de se charger de mes intérêts.

Henri reçut la chose en pleine figure, et, comme un boxeur exercé, ne parut sentir absolument rien. Il accrochait son chapeau à la patère, dans le vestibule, et déposait sa canne. Il passa à son cabinet de toilette avant le dîner. Puis il vint se mettre à table, très tranquillement. Le repas ne fut pas plus gai que de coutume; on échangea des propos indifférents; mais Mathilde, sous ses paroles, glissait des sous-entendus qui demandaient

à être appliqués à sa situation. Comme il s'agissait avec les enfants de projets de location pour les vacances, à la montagne ou au bord de la mer, elle alla jusqu'à dire :

— Si je ne suis pas à ce moment-là près de ma mère...

Alors Henri se leva, jeta sa serviette, passa à l'antichambre et on l'entendit téléphoner. Il prononça très nettement le numéro demandé :

— Ça, dit l'un des enfants, c'est le numéro du docteur : qui c'est qui est malade?

— Tu le saurais sans doute, dit la mère, si tu ne faisais pas tant de bruit.

Mais on distinguait à présent la voix du papa dans l'antichambre, qui répétait : « Tout de suite, oui, tout de suite, s'il vous plaît. »

M. Angibault revint s'asseoir et acheva de dîner.

— C'est pour toi, demanda Mathilde, que tu as appelé le docteur?

— Non, dit Henri.

Alors Mathilde reconnut une de ces façons d'agir de son mari qu'elle appelait ses « manières à froid » et qui, depuis des années,

après l'avoir effrayée tout d'abord, la faisaient souvent beaucoup rire, parce qu'elles s'exerçaient aux dépens d'autrui. Henri ne disait rien, n'avait l'air de rien, et, tout d'un trait, s'arrangeait de manière à produire un coup de théâtre.

Le domestique annonça le docteur. Monsieur dit :

— Priez-le d'entrer au fumoir.

Et il l'y rejoignit aussitôt.

On entendit sa voix sourde, monotone, un peu saccadée, deux, trois, quatre minutes durant. Le docteur avait commencé par la couper d'éclats de rire. Mais toute trace de jovialité disparut. Tout à coup la porte s'ouvrit sur la salle à manger où la mère et les enfants étaient demeurés.

— Mathilde! jeta la voix d'Henri, veux-tu venir, je te prie?

Mathilde se leva de table, mais, comprenant de quoi il s'agissait, au lieu de passer au fumoir, se dirigea du côté de sa chambre où elle s'enferma.

Henri, tenant la porte entre-bâillée, dit au docteur :

— Vous voyez, docteur : elle se dérobe!

La conversation reprit dans le fumoir entre les deux hommes. Elle dura une bonne demi-heure. Mathilde ne bougea pas. Le docteur s'en alla.

Mais dès lors la situation devint tout à fait sérieuse. Mathilde accusa son mari de la faire passer pour folle, de vouloir la faire séquestrer.

— Au moins, disait son mari, si vous voulez un motif de divorce, en voilà un! Les autres vous auraient trop fait défaut. Quant à moi, je tiens votre cas comme pathologique et il était de mon devoir de le faire constater et de vous procurer un traitement.

Mathilde prit toutes ses amies à témoin que son mari ne rêvait que de se débarrasser d'elle; et elle leur demandait sérieusement si jamais, dans sa vie, elle avait offert des traces d'aliénation mentale.

Une seule se trouva en mesure de lui répondre; ce fut Lucie, qui lui dit :

— Mais je n'ai pas attendu l'intervention de ton mari pour te faire remarquer que tu étais insensée, ma petite, oui, insensée de vouloir

l'accuser alors que tu n'avais rien à lui reprocher!...

— Je n'avais rien!... je n'avais rien alors, peut-être; et encore, c'est à voir... Mais maintenant!...

— Maintenant... c'est toi qui as suscité tous les griefs dont tu te plains.

Mais Mathilde n'écoutait plus. Ainsi qu'il arrive en mainte occasion, elle oubliait complètement le commencement de l'histoire, où l'on rencontre les causes premières; elle avait d'ailleurs si peu pris garde à ce commencement, n'ayant pensé qu'à son propre cas, au moment où Lucie lui parlait du sien! et elle était butée contre le fait dernier en date, à savoir que son mari voulait qu'elle fût atteinte d'aliénation mentale.

— Tout ça est absurde, disait Lucie; rien dans ton affaire, qui ait le sens commun.

— Alors, tu te laisserais mettre, sans te rebiffer, toi, dans une maison de santé?

— Mais ton mari n'a pas envie de te mettre dans une maison de santé! Il a envie que tu restes, comme tu étais, tranquille et heureuse auprès de lui...

— Ce n'est plus possible, ma chère! il y a des faits irrémédiables; il y a les faits.

— Les faits? Mais on passe l'éponge et il n'y paraît plus.

— Tu parles comme un livre! Tout cela, c'est des choses qui se disent; mais, une fois que, pour une cause ou pour une autre, on a ouvert les yeux, tu ne te doutes pas des spectacles qui s'offrent à la vue et qui ne s'effacent pas. Je n'ai qu'à repasser ma vie à côté de mon mari depuis douze ans : mais, ma chère, il y a des centaines, il y a des milliers de points obscurs — ou trop éclatants!... — que j'avais négligés ou que je n'avais pas osé regarder en face. Je me croyais heureuse, pourquoi? Mais parce que tout le monde disait que je l'étais. A présent, je vois; je sais : Henri et moi ne faisions pas du tout bon ménage...

— Pourquoi?

— Pourquoi? Mais si je reprenais mon histoire aux débuts de notre mariage, je trouverais déjà des taches, des taches grosses comme toi et moi!...

— Lesquelles?

— Lesquelles? D'abord, sais-tu combien mon

mari a eu de liaisons avant de m'épouser? Le sais-tu?

— Je ne tiens même pas à le savoir. Qu'importe le nombre? Tu savais bien que tu n'épousais pas un chérubin!...

— Oui, mais il m'avait avoué un certain nombre. Eh bien! au cours des discussions que nous avons continuellement depuis quelque temps, j'ai appris de sa propre bouche qu'il m'avait trompée...

— Depuis ton mariage?

— Non, avant. Je veux dire que le chiffre confessé par lui n'était pas exact. Et j'ai eu des noms, des noms. Veux-tu que je te les cite?

— Dire que voilà où aboutissent les querelles conjugales! à déshabiller, devant nous, de pauvres dames sans doute aujourd'hui grisonnantes, repenties et vieillissant dans les honneurs! Tu as fait de plus graves découvertes, j'imagine?

— Une année, il a fait de très mauvaises affaires; il me l'a caché; il m'a affirmé qu'il en avait fait d'excellentes; il s'est endetté pour dix ans.

— Eh bien! Il a payé ses dettes en faisant des affaires meilleures!

— Il est vrai, car c'était dans les premiers temps du mariage. Mais songe un peu au bord de quels précipices j'ai pu passer sans m'en douter; quels abîmes j'ai pu côtoyer que j'ignore encore...

— Toutes les vies sont plus ou moins accidentées : tu as près de toi un gaillard qui te tient fermement par la main, voilà ce qu'il y a de précieux dans ton cas.

— Mon cas n'est pas si simple! Il y a bien d'autres choses. Croirais-tu qu'il avait un frère dont il m'a caché l'existence!

— Un mauvais sujet, probablement.

— Non, un très brave homme, vivant dans une condition modeste...

— Ma petite, je t'arrête là : ceci n'est déjà pas si bon pour toi. Ton mari n'ignorait pas sans doute que tu es sensible aux vanités du monde...

— Et lui donc!

— Mettons qu'il y fût, lui, aussi sensible que toi; raison de plus pour que vous demeuriez ensemble.

— Ah bien! grand merci. Si je vivais huit jours de plus avec lui, j'en ferais des découvertes!...

— Allons, Mathilde, tu es d'une puérilité enfantine...

— Pourquoi ça?

— Pourquoi? D'abord, je te dirai que moi, je suis une femme qui ne peut pas comprendre le divorce...

— Tu... ne... peux... pas?... Mais qu'est-ce que tu fais depuis six semaines?

— Eh bien! oui, depuis six semaines, je cause... Je cause avec toi; je cause avec l'avoué; je m'essaie...

— Et... ça ne... réussit pas?

— Ça ne réussit pas le moins du monde.

— Je te l'avais dit : tu regrettes ton mari!

— Je ne peux pas me passer de lui.

— Eh bien! moi, ma chère Lucie, j'ai l'honneur de t'informer que je me retire ce soir au domicile de ma mère.

— Mathilde! Mathilde! réfléchis! Tu as des enfants... Et pense à mon histoire.

— Mais c'est ton histoire qui m'a poussée à faire ce que je fais!

— Vois de quelle manière elle se termine : j'avais des griefs cependant!...

— Tu veux que je n'en aie pas? Eh bien! mon histoire se terminera au rebours de la tienne. Voilà tout.

— Et c'est par analogie que tu as tout le temps raisonné!...

— C'était peut-être « raisonnement de femme » comme dirait monsieur mon mari...

ÉLOQUENCE

A Gaston Chérau.

En arrivant chez mon cousin Narcisse pour y passer huit jours, mon grand étonnement fut d'apprendre que la vieille bonne, Mariette, allait quitter son maître.

Ce fut elle-même qui m'annonça cette nouvelle pendant qu'elle débouclait ma valise.

« Comment! Mariette, autant me dire que votre maître fait enlever le toit de sa maison! Ah! çà, ce n'est pas lui qui renonce à vos services, je suppose?... Alors, ce serait vous, Mariette, qui auriez fait un héritage?...

— Pardi non! ce n'est pas à mon âge qu'on touche des successions, et monsieur ne croit

pas non plus que j'aie fait fortune chez monsieur Narcisse!...

— Il est ordonné, le cher Narcisse; oui, c'est connu.

— Ça n'est pas à moi de prononcer le jugement de Monsieur devant un proche parent à lui, mais chacun sait que Monsieur est bien regardant...

— J'en conclus que c'est vous qui vous en allez, de votre plein gré, Mariette?

— Oui, monsieur... C'est-à-dire que c'est moi qui m'en vais et c'est lui qui me dit de m'en aller. On n'est d'accord que là-dessus. Pour tout le reste, monsieur, c'est un enfer que la maison.

— Diable! depuis quinze ans que vous vous accommodiez de la situation?...

— Dix-huit! monsieur, dix-huit ans sonnés à la Saint-Michel.

— Eh bien, saprelotte! Pendant un si long temps, vivre côte à côte en se chamaillant?...

— Ça arrive, monsieur. On est lâche à démarrer de là où l'on se trouve...

— Et moi qui jalousais le ménage de mon cousin!

— Il y a bien des choses, comme ça, qui ont l'air d'être ce qu'elles ne sont pas.

— Je vous croyais si attachée à votre maître!

— Monsieur dit bien. Et c'est les sentiments qui vous nourrissent souvent plus que le pot-au-feu! Mais, les sentiments, c'est comme les célibataires : à un certain âge, quand ça ne se marie point, ça s'aigrit... Sans dire du mal de lui, monsieur Narcisse est un fieffé égoïste... Oh! Monsieur s'occupe de sa commune, c'est entendu : il n'y en a pas un comme lui pour prendre soin de l'électeur. Mais, quand il a été élu maire, et qu'il a donné un banquet de quarante couverts, sans compter le tintouin qui a précédé, eh bien! monsieur, j'ai manqué d'en mourir de consomption : c'est moi qui avais préparé toute la boustifaille!... Tout ça pour quoi? « Et l'honneur! » que m'a dit monsieur Narcisse. Oh! bien, à présent que ça va être le conseil général, c'est pour le coup que je lui en laisserai tout l'honneur : mes vieux os ne suffiraient pas à le porter. »

Quand j'eus fait avec mon cousin Narcisse le plus succulent des repas, préparé et servi par la vieille Mariette, bonne à tout faire en

la maison, quand le futur conseiller général eut allumé sa pipe, au lieu d'incliner la conversation vers les ambitions politiques, je la laissai voleter sur la béatitude que me causait un si bon dîner :

— Ah! vous en avez de la chance, vous autres, en province, de pouvoir encore manger. Quel cordon bleu tu as là!

— La vieille? fit-il, peuh!... je la remplace dans trois jours. Tiens, tu assisteras, à cette occasion, à la petite fête.

— Quoi? tu célèbres le départ de Mariette?

— Mon vieux, vois-tu, je suis excédé de Mariette. Elle est bougon, tatillon, quémandeuse, querelleuse et râleuse. Il y a trop longtemps que ça dure; je ne peux plus la supporter.... Je sais tout ce que tu me diras en sa faveur. Tu la vois huit jours, et non pas dix-huit ans!... J'ai assez d'elle.

— Seras-tu soigné par une autre comme tu l'as été par elle? Je me souviens du temps où tu as eu cette maladie...

— Je me porte bien, dit Narcisse, sur un ton qui coupait toute réplique. Je me sépare de Mariette.

— Bon! bon! Tu es juge de la situation.

Il ajouta, en se radoucissant :

— Mais, attendu qu'il y a dix-huit ans que cette femme est à mon service, attendu l'importance qu'on accorde dans les petits pays aux moindres choses qui ont eu un peu de durée, à cette séparation je mettrai des formes. Je ne veux pas m'exposer à ce que l'on m'accuse d'ingratitude!...

— Je comprends... Mais il faut vraiment que tu en aies d'elle jusque-là, pour assumer la charge de lui payer une rente en te privant de services si précieux!

Narcisse n'eut pas l'air, lui, de très bien me comprendre :

— Une rente, une rente, dit-il, là n'est pas la question. Mariette, d'abord, est une sentimentale. Nous sommes tous des sentimentaux. Je t'ai parlé d'une petite fête; cela signifie que je ne vais pas, parbleu! jeter cette femme à la porte comme un chien.

— Alors? fis-je, anxieux de ce qu'il allait trouver pour pallier la difficulté.

— Alors... Alors, voilà... Je réunis après-demain mon député, mon adjoint et quasiment

tout mon conseil municipal, à déjeuner. Tu seras là. Et, si tu trouves que Mariette est bonne cuisinière, tu me diras ce que tu penses, d'autre part, d'un petit plat de ma façon.

Il y avait là de quoi m'intriguer, d'autant plus que je sentais une réelle animosité entre le maître et la servante. Hors de moi, cela va sans dire, tout soupçon que Narcisse, qui est un galant homme, pût profiter de la présence chez lui de quelques autorités locales pour jouer quelque tour à une respectable vieille femme!

Mais, que me promettait-il donc comme régal, à ce déjeuner impatiemment attendu?

A ce déjeuner rien d'insolite.

Le député, l'adjoint, les conseillers municipaux furent exactement ce que je pouvais présumer d'eux, et le dernier repas confectionné par Mariette ne comporta pas non plus de surprise : il était délicieux.

Mais, au dessert, mon cousin Narcisse se leva.

Il allait parler. Paroles de candidat.

Je m'apprêtais à contenir de mon mieux mon air indifférent, sinon mes bâillements.

Il parla. Il était sans notes, sans papiers d'aucune sorte, et cependant il se campait — c'était visible pour tout le monde — pour en dire long.

A l'étonnement général, point d'allusions politiques.

A peine un mot flatteur au représentant, une ou deux épithètes amènes aux conseillers, les électeurs de demain! Non : une harangue privée, toute familiale, et qui commença à nous gagner par une description, en vérité fort pittoresque, de la table autour de laquelle se réunissent de sympathiques convives, de la cuisine française, des mets anciens et savoureux dont les Parisiens se désaccoutument — ceci était à mon adresse — enfin « du mérite, trop souvent méconnu, de ces femmes, humbles Vestales, dont la mission est d'entretenir la flamme indispensable, fées de l'habitation, que l'on voit paraître à peine, dissimulées, auréolées, pourrait-on dire, par le nuage odoriférant qui s'élève au-dessus du potage, du civet de lièvre ou de la fricassée de poulet... »

On souriait. D'agréables images se balançaient aux yeux des convives. On revoyait et

le présent repas, et d'autres, et de ces mémorables agapes qui consolent, un moment, de bien des petites misères, et sont des points de repère dans la vie.

Tout à coup, la voix de Narcisse s'orna d'un trémolo, registre soudainement tiré, et qui, d'emblée, suscita l'attendrissement.

Alors, des lèvres chevrotantes de Narcisse on entendit des mots de cette espèce : « les innocents plaisirs du *home*... », « la contagieuse vertu de la paix chez soi », « le chant de la bouillotte au coin de l'âtre... », « l'ordre, l'économie du ménage, etc. ». C'était un tableau d'intérieur très joliment brossé. Chacun se trouvait flatté dans son goût le plus intime et le plus naturel.

Mais on ne savait pas où l'orateur en voulait venir.

Graduellement, la peinture à la Chardin s'élargit et gagna en profondeur, par le moyen de glacis habilement posés. La peinture se spiritualisa, pour ainsi dire : une âme, un cœur, un esprit l'illuminèrent en dessous. Il fut d'abord question de « l'homme qu'un sort cruel a privé du cercle auguste de la famille » ;

il y eut un croquis de « l'infortuné célibataire », lequel nous fûmes un moment tentés de croire aussi à plaindre que Robinson dans son île. Ici une pause émouvante, les esprits demeurant attachés au sort du solitaire infortuné...

Mais un choc, un rebondissement, une claire trouée dans la nue : voici que le célibataire tout à coup était sauvé ! Sauvé par qui ? « Non pas par la Providence ! non point par aucune des puissances de ce monde !... Non, vraiment; mais sauvé par ce que les couches profondes de la démocratie peuvent contenir de plus honorable, de plus précieux, de plus humble et de plus caché... »

« Mais qui? mais qui donc?... » faillîmes-nous dire en chœur, devenus tous bon public.

A cet instant, le futur conseiller général sembla, d'un preste mouvement de la main, vouloir faire surgir Mariette de l'ombre où elle se tenait tapie derrière une grande bringue de fille destinée à lui succéder. Sans doute avait-on un peu pensé que ce fût de la maison de notre hôte, de l'hôte lui-même et de son unique bonne qu'il pût être question, mais la profu-

sion des images hyperboliques nous brouillait l'entendement. L'on comprit que c'était bien Mariette qui motivait cette littérature.

Son maître la nomma « le grillon du foyer ». Il la nomma « la fée des cuivres, de l'argenterie et des faïences ». Elle était en outre « l'infirmière engagée pour tout le temps de la longue guerre qu'est la vie ». Elle était « le génie qui préside aux piles de lin blanc des armoires » et « le bon Cerbère qui, à la porte du logis, oppose un bras inexorable à toute incursion dirigée contre le sacré labeur du maître en le cerveau de qui s'agitent les destinées de la commune!... »

Jamais l'honnête Mariette ne s'était senti projeter à telles altitudes. Elle écoutait, surprise, un peu suffoquée, ébaubie. Mais Narcisse la toucha davantage en redescendant à de petits faits précis et véridiques, extraits de l'histoire du ménage.

Son dévouement ininterrompu pendant un certain nombre d'années dont la gradation savamment décelée rendait le chiffre final plus impressionnant : « pendant dix ans! pendant quinze ans!... pendant dix-huit années accom-

plies! » — les imaginations frappées étaient tentées d'additionner ces chiffres et d'aboutir à « un demi-siècle de servitude » ; — sa fidélité, sa probité « intégrale », son renoncement à toute joie comme à tout intérêt, toute espérance personnelle, qui faisaient « de cette modeste créature un type accompli d'altruisme, une sorte de sainte laïque, à proposer en exemple non seulement à la commune, mais à l'arrondissement, mais à la circonscription départementale, voire à la grande Patrie! »...

Ah! fichtre, voilà qui commença de l'émouvoir à fond, la pauvre vieille, et nous tous avec elle!

La bonne Mariette avait tiré de sa poche son mouchoir; la grande bringue qui lui succédait pleurait, elle, depuis le commencement du discours; l'adjoint avait dû laisser tomber son lorgnon dont les verres se mouillaient.

Mais tout ceci n'était rien encore.

Nous ne perdîmes tous complètement la tête que lorsque Narcisse, après avoir décrit le trésor qui était là, tout près de nous, sous les apparences d'une simple femme, nous jeta, dans un hoquet, le cri déchirant que provo-

quait, brusque comme l'éclair, le coup du destin... Ah! justes dieux, qu'était-ce? Eh bien! voilà. Le destin avait prononcé « comme aux jours de l'antique Hellas »... et exigeait « que le mortel trop heureux possesseur d'une si merveilleuse fortune, s'en séparât! oui, s'en séparât... s'en séparât sans retour! s'en séparât, hélas! quand cela? Non l'an prochain ni dans six mois, non après-demain ni demain même, non, mais aujourd'hui!... »

Aujourd'hui?... Et l'auditoire frémit.

« Aujourd'hui, messieurs. mes chers amis, ajouta la voix mourante de Narcisse; aujourd'hui, dans l'heure qui succédera à la présente, dans l'heure qui suivra le dernier repas — apprécié par vous — et dû aux soins et, j'oserai dire, au talent de l'être exceptionnel que je perds et que je vais regarder s'enfoncer dans les ténèbres incertaines et angoissantes de la nuit... »

On eût juré que le ciel venait de se déchirer, que Calchas avait redemandé le sacrifice d'Iphigénie. Nous étions tous tremblants.

Soudain, d'un grand geste inattendu, Narcisse ouvrit les bras. Il penchait un peu la

tête sur l'épaule gauche; il avait l'air du Bon Pasteur.

Et il n'y eut qu'un mouvement pour précipiter vers cette étreinte offerte, la malheureuse bonne à tout faire, devenue du coup complètement stupide. Elle confondit ses larmes avec celles qui coulaient, ma foi, réellement, des yeux de son maître éloquent. Elle roula de mains en mains, de bras en bras, de pleurs en pleurs.

Le député dit, en désignant Narcisse :

« Voilà un homme qui n'est pas fier, et qui sait rendre justice au pauvre monde! »

On était si troublé qu'il ne vint à personne, sur l'heure, de demander : « Mais pourquoi quittez-vous Mariette? »

Quand Mariette eut à peu près recouvré ses sens, elle s'en alla à la cuisine en bredouillant :

« Tout de même, c'était donc vrai que Monsieur était si bon!... »

NOUS SOMMES FACHÉS AVEC HENRIETTE

A Julien Ochsé.

Voici comment nous nous sommes fâchés avec Henriette :

Elle tombe à la maison, un beau jour, en s'écriant : « Ah! ma chère Marthe! ah! mes bons amis, j'en apprends de belles!... »

Et aussitôt la voilà tout en larmes, et puis secouée par les sanglots pendant dix bonnes minutes. Ce qu'elle avait appris, nous nous en doutions : les journaux étaient pleins de l'affaire de son mari. Parbleu! nous savions, nous, depuis longtemps, de quoi il retournait au journal dirigé par Étienne Terrestre. Ce n'était plus seulement sous le manteau que depuis

des mois on se passait les nouvelles, mais il en était question jusque dans les couloirs de la Chambre, et le Parquet allait agir. Pour personne il ne faisait doute que Terrestre fût une « pure fripouille ». C'est pour nous en être aperçus, à nos dépens, que nous avions rompu avec lui avant qu'il épousât Henriette, et c'est pour la même raison que nous nous étions mis en quatre afin d'empêcher ce mariage ; mais Henriette était toquée d'Étienne Terrestre ; cela répond à tout. Elle nous avait toujours gardé rancune de notre opposition, et nos relations avec elle s'étaient refroidies, nos entrevues espacées ; nous ne la voyions, bien entendu, que sans son cher mari.

A notre grande surprise, elle ne prend pas la peine de défendre celui qu'on accuse de toutes parts, et même, après un temps de pose, après des pleurs nouveaux, des sanglots encore, elle nous jette cet aveu :

— Eh bien, vous me croirez si vous voulez, mes bons amis, je suis contente... Oui, je suis contente de ce qui arrive... Il fallait en finir, lui et moi ; ça ne pouvait pas durer quinze jours de plus !...

Et, sans reprendre souffle, elle se met à nous en conter sur les traitements à elle infligés par Terrestre. Nous n'ignorions de lui que sa vie domestique, car Henriette nous avait toujours laissé entendre qu'elle était très unie à son mari. Elle nous en dit, elle nous en dit! nous ne le lui demandions certes pas...

Elle en vient à faire allusion à notre mauvaise humeur de jadis, avant le mariage; à nous prendre les mains, à nous confesser : « Mes bons amis, mes bons amis! c'est vous qui aviez raison, allez!... » Et elle répète : « Enfin, enfin, vous voyez bien que cela ne pouvait pas durer!... » Nous la couvrons de tendresses, Marthe pleure avec son ancienne amie, nous sommes franchement émus de la situation de la malheureuse. Henriette ajoute :

— Voilà plus de dix-huit mois que je cherche un motif de divorce... avouable... Je ne tiens pas à faire scandale, vous comprenez... Eh bien, après ce que je viens d'apprendre aujourd'hui, il me semble que cela va aller comme sur des roulettes... La loi ne peut pas m'obliger à demeurer la femme d'un malhonnête homme !

Là-dessus, nous causons des motifs de divorce. Celui qu'elle prétend tirer de l'affaire en cours me paraît vague, indélicat, peut-être même indécent. Mais elle ne supporte pas une hésitation, elle s'écrie :

— J'en trouverai un! Il m'en faut un! Ma décision là-dessus est irrévocable. D'ailleurs, en sortant de chez vous, je cours chez mon avoué...

Témoin d'un dessein si fermement arrêté, j'essaie de venir en aide à la pauvre femme :

— Le meilleur des motifs, Henriette, c'est, en somme, l'adultère constaté...

Elle sourit presque, non sans une pointe de fatuité, et dit :

— Ça, non!... Ça, c'est une chose que je ne peux pas lui reprocher. Ah! si seulement il avait fait ça!... Ah! si quelqu'un pouvait me prouver qu'il a fait ça, à celui-là, je lui sauterais au cou : il m'aurait rendu un fier service!...

*
* *

Dès cette entrevue, nous étions autorisés à dire à Henriette : « Eh bien, ma pauvre

amie, embrassez-nous, car nous en avons toutes les preuves, nous, que votre mari vous a trompée, et qu'il vous trompe, et il ne tiendra qu'à vous de le faire prendre en flagrant délit quand il vous plaira. » Nous ne lui avons pas dit cela. Ce n'est que bien plus tard, et quand le courroux de la jeune femme contre son mari se fut affermi, à nos yeux du moins, car on le sentait déjà vraiment établi chez elle, et tenace, ce ne fut qu'après des jours et des jours d'entretiens cœur à cœur avec elle, et pendant lesquels nous dûmes ressasser ensemble toutes les vilenies de Terrestre : elle, nous en apprenant de nouvelles chaque fois; nous, ma foi, lui contant par le menu tout ce qu'elle avait ignoré; enfin, ce ne fut qu'après avoir acquis la certitude qu'entre cette femme et son mari, tous liens étaient à jamais brisés et irréparables, que nous lâchâmes enfin la révélation qui lui apportait la délivrance tant souhaitée. Nous fîmes cela d'une façon presque joyeuse, en ayant l'air de chanter victoire.

— Henriette! ma chère Henriette, soyez tranquillisée, soyez contente, nous avons toutes les preuves en main...

— Les preuves de quoi? nous demande-t-elle, effarée.

— Mais qu'il vous a trompée, qu'il vous trompe et que vous serez libre demain!...

Elle s'assied, d'abord; elle semble n'avoir pas très bien compris; elle se passe la main sur les yeux; enfin, elle dit :

— Parlez... parlez!... racontez-moi ce que vous savez...

Nous racontons ce que nous savons et qui, d'ailleurs, est de notoriété publique. Nous nommons la personne, nous indiquons les théâtres, les restaurants où Terrestre s'affiche avec sa maîtresse, nous lui nommons celle qu'il avait avant la présente :

— Comment! comment! Henriette, il ne s'est pas trouvé quelqu'un pour vous dénoncer le coupable?...

— Si, si, — dit-elle, haletante, à demi suffoquée, — on m'a dit... on m'a dit... mais, vous allez me trouver trop bête, sans doute, je n'ai jamais pu croire... Si vous saviez!... Non, j'avais de bonnes raisons de ne pas croire... Je n'ai jamais cru cette chose...

Et la voilà en pleurs, comme le jour où elle

avait appris tout le reste. Mais cette fois, ce fut pis, elle perdit bel et bien connaissance; nous dûmes envoyer chercher un médecin; nous eûmes une peur du diable! Je disais à Marthe :

— Tu comprends, elle a eu de si rudes secousses depuis quinze jours, la pauvre petite, elle est épuisée, parbleu!

Marthe me dit :

— Je crois, mon bonhomme, que nous avons tout simplement commis une de ces gaffes!...

*
* *

Pour la première fois depuis le commencement de la période d'alarmes que traversait Henriette, elle ne vint pas nous voir le lendemain. Nous faisons prendre des nouvelles par téléphone, la femme de chambre nous répond : « Madame va bien, madame est sortie. » Le jour suivant, même jeu. Alors, nous nous tenons cois. Pendant ce temps, la déplorable affaire de son mari prend des proportions scandaleuses, tous les journaux s'en occupent, la pauvre femme, avertie maintenant, doit les lire; elle porte encore le nom de cet homme,

peut-être n'ose-t-elle sortir, nous avons pitié d'elle. Marthe se décide à l'aller voir. Elle trouve une femme changée, méconnaissable, abîmée, vieillie de dix ans, une loque : « Ma pauvre amie! ma pauvre amie!... »

— Le misérable! s'écrie Henriette.

Marthe acquiesce, ayant présentes à l'esprit les nouvelles des journaux; elle fait allusion à un détail de l'affaire, mais Henriette l'interrompt :

— J'ai les preuves, moi aussi, vous savez, je les tiens... Ah! le misérable! ah! le chenapan!

Marthe croit naturellement qu'il s'agit de témoignages accablants à l'appui de la grave accusation dont on charge Terrestre; le quiproquo s'engage, ridicule et navrant, paraît-il, jusqu'à ce qu'enfin Marthe s'aperçoive qu'Henriette ne parle pas de l'affaire, ne se soucie pas de l'affaire, mais n'est indignée que de la trahison conjugale, et ne gît, là, démoralisée et prostrée, que parce qu'elle tient la preuve que son mari l'a trompée!

Huit jours durant, ç'a été une rage folle contre « le misérable ». Henriette n'était pas

irritée contre nous, contrairement à ce que nous avions pu craindre un moment; elle continuait à s'élever contre son mari, comme la semaine précédente, mais pour une raison nouvelle, voilà tout. Tout ce que nous avions pu dire de Terrestre jusqu'à présent, ah! bien, en vérité, c'était peu de chose. Ah! l'opinion publique pouvait s'agiter pour les malversations, chantages et pots-de-vin; il y avait un fait, un abus exorbitant, un outrage inqualifiable à la charge du nommé Terrestre : c'est qu'il avait trompé sa femme.

— Avez-vous eu à ce propos, lui demanda Marthe, une explication avec votre mari?

— Une explication!... Je vais avant tout faire constater le flagrant délit, nous causerons après.

Je me frottai les mains lorsque Marthe me rapporta son entrevue; il n'était pas mauvais qu'Henriette fût piquée à ce point, et uniquement par l'adultère de son mari, puisque c'était par là qu'elle pourrait être débarrassée de lui. Cependant, Marthe hochait la tête.

*
* *

La constatation du flagrant délit — car Terrestre était encore en liberté — devant avoir lieu le lendemain, nous téléphonons à la pauvre Henriette, qui doit être dans tous ses états : « Eh bien, comment ça s'est-il passé? » Une voix, un peu sèche, nous répond : « Non, non, rien de fait : j'ai eu une explication!... » et la communication est coupée. Huit jours se passent sans qu'Henriette nous donne signe de vie. Apparemment, nos soins lui sont désormais superflus. Marthe lui écrit un mot gentil, complaisant, et elle reçoit en réponse le billet suivant :

« Ma chère amie, je vous remercie vivement de votre insistance à me servir. Je croyais vous avoir répondu par téléphone que j'avais eu une explication avec Étienne. Elle m'a suffi. Elle m'a suffi à me convaincre que mon pauvre mari était partout odieusement calomnié, et elle m'a appris à me méfier désormais des amis bavards, empressés à vous apprendre ce qu'on ne leur demande pas, bref, aussi zélés à détruire les ménages qu'à les empêcher de se former. HENRIETTE. »

UNE MAISON COMME IL FAUT

A Gilbert de Voisins.

LES FEMMES DE CHAMBRE DE MADAME ABLETTE

— Comment! chère amie, vous n'avez plus cette excellente Caroline?... Et nous qui vous jalousions pour avoir trouvé la perle!... Précisément, l'autre matin, sur la plage, c'était à qui ferait le plus grand éloge de votre maison si bien tenue : « Madame Ablette a-t-elle de la chance! Elle a une femme de chambre qu'elle peut garder : complaisante, vive, de bonne humeur, et habile couturière... » Ah! ma chère, il n'y a pas à dire, elle vous avait arrangé une robe en tussor, l'année dernière, à pareille

époque! Plusieurs personnes s'y sont trompées. Entre nous, elle avait travaillé dans une grande maison de couture?... Parbleu! Je l'aurais juré! Eh bien, ma belle, cette fille-là valait son poids d'or. Et d'ailleurs, vous l'avez gardée combien?... cinq ans? Cinq ans! Qu'est-ce que je vous disais? Cette Caroline était la perle. Elle a voulu se marier, j'en suis sûre?...

— Se marier! Ah! en voilà une qui se souciait du sacrement! Savez-vous, mesdames, ce que j'ai appris de Caroline, un beau matin?... Je vous le donne en cent...

— Elle vous volait?

— Ma foi, non.

— Elle s'enivrait?

— Pas que je sache.

— ... Une espionne, peut-être, au service de...

— Vous n'y êtes pas : elle découchait.

— Elle découchait!...

— Depuis cinq ans, chaque nuit que Dieu fait!

— De sorte qu'elle a manqué, un jour, son service du matin?

— Point du tout. Ah! vous ne la connaissiez guère, la sournoise! Pas de danger qu'elle se laissât prendre en défaut. Elle n'a jamais négligé son service; et, sans le secours de Georges, mon homme de peine, j'ignorerais peut-être encore à l'heure qu'il est le désordre qu'était la vie de cette fille. Vous savez quel homme précieux était ce Georges : d'une fidélité, d'un dévouement!... Marié, père de cinq enfants, il venait faire le gros et les extras à la maison, et, pendant dix-sept ans, m'a épargné la dépense d'un valet de chambre.

— Vous dites : « Ce Georges *était*, ce Georges *venait*. » Vous l'avez donc aussi perdu?

— Attendez, je vous prie, attendez pour ce qui est de Georges. Je vous disais donc qu'un beau matin, Georges, en frottant le parquet, me murmure ceci : « Je n'en aurais rien dit à Madame, mais, rapport à la propreté, Madame ferait bien de faire passer l'aspiro par la chambre de Caroline : l'architèque y a fait trois pas, pas plus tard qu'à ce matin, pour l'examen du chéneau par la tabatière : Madame verra la trace de ses chaussures dans

la poussière. » Je monte à la chambre de Caroline. Je dégringole quatre à quatre chez la concierge, je lui dis :

« — Ma femme de chambre découche ! »

» Indignation de la concierge :

« — Oh ! Madame, ça, c'est une chose bien impossible !

» — Elle découche, je le sais...

» — Ah ! du moment que Madame le sait !... »

» Et la concierge me raconte qu'avec une ponctualité de fonctionnaire, votre Caroline, une fois Monsieur, Madame et les enfants couchés, se fait tirer le cordon et ne connaît plus de maîtres... Nous voyez-vous malades, ayant besoin d'elle au milieu de la nuit?

— En fait, durant cinq ans, cela ne vous est jamais arrivé?

— Je vous trouve bonnes ! Mais, outre cet inconvénient, un tel dévergondage me dégoûte. Songez, je vous prie, que j'ai un garçon qui va atteindre ses quatorze ans; songez que mon mari, somme toute, n'est pas à l'abri de la tentation, tout sérieux qu'il soit... Et Georges, un travailleur si ordonné, est-ce qu'elle n'aurait pas pu aussi bien me le débaucher? Vous

savez comme sont faits les hommes : une femme avec qui ils n'ont jamais songé à mal faire, qu'ils apprennent qu'elle se commet avec le premier venu, et les voilà à ses trousses!... Non, non. Assez de cette engeance! Avant Caroline, j'avais renvoyé d'autres de ces demoiselles; j'ai traité Caroline comme ses pareilles.

— Et depuis, avez-vous eu la main heureuse?

— Dites que cette traînée m'a tout simplement porté la guigne.

» D'abord, et comme j'avais juré de ne plus loger chez moi qu'une fille honnête, je me suis adressée à ma tante de Rebecque, qui habite Cambrai. Cambrai est une ville pieuse, qui a conservé de la décence; Dieu merci, il y a encore quelques oasis, en France, où se sont réfugiées les mœurs. Ma tante de Rebecque m'envoie en effet une fille d'une moralité parfaite : elle n'était jamais sortie de l'orphelinat que pour aller aux offices; une bonne travailleuse, point maladroite de ses mains, — je ne dis pas, cela va de soi, qu'elle fût capable de me tailler un trotteur comme le faisait Caroline, — enfin qui aurait été très passable, une fois dégourdie par l'air de Paris.

» Figurez-vous qu'elle s'appelait Gudule. Jamais les enfants ni mon mari lui-même n'ont pu l'appeler Gudule sans pouffer. Il est déconcertant de voir à quel point les meilleurs d'entre nous sont esclaves de certaines puérilités. Jusque pour nos domestiques, il nous faut des noms qui ne soient pas trop démodés, et un aspect extérieur qui n'offense pas les yeux. Gudule, je le veux bien, était légèrement contrefaite et se coiffait comme une innocente : ils voulaient absolument qu'elle fût bossue et idiote ! Bref, ç'a été une ligue entre mon mari et ses enfants pour faire retourner cette pauvre fille à Cambrai.

— Et d'une !...

— Comme je n'étais pas mécontente du choix qu'avait fait pour moi ma tante de Rebecque, je m'adresse à elle une seconde fois, en essayant de lui faire comprendre les motifs un peu futiles qui m'ont obligée à me priver des services de Gudule. Je lui écris : « Ma bonne tante, procurez-moi une fille de même moralité — à ceci je tiens par-dessus tout — mais de mine un peu moins ingrate... » Ma tante de Rebecque est la complaisance même ;

sa vie se passe à accomplir de bonnes œuvres ; elle m'écrit, courrier par courrier : « Ma chère enfant, c'est la Providence qui m'a fait mettre la main aujourd'hui sur une sainte femme qui me semble répondre exactement à tes désirs. Pour le courage et l'abnégation, elle est sans pareille, et elle est à l'épreuve de toutes les infortunes, attendu qu'elle vient de subir la pire de toutes, celle de voir rompre par la persécution la clôture de son couvent. C'était une bernardine des environs de Bayonne, dont la maison avait la curieuse spécialité de la confection du linge de femme. Monsieur l'archiprêtre de Saint-Méry, par qui elle m'est recommandée, m'avait vanté son talent de piqueuse à la machine avant que ta lettre m'apprît que ma coquette de nièce avait précisément besoin d'une femme de chambre couturière. (J'avais insisté, dans ma lettre, sur cette dernière qualité...) Quant à la mine, elle est modeste comme il convient à une religieuse si fraîchement sécularisée; mais je crois la personne apte à n'inspirer ni répugnance ni désirs malsains. »

» Ma sécularisée n'était en effet ni bien ni mal, pas ridicule, malgré le bonnet qu'elle

portait sur ses cheveux courts. Oh! ces cheveux courts de sécularisée, croiriez-vous que c'était la préoccupation constante de cette malheureuse? Elle ne pensait qu'à ses cheveux courts, aux trucs pour les dissimuler, aux élixirs pour en hâter la pousse. Elle chipait de la brillantine à mon fils; elle appliquait, sur son crin noir et dru, le contenu de tous les flacons de nos tables de toilette, pâtes et parfums, jusqu'à, mesdames, de la vaseline boriquée !... « Vous êtes donc bien pressée de vous marier, ma fille? » lui disait mon mari, en plaisantant, car nous la tenions, malgré tout, encore un peu pour une religieuse. Il ne croyait pas si bien dire. La sécularisée n'était pas à Paris depuis six semaines qu'elle avait, hardiment, proposé le mariage à trois individus, au maître d'hôtel de madame Flochs, qui habite le rez-de-chaussée de l'immeuble; au boucher, qui est célibataire; au facteur des imprimés, un joli garçon, ma foi, s'il vous plaît! J'ai interrogé le brave Georges, mon homme de peine, parce qu'un doute me venait si les désirs de ma nouvelle femme de chambre n'étaient que de convoler en justes noces. L'honnête

Georges m'a répondu textuellement : « Après que j'y ai eu dit que j'avais femme et enfants, pour être juste, elle a fini de m'asticoter, mais jusque-là, je ne l'aurais pas cru d'une ancienne bonne sœur : ma parole! elle était en feu... »

» Que reprocher, après tout, à une fille qui n'aspire qu'à des ardeurs légitimes?

» Ardeurs légitimes ou non, voilà un brasier qu'il n'est guère prudent d'entretenir dans une maison comme il faut. J'ai voulu renvoyer ma sécularisée à Cambrai, dont le climat, plus froid, lui eût été favorable; bernique! Elle a prétexté, pour rester à Paris, qu'elle n'oserait jamais reparaître là-bas avec des cheveux demi-longs. Je l'ai adressée à mon curé, qui a bien voulu en prendre la responsabilité.

— Et votre curé, qu'en a-t-il fait?

— Il l'a mariée rapidement, avec un garçon qui allait s'établir en Indo-Chine. Ce n'était pas une mauvaise fille; elle a pour monsieur le curé, qui lui a rendu ce service, une reconnaissance touchante; elle lui écrit tous les mois; dernièrement elle lui annonçait qu'elle attendait un bébé. Elle ajoutait naïvement :

« Ça commence à ne plus y paraître que j'ai été religieuse... »

— Je vous crois!... si elle est grosse!...

— Oh! ce n'est pas cela qu'elle veut dire; elle est dépourvue de malice; cela la démange de faire savoir, même à monsieur le curé, que ses cheveux s'allongent!

» Avec tout cela, moi, me voilà une fois de plus sans femme de chambre. Par bonheur, j'avais encore, dans ce temps-là, le fidèle Georges; vous n'imaginez pas ce que cet homme était serviable et industrieux; du service d'une femme de chambre, il n'y a que deux choses que je n'osais lui demander : coudre et m'habiller. Je ne ris pas : je crois qu'il l'eût fait.

— Ah çà! racontez-nous comment vous avez pu vous séparer de ce Georges.

— Une minute, s'il vous plaît! Je n'en ai pas fini avec mes mésaventures. Mon mari m'ayant signifié qu'il s'opposait à tout envoi des béguinages cambraisiens, je me mets en quête à Paris même. De quatre points différents on me fait un éloge assourdissant d'une certaine madame Pâtard, veuve, cinquante et un ans, munie des plus brillants certificats; un seul

défaut : elle est un peu chère. Je n'hésite pas; j'aurais doublé les gages pour avoir la certitude de n'être plus servie par une créature. En voyant madame Pâtard, je fus bien tranquillisée sur ce chapitre; elle ressemblait beaucoup plus à un gendarme retraité qu'à une femme qui eût jamais, même en sa jeunesse, possédé le moindre trait d'une courtisane. Eh bien, écoutez-moi; vous m'en croirez si vous voulez, mesdames : durant le service de madame Pâtard, mon appartement fut un lieu public, un bouge, le déshonneur de la maison et du quartier. Oh! celle-ci n'avait pas le défaut de Caroline; elle ne découchait pas, non! mais tout le domestique mâle, à cent mètres à la ronde, — m'affirma Georges, outré du scandale, — coucha chez moi. J'en eus la confirmation et le récit détaillé par la concierge, à qui je dis :

« — Madame Pâtard reçoit quelqu'un la nuit?

» — Oh! Madame est certainement dans l'erreur; comment donc que, par le carreau de la loge, un étranger m'échapperait?

» — Je vous dis que madame Pâtard reçoit,

et chaque nuit, et tous les hommes des environs. Est-ce que la maison, avec ces visites nocturnes, est en sécurité, je vous le demande? Et je le demanderai à la propriétaire!

» — Oh! du moment que Madame a découvert le pot aux roses, je n'en suis pas fâchée, je l'avoue à Madame. On a bien de l'ennui avec les domestiques qu'on ne veut pas trahir... Mais Madame n'a pas été plus surprise que moi quand j'ai vu la queue qu'on faisait à la porte pour une personne de plus de cinquante ans sonnés!... »

» Je demandai à l'incorruptible Georges :

« — Dites-moi, Georges, j'espère qu'au milieu de tout cela vous êtes resté calme, vous, au moins? »

» A la seule idée de madame Pâtard, Georges eut un besoin incoercible de cracher, et, effectivement, il alla jusqu'à l'office. En revenant, son balai à la main, il me dit :

» — Si je devais jamais tant faire que de manquer à ma bourgeoise, ça ne serait pas pour une plus laide qu'elle! »

» Qui j'ai pris comme femme de chambre, après cela? Mesdames, j'étais folle, enragée; je

voulais n'importe qui, pourvu que ce fût un monstre, un épouvantail. J'ai mis le comble à l'imprudence, paraît-il, mais je ne savais pas, je ne pouvais pas croire; il y a des horreurs, n'est-ce pas, qui dépassent notre entendement... J'ai pris une négresse!... une négresse plus repoussante que nature! Je ne pensais pas la garder longtemps, car son visage était à peu près intolérable, mais je pensais : « Au moins, pendant cet intérim, nous serons à l'abri des amours! »

» La négresse, mesdames? En moins de huit jours, elle a empaumé mon fidèle Georges; elle l'a enlevé, littéralement enlevé; il a fui avec elle, abandonnant femme, enfants, clientèle!...

— Quand nous vous disions, madame Ablette, que Caroline était une perle!

LES ANGLAISES DE MADAME ABLETTE

— Si vous avez eu des ennuis avec vos femmes de chambre, chère madame Ablette, je crois qu'en revanche vos Anglaises vous ont donné satisfaction. On vous en a connu

une, il y a deux ans, qui était tout à fait exquise : on l'appelait miss Lanlair, si je ne me trompe... est-elle en congé?

— Miss Lawler!... pauvre miss Lanlair!... — les enfants l'appelaient comme cela, en effet... — Ah! vous me rappelez à la fois d'excellents et de tristes souvenirs!... Mais non, je n'ai plus miss Lanlair, et je regrette bien qu'elle soit sortie de chez moi. Elle était bonne pour les enfants, intelligente, assez instruite même, et d'une excellente prononciation. Charles et Marie ont beaucoup appris avec elle; joignez à cela qu'elle avait — elle avait... à cette époque-là, du moins — une tenue exemplaire, ce qui, dans une maison comme il faut, est bien la chose la plus appréciable...

— Allons bon! quelque affaire de séduction encore, je parie?... Oh! ma pauvre madame Ablette!

— Il faut avouer que je n'ai pas précisément de chance. Il y a des maisons où l'on tient moins à la correction que chez moi, et qui sont plus favorisées sous ce rapport.

— Miss Lanlair était délicieusement jolie!...

— Mais figurez-vous que je n'ai jamais eu quoi que ce soit à reprocher à miss Lanlair; mes soupirs viennent des tribulations qui ont été la suite et la conséquence du départ de cette malheureuse fille... C'est toute une histoire; il faut que je vous la raconte.

» C'est miss Lanlair elle-même qui a voulu quitter la maison; et nous nous sommes séparées dans les meilleurs termes du monde; à telles enseignes que c'est moi, c'est moi, hélas! qui lui ai procuré une autre place de gouvernante. Je dis hélas! vous saurez tout à l'heure pourquoi. Ce n'était pas qu'elle se déplût chez nous, mais elle trouvait la maison trop modeste; elle voulait gagner davantage, et surtout, disait-elle, voyager, connaître du pays. Ces jeunes étrangères viennent en France avec l'idée d'apprendre quelque chose : c'est bien légitime.

» Je me mets donc en quatre pour découvrir à celle-ci ce qu'elle désirait. Elle ne connaissait absolument personne à Paris. Quant à nous, la plupart de nos relations sont composées de gens qui font peu d'embarras; trouver quelqu'un qui consente à payer cher et qui

emmène la gouvernante des enfants en voyage, ça n'était pas si aisé. Pour satisfaire miss Lanlair, il nous fallait un monde tout à fait chic... Je m'avise d'en parler à mademoiselle Toussaud, l'institutrice française de ma fille, qui donne des leçons dans plusieurs grandes familles. Tout ce qui est arrivé par la suite est imputable en somme à mademoiselle Toussaud, qui, cependant, n'a péché que par innocence. Mademoiselle Toussaud est une maîtresse de français très capable, distinguée, une personne irréprochable, mais honnête à ce point qu'elle n'a pas la notion du mal. Mademoiselle Toussaud me dit :

« — Mais il y a précisément la princesse de... mettons de X..., car je ne peux pas vous donner son nom qui est trop connu, il y a la princesse de X... qui cherche en ce moment une Anglaise pour remplacer la sienne qui la quitte à la fin du mois. Des voyages, on en peut faire dans cette famille-là tant et plus qu'on en désire, car miss Hewlett, la gouvernante actuelle, en est harassée et ne veut plus entrer que dans une famille paisible... »

» Ici, j'arrête mademoiselle Toussaud :

» — Mademoiselle Toussaud : si, par hasard, cette miss Hewlett voulait permuter avec miss Lawler?

» — C'est une chose à voir et qui ne me paraît pas impossible, car miss Hewlett demande avant tout une maison calme et comme il faut.

» — Comment! une maison comme il faut? Mais est-ce que par hasard la maison d'où elle veut sortir?... »

» A ce seul doute émis par moi, mademoiselle Toussaud me regarde avec toute la franchise de son honnête et heureuse figure, et fait avec indignation :

» — Oh! la princesse.... »

» Et la voilà qui éclate d'un fou rire à l'idée que j'aie pu concevoir un soupçon sur la pureté de la princesse ou de sa maison. La bonne mademoiselle Toussaud!

» — Mais, lui dis-je, et la princesse, j'espère au moins qu'elle n'est pas mécontente de miss Hewlett? Vous comprenez, chez ces gens-là, je n'irai pas m'informer moi-même ; je dois m'en rapporter à vous.

» — Mécontente de miss Hewlett, la prin-

cesse! Mais, madame, la princesse adore miss Hewlett, tout le monde d'ailleurs adore miss Hewlett; le vieux duc, qui ne peut pas supporter qu'on parle une langue étrangère devant lui, est entiché d'elle; quant au jeune comte, son élève, si vous le voyiez avec sa gouvernante, c'est touchant! Elle seule parvient à le faire travailler.

» — Ah! dis-je à mademoiselle Toussaud, puisse-t-elle avoir le même ascendant sur ce paresseux de Charles! »

» Me voilà tout à fait gagnée à la proposition de mademoiselle Toussaud, et je me persuade qu'elle fera admirablement l'affaire de notre pauvre miss Lawler, d'autant plus que cette miss Hewlett semble faire admirablement la mienne. Point besoin d'écrire en Angleterre, d'attendre, de mourir d'angoisse en se demandant : « Qu'est-ce que va contenir cet envoi de Londres? » de payer la traversée, voire une seconde traversée si l'objet ne convient pas; vous savez, mesdames, en pareil cas, de quoi il retourne!... Quant aux garanties, mademoiselle Toussaud voit miss Hewlett depuis trois ans; cela me dispense de toute enquête. Enfin,

pour plus de sécurité encore, je demande à la maîtresse de français :

» — Et avant d'entrer chez la princesse?...

» — Savez-vous, me dit mademoiselle Toussaud, par qui miss Hewlett a été présentée à la princesse? Par monsignor Pacca, tout simplement! »

» Devant de pareilles références, n'est-il pas vrai, mesdames, on n'a qu'à s'incliner.

» Eh bien, mais, le troc s'est fait avec une facilité surprenante, mon Anglaise ne rêvant que grandeur et agitation, l'autre se déclarant lasse de tout cela au point de consentir à une importante diminution d'appointements. On fait faire connaissance aux deux jeunes filles; on les laisse en rapports une demi-journée entre elles, afin qu'elles s'instruisent réciproquement des avantages et des inconvénients de leur charge, et, à la fin de cette même journée, mon Anglaise est installée chez la princesse, celle de la princesse chez moi. Aucune interruption dans les leçons aux enfants.

» Tout va donc au mieux; miss Hewlett nous paraît très bien... Autant qu'on peut

juger sur le dehors, bien entendu, car elle ne parle pas plus le français que mon mari ni moi ne parlons l'anglais, et, d'autre part, j'apprends par mademoiselle Toussaud que miss Lanlair, pour ses débuts, est emmenée par la princesse au Caire! La princesse s'est toquée d'elle, paraît-il, l'a couverte de cadeaux dès la première quinzaine, lui a fait accepter une fourrure, une fourrure, mesdames!... Inutile de s'informer si notre miss est satisfaite! Du Caire, d'ailleurs, miss Lawler écrit, une fois, aux enfants, et elle demeure en correspondance avec miss Hewlett. Jusqu'ici, je puis le dire, c'est un plaisir d'avoir une Anglaise, n'est-il pas vrai? et c'est un plaisir d'en changer.

» Miss Hewlett, à la maison, se remplumait à vue d'œil. En entrant chez nous, elle était vraiment, comme elle l'avouait elle-même, un peu « flapie » — car si elle ignorait le français, elle savait, comme tous les étrangers, les mots qu'il ne faut pas employer. — Elle reprenait des couleurs, de l'entrain, moins jolie que miss Lawler assurément, mais, de beauté, vous l'avouerez, nous n'avions que faire. Elle plaisait aux enfants, savait les prendre ; sur Charles,

notamment, elle eut vite l'influence qu'elle avait exercée sur le jeune comte; elle l'amusait énormément, disait-il; c'est un miracle qu'elle accomplissait : elle avait raison de la paresse de mon fils.

» Pour ce qui est de l'anglais, nos petites affaires se poursuivirent ainsi, sans anicroche, pendant plus d'une année. Un beau jour, on m'annonce la visite d'une dame dont le nom ne me rappelle absolument rien. J'hésite à recevoir, je fais indiquer mon jour; la personne insiste avec une si extraordinaire ténacité que je vais moi-même jusqu'à l'antichambre, pour voir un peu à qui j'ai affaire. C'était, ma foi, une femme des plus distinguées. Elle m'expose en deux mots le but de sa visite : ma fille scandalise les élèves du cours de piano par l'usage perpétuel de certains termes et par la connaissance prématurée de certaines... particularités qu'ignorent généralement les jeunes filles bien élevées! Oui, c'est à moi, mesdames, à ma face, qu'on a tenu ce langage! Mon premier mouvement est de m'indigner, de nier la possibilité de la chose, comme bien vous pensez. On me réplique par

des arguments tels que je prie la personne de m'excuser; je m'habille et je cours chez la maîtresse de piano. Chez la maîtresse de piano, on achève de me confondre. J'interroge ma fille par tous les moyens; j'emploie la sévérité, j'emploie la douceur :

« — Enfin, mon enfant, aurais-tu rapporté des propos sans en comprendre le sens? Tiens-tu, des domestiques, quelques termes qui ne soient usités ni dans le langage de ton père, ni dans le mien? S'il est échappé à ton frère, devant toi, des expressions douteuses, dis-le-moi!... Je n'ai pas, je suppose, à incriminer miss Hewlett?...

» — Oh! miss Hewlett!... » fait ma fille, exactement sur le même ton que mademoiselle Toussaud m'avait fait un jour : « Oh! la princesse!... »

» Le fait est que nous avions tous l'habitude de considérer miss Hewlett, grâce au prestige de son ancienne place et à son « flegme britannique », comme un exemplaire de correction tel que tout ce qui fût venu d'elle eût été tenu par les enfants pour le plus parfait modèle du bon ton. Bref, de mon enquête, je retire

la conviction que, quels qu'aient pu être les propos, ma fille est totalement ignorante de leur signification. A onze ans, la pauvre chère petite!... Et j'en suis quitte pour changer de cours de piano, parti plus sage, à ce qu'il me semble, que celui qui eût consisté à provoquer enquête sur enquête pour obtenir justice. Quand il s'agit d'une enfant qui, dans quelques années, sera une jeune fille, le moins de bruit possible est ce qui convient le mieux. Je n'ai parlé de la chose à qui que ce soit.

» Mais ne voilà-t-il pas qu'au nouveau cours de piano la même observation m'est adressée? et, coup sur coup, que mon fils, à son institution Saint-Grégoire, subit une punition exemplaire pour un motif analogue!... Entre nous, les choses, du côté de mon fils, ont été poussées un peu loin; mais ceci est un autre épisode. Enfin, voici ce qui m'ouvre les yeux, hélas, trois fois hélas, un an et demi trop tard!

» Depuis longtemps déjà, j'avais entendu mademoiselle Toussaud pousser des éclats de rire pendant la leçon de français; mais cette excellente fille est si gaie de nature, que l'idée

ne m'était même pas venue de m'enquérir des causes de son hilarité. A l'issue d'une leçon, toutefois, mademoiselle Toussaud elle-même me prend à part et me dit :

« — Cette petite Marie est trop drôle ; elle émaille ses devoirs français de termes forgés je ne sais comment ; mais une inquiétude me vient ; tirez-moi d'embarras, madame : ces termes ne sont-ils pas un peu *shocking* ? »

» Je me précipite sur les cahiers et m'évertue à déchiffrer les termes déjà raturés par la main candide de mademoiselle Toussaud. Mesdames, je ne vous dirai pas ce que j'ai lu : c'était quelque chose d'inouï, d'inconcevable, d'ahurissant ! C'était si fort que je comprends qu'à la rigueur la candeur de mademoiselle Toussaud ait pu ne provoquer au choc qu'un rire de surprise. Moi-même, je ne saisissais pas le fin du fin de ce vocabulaire. Je mets les cahiers raturés sous les yeux de mon mari : j'ai cru que le pauvre homme allait avoir une attaque !...

» La procédure pour atteindre la source d'une telle turpitude a été dès lors extrêmement simple. Elle n'avait pas été à notre disposition au cours de piano alors qu'on n'osait

même pas nous répéter les expressions reprochées à ma fille. Mais devant un mot écrit par elle, raturé par sa maîtresse de français, rétabli au net, nous n'avons eu que la peine de l'indiquer du doigt et de demander à l'enfant : « Qui t'a appris ce mot-là ? » La chère petite a répondu sans hésitation : « Miss Hewlett. »

» Ah! par exemple, ceci était un peu fort!

» Je fais appeler sur-le-champ l'Anglaise :

» — Miss Hewlett, vous connaissez ce mot-là?... Et celui-ci?...

» — *Yes!*... » Elle n'a pas rougi, mesdames; elle ne s'est pas émue une seconde. « Oui, certainement »; elle connaît ce mot-là, et celui-ci; on eût juré qu'elle s'attendait à ce que nous lui en fissions compliment! « Vous le savez! vous le savez!... Mais, malheureuse, il est impossible que vous en compreniez la portée; vous n'oseriez pas enseigner cela à des enfants! A quelle occasion, où, en quelle circonstance ont-ils appris ces mots par vous?... Répondez! » Elle ne se trouble point; elle ne fait point de difficulté pour répondre; elle tire de son corsage une lettre où je reconnais aussitôt l'écriture de miss Lawler, et elle me

fait entendre, tant mal que bien, qu'elle donne à lire aux enfants des textes d'écritures cursives. On leur recommandait, en effet, de s'exercer à lire des spécimens divers de mains anglaises. Et elle nous tend la lettre de miss Lawler.

» Mon mari s'en saisit, comme d'une pièce à conviction précieuse; il la parcourt : des mots, malheureusement français, qui attirent son regard, lui confirment amplement que les lettres de notre ancienne Anglaise contiennent tout ce qui fait l'objet du débat. Il met la pièce dans son portefeuille et l'emporte à son bureau pour la donner à traduire; l'employé qui lui remet la version française dit à son patron : « On en entend de raides dans les caf'conc' et les petits théâtres, par le temps qui court; mais des comme ça, non, tout de même pas. »

» Dans cette lettre, mesdames, miss Lanlair ne faisait que raconter avec une franchise et une simplicité puériles sa vie chez la princesse. Je ne vous narrerai pas, aujourd'hui, quelle était sa vie chez la princesse... Qu'il vous suffise de vous rappeler les cadeaux du début, la fourrure!... Elle usait, dans le détail

des péripéties, et non sans une pointe de pédantisme, des termes que le vieux duc, sans doute, et le jeune comte aussi, et des jeunes gens du meilleur monde lui apprenaient en jouant de son ingénuité... et du reste! Et la vie de mon ex-Anglaise chez la princesse, mon Anglaise actuelle l'y avait menée, identiquement, pendant trois ans!...

— Pauvre, pauvre madame Ablette!...

— Avant de prier miss Hewlett de quitter ma maison, j'ai essayé de lui faire honte pour avoir infligé à mes enfants, sous mon toit, une éducation monstrueuse. Elle bredouillait je ne sais quelles excuses en sa langue. Je demande à mon fils Charles qui se trouvait là : « Qu'est-ce qu'elle dit donc? » Charles me répond : « Elle dit qu'elle croyait que ça ne faisait pas matière... c'est-à-dire que ça ne faisait rien. »

L'INTRANSIGEANT

A Jacques des Gachons.

I

Madame Varennes accompagnait son fils à la gare du Nord, à la suite d'un séjour de trois mois à l'hôpital et d'un assez long congé de convalescence accordé au jeune capitaine. Il avait encore ses yeux, ses membres. Il repartait cependant moins alerte que les fois précédentes, non qu'on ne pût constater chez lui, comme on dit, un moral excellent; mais il semblait que l'homme eût été atteint, durant presque un semestre vécu à Paris, d'une autre blessure secrète qui échappait à tout le monde (mais qu'une mère soupçonnait).

Elle la soupçonnait sans savoir en aucune manière de quelle nature elle pouvait être, car François était sur toutes choses et particulièrement sur lui-même d'une discrétion de tombeau. Il se déclarait satisfait aujourd'hui d'aller retrouver les camarades — ceux qui restaient, hélas! — On savait que ni l'idée de la terrible guerre ni l'appréhension des vides qu'il allait constater à son arrivée au secteur n'étaient propres à troubler une âme comme la sienne. Et son âme paraissait altérée. La pauvre maman qui avait, elle, toutes les angoisses auxquelles le cœur de ces jeunes guerriers échappe ou qu'il étouffe, était doublement attristée du départ.

Aux guichets, les hommes, à la queue leu leu, se présentaient sans empressement mais avec cette stoïque résignation qui fait frémir celui qui la comprend. Des officiers, de simples poilus, médaillés, chevronnés, gonflés de vêtements de dessous, et leurs femmes, leurs enfants, leurs mères, leurs maîtresses aussi, formaient une foule dense, non bruyante ni fiévreuse, ni enthousiaste, ni accablée, larmoyante pourtant ici et là, gouailleuse aussi

par endroits, une foule qui ne semblait pas être de la même race que celle des premiers départs, déjà anciens, une foule vieillie d'un siècle ou de dix siècles en trois ans et demi, une foule pénétrée par la sagesse virile, une foule grave où chaque cœur battait à se rompre sans qu'aucun signe en trahît l'émoi, une foule qui a épuisé tous les modes de courage, qui est au-dessus des adversités, une foule qui emboîte le pas à l'ambulante et invisible statue du Destin, une foule auguste, presque en permanence depuis des années dans ces deux gares de l'Est et du Nord dont elle rend chaque pierre à jamais sacrée.

Madame Varennes était arrivée là avec son fils, beaucoup trop tôt. Tous deux allaient, venaient, puis demeuraient immobiles et silencieux. Le capitaine cherchait à reconnaître des visages parmi ceux des permissionnaires, mais sa mère ne regardait que le visage du capitaine.

Elle ne put manquer d'en voir un autre, cependant, qui se distinguait de tous par son immobilité, sa solitude, son expression douloureuse et aussi par son originale beauté.

C'était celui d'une très jeune femme aux cheveux blonds, simplement mise, mais non sans goût. Depuis dix minutes madame Varennes la voyait au même endroit, debout, là-bas, contre le bureau d'enregistrement des bagages. Et à quelque moment que la vieille mère regardât la jeune femme, elle rencontrait ce regard auquel la douleur communiquait une singulière puissance. Dès le premier contact, elle avait failli faire part de sa remarque à son fils, mais une idée de mère l'en avait aussitôt empêchée. Immédiatement elle avait pensé que cette jeune femme si belle et si triste était là pour son fils. La persistance du regard dirigé non pas sur elle, en vérité, mais sur son fils, la confirmait dans son intuition première, et une seule chose la déroutait, c'était que son fils, même à la dérobée, ne regardait pas la jeune femme.

Il ne la regardait pas, la mère en était sûre, car elle le surveillait habilement. Et s'il l'eût regardée, ne fût-ce que le quart d'une seconde, est-ce que l'autre, là-bas, n'eût pas eu un instant de détente en son attitude désespérée? Dès lors la mère commença de s'inquiéter. « Si je

n'étais pas là, se disait-elle, ils seraient dans les bras l'un de l'autre... » Elle savait son François d'une correction sévère; qu'il fût capable de quitter sa mère pour approcher seulement de sa maîtresse, non, elle ne le croyait pas, bien que ce ne fût certes pas elle qui lui eût inculqué des principes aussi rigoureux : elle était bien trop indulgente et bonne! Mais qu'il ne fît à la malheureuse même pas un signe gentil, — un sourire que la vieille maman à côté n'est pas obligée d'apercevoir, que diable! — non, c'était d'un garçon trop bien élevé. Son père, jadis, avait autrement de libertés en ses manières; mais elle se souvenait aussi du grand-père qui, pour tout ce qui concernait la soumission aux usages, était déconcertant. Elle prétexta, tout à coup, le désir d'aller acheter un magazine au kiosque de journaux. Ce fut elle, la mère, qui s'échappa! Mais le capitaine, sans la quitter d'une semelle, fut à son côté lorsqu'elle chercha de la monnaie pour payer la publication dont elle n'avait aucun besoin, et il lui en offrit galamment.

Alors elle lui dit :

— François, il y a là-bas une petite dame,

jolie, ma foi, à qui tu ne parais pas déplaire...

Elle vit sa joue, dont les mois de repos avaient ramené la peau à une blancheur de fille, se couvrir d'une rougeur qui lui rappela le temps de l'adolescence et des timidités de ce garçon. Elle avait dit : « là-bas » sans faire aucun signe, et l'œil du capitaine s'était porté instantanément « là-bas », exactement « là-bas » — oh! le temps inappréciable d'un éclair. — Le capitaine savait donc où se trouvait la jeune femme; et puis, se ressaisissant aussitôt, il avait répondu simplement :

— Des bêtises, maman.

Et il avait recommencé de faire les cent pas avec sa mère.

L'heure du départ approchait. Madame Varennes mêlait au drame de son propre cœur le drame qu'elle imaginait et suivait « là-bas » derrière ces deux yeux bleus humides, aux sourcils contractés et dont l'expression tragique était inoubliable. Le capitaine se plaça brusquement devant sa mère et l'embrassa avec tendresse, après s'être découvert :

— Allons, maman, du courage, adieu!

— Mon enfant! mon cher enfant!...

Puis il s'éloigna vite. Elle l'accompagna du regard au milieu de la cohue, et elle vit la jeune femme, contre le bureau d'enregistrement des bagages, qui portait tout son corps gracieux en avant, un bras au-devant de son corps, un mouchoir à la main. Et elle vit que tout ce don dernier de soi et ce grand geste désolé étaient perdus. Le capitaine ne se retourna pas. Alors ses larmes, qu'elle avait contenues jusque-là, jaillirent tout à coup ; elle aussi tira son mouchoir, et, dans son épanchement, elle ne savait plus si sa douleur était uniquement personnelle ou si elle pleurait aussi la douleur de cette enfant charmante, là-bas, qui aimait son fils.

Quand elle eut fini de s'éponger les yeux, la jeune femme avait disparu.

II

Quelques mois plus tard, madame Varennes, essayant une paire de gants dans un magasin, rue Daunou, fut servie par une personne qu'elle n'avait pas coutume de voir, et lui demanda :

— Vous êtes nouvelle, mademoiselle?

— Oui, madame, je vendais auparavant dans le voisinage, mais j'ai été malade et j'ai perdu ma place.

— Vous êtes encore pâlotte, mon enfant. Il faut se surveiller à votre âge : prenez donc des gouttes...

Et elle indiqua à sa vendeuse un remède qu'elle croyait excellent contre l'anémie, les suites de grippe, etc. Pourquoi s'attendrissait-elle sur le sort de cette jeune fille de magasin qui lui chaussait les doigts, un à un, avec une adresse et une douceur d'ailleurs remarquables? Était-ce à cause de ses qualités simplement? Elle n'eût pu le dire. Elle lui trouvait une ressemblance avec quelqu'un qu'elle devait connaître et ne reconnaissait pas. Et elle s'étonna elle-même de l'obstination qu'elle mit, même une fois dehors, à se demander où elle avait vu auparavant cette vendeuse un peu pâle et de figure peu commune.

Cette idée alla jusqu'à la taquiner si bien, qu'elle retourna rue Daunou sous le prétexte qu'un de ses gants était décousu. Elle était agitée ce jour-là, il est vrai, la tête même à l'envers, car son fils était sur la Somme; elle

avait manqué, deux courriers de suite, des nouvelles ordinaires; et elle confiait un peu à tout venant son inquiétude. Une jeune fille se présenta à elle pour la servir : elle fit signe qu'elle attendait celle à qui elle avait eu affaire précédemment.

— Comment vous appelez-vous? lui demanda-t-elle aussitôt qu'elle l'eut à sa disposition?

— Mademoiselle Jeanne, madame.

— Eh bien, mademoiselle Jeanne, comment va votre petite santé?... Vous avez l'air joliment requinquée!... Vous savez que ce n'est pas pour des gants que je suis venue, quelque-chose en vous, m'intéresse...

— Vous êtes bien bonne, madame : oh! pour ce qui est de moi, quand le moral va, tout va!

— A qui le dites-vous! C'est moi, à mon tour, tenez, qui ne vaux pas cher aujourd'hui... Quand on a son fils unique sur la Somme et qu'on est depuis dix jours sans un mot...

Mademoiselle Jeanne, discrète, lui chaussait doucement les doigts à petites caresses répétées sur la peau de chamois. Elle prenait la figure de circonstance : on entend de

ces plaintes-là, de la part des clientes, tous les jours. Mais elle regarda la vieille dame plus attentivement :

— Sur la Somme?... dit-elle.

— Oui, oui. Il est capitaine... Près de dix jours, mademoiselle... Ah ! c'est à mourir, vous savez...

Et sa main maternelle tremblait entre les doigts délicats de mademoiselle Jeanne.

Et les doigts de mademoiselle Jeanne se mirent tout à coup à s'émouvoir également. Elle venait de reconnaître la mère de son amant adoré, la vieille dame à cause de qui, lui si aimant, si tendre, il avait été impitoyable pour elle à la gare; à cause de qui, après des adieux éperdus dans leur chambre, il lui avait interdit de venir lui faire un suprême adieu; à cause de qui, lui qui depuis dix mois ne semblait vivre que pour elle, en partant pour le front, il ne l'avait même pas regardée !... Un sentiment de rancune et un sentiment de commisération se heurtaient en elle, puis venait s'y joindre celui de sa situation étrange vis-à-vis de cette femme à cheveux blancs, enfin celui de sa situation de vendeuse. Or, elle avait, elle, des

lettres du capitaine, des lettres où, l'incident de la gare oublié, l'amant revenait à la plus folle tendresse. Laisser souffrir une pauvre maman quand on tient là, sur sa poitrine, de quoi la rasséréner!... Tout cela produisait un chaos dans son beau regard de blonde. Madame Varennes leva tout à coup les yeux sur elle et fit :

— Ah!

Ce fut tout. Elle n'ajouta pas un mot. Elle venait, à son tour, de reconnaître le visage angoissé qu'elle avait vu à la gare du Nord.

Mademoiselle Jeanne rougit, mais ne cessa pas d'accomplir sa fonction. Elle enveloppa la paire de gants, la remit à sa cliente et accompagna celle-ci à la porte. Là, quelque chose de plus puissant qu'elle-même lui fit dire :

— Vous aurez des nouvelles en rentrant, madame!

Madame Varennes tremblait de tous ses membres :

— Les vôtres datent de quand?... les vôtres?

— Les dernières? d'aujourd'hui à midi, madame. Bonnes, très bonnes,

La vendeuse reçut un « bonjour, mademoi-

selle » comme il ne lui en avait jamais été adressé de sa vie. Dans le taxi qui l'emportait chez elle, madame Varennes réfléchit au caractère insolite du cas, et se demanda si dans son « bonjour, mademoiselle » et dans son sourire à la blonde jeune femme, toutes les convenances n'avaient pas été transgressées. Elle se demanda cela surtout plus tard, lorsqu'elle tint elle-même sa lettre du capitaine et les nouvelles « bonnes, très bonnes ». Elle se le demanda quelques semaines après, lorsqu'elle eut besoin d'une paire de gants. Ne voilà-t-il pas qu'elle hésitait à aller au magasin de la rue Daunou?

Elle hésita quelques jours et s'aperçut que son hésitation venait non pas tant de la crainte de se trouver en contact avec la maîtresse de son fils, que d'un désir immodéré qu'elle éprouvait au contraire d'approcher d'elle. Cependant elle se refusa à décider qu'elle irait rue Daunou; elle alla d'abord faire une visite dans le quartier; elle alla à la Pharmacie anglaise, rue de la Paix. Si elle prit la rue Daunou? mais c'est que la rue Daunou la ramenait tout naturellement à son métro. Et puis,

paf! elle ouvrit, comme par habitude, la porte du magasin.

On savait qu'elle désirait être servie par mademoiselle Jeanne; on la laissa s'asseoir en attendant que mademoiselle Jeanne fût libre. Mademoiselle Jeanne vint à elle, aussitôt libre, et atteignit le carton contenant les gants « comme d'habitude, madame? »

Comme d'habitude, madame Varennes se laissa ganter. Elle ne s'informa point de la santé de mademoiselle Jeanne qui, cependant, cette fois, semblait laisser à désirer.

Les deux femmes ne disaient rien. Peut-être écoutaient-elles leurs cœurs battre...

Au moment où mademoiselle Jeanne, triste et pâle, allait envelopper les gants, madame Varennes, la regardant, eut une inquiétude soudaine :

— Vous n'avez pas de mauvaises nouvelles, au moins?

— Hélas! madame, dit mademoiselle Jeanne, je n'en ai pas!

— Mais si! Mais si! J'en ai, moi, fit la mère; j'en ai régulièrement. Elles sont bonnes, très bonnes...

Les joues de la jolie vendeuse se colorèrent un peu :

— De vous voir, dit-elle, ça m'avait déjà remise et surtout de vous voir prendre comme à l'ordinaire des gants chamois... Oui, oh! dès l'instant que les choses ne vont pas bien pour nous, nous voyons tout en noir, n'est-ce pas?

— Pauvre petite! Tranquillisez-vous...

— Oh! pour moi, madame, c'est fini. Je sais ce que c'est : j'ai fait la gaffe... Oui, oui... Pensez... Je ne cachais rien, moi; je n'ai pas de secrets. Je racontais tout... Alors voilà, j'ai tout raconté...

— Tout?... Mais quoi donc, ma pauvre enfant?

— Tout : mais ça; vous, moi, à cette porte de magasin : les nouvelles que je vous ai dites pour vous tranquilliser... Songez qu'il y avait eu déjà le fait de la gare qui n'avait pas passé facilement... Alors ça, ç'a été le comble : je ne reçois plus rien, rien...

Elles étaient sur le pas de la porte. Mademoiselle Jeanne avait les larmes aux yeux. On la rappelait dans le magasin. Madame Varennes ne put que lui jeter un banal « bonjour, made-

moiselle » et, une fois sur le trottoir, eut conscience qu'elle entretenait des relations tout à fait incorrectes et dont, en effet, elle ne pourrait pas du tout parler à son fils.

III

Elle contint, durant un assez long temps, l'élan naturel de son cœur. Elle commit même une petite infidélité au magasin de la rue Daunou.

Mais les événements de la guerre la foudroyèrent. Un triste jour vint où elle commanda son deuil, tout entier, y compris les gants, dans une maison spéciale.

Cependant, comme elle traînait dans Paris sa détresse, une après-midi, elle ne put se retenir d'entrer dans son magasin habituel.

Mademoiselle Jeanne ne fut pas surprise de la voir sous le crêpe. D'elle-même elle atteignit le carton des affreux gants noirs et elle fit essayer à sa cliente le Suède funèbre. Ni l'une ni l'autre des deux femmes ne prononçaient un mot. Pensaient-elles à l'inconvenance d'une parole dont l'ombre du héros chéri se fût

offensée?... Les doigts tremblants de l'amoureuse caressaient doucement les doigts tremblants de la mère. Mais tout à coup ceux-ci firent sentir à ceux-là une pression si tendre et si prolongée que l'essayage en fut suspendu...

LES JEUNES FILLES AU JARDIN

A Colette Yver.

Marthe, Lucile et Marie escaladèrent les premières le petit sentier en pente raide qui se détachait de la route pour pénétrer de biais dans la fameuse allée des cyprès de la villa Mazzarin. Heureuse et gaie, faisant la folle, Marie lâcha soudain ses deux amies et revint sur ses pas, voir comment sa mère et son fiancé se tiraient d'affaire dans le sentier : mais, au bras de Robert, qui donc n'eût franchi des abîmes! Madame de Salanque se laissait presque porter par son futur gendre, grommelant un peu contre les fantaisies incorrigibles de sa fille, mais heureuse, au fond, de penser

que sa chère enfant serait bientôt la femme d'un garçon si robuste et si beau, si bon aussi, car il semblait, en vérité, qu'il eût tout pour lui, ce Robert. Marie, du haut du sentier, le regardait avec admiration, et quand elle le remercia d'avoir si gentiment hissé la pauvre maman essoufflée, il y avait dans son sourire et dans le ton qu'elle employa, un bonheur sain, un épanouissement naturel et sans réticence. On la trouvait généralement plus jolie quand elle était près de son bel athlète parce qu'il semblait lui communiquer de son parfait équilibre, de sa force tranquille, — de sa « sérénité », ajoutaient avec malice, et en jouant sur le mot, ses deux amies, Marthe et Lucile, qui étaient peut-être un peu jalouses... Car ce beau Robert n'était point un serin, c'était tout simplement un homme de sport, et qui n'allait pas, bien entendu, comme ces jeunes filles, s'extasier, s'affoler dans l'allée de cyprès de la villa Mazzarin, y voir le dôme de Cologne, les Boboli, la villa d'Este; non, Robert, d'un seul coup d'œil, avait, de cette allée, mesuré la longueur et le degré d'inclinaison, et il déplorait que, si bien plantée, elle ne pût, à cause

de sa pente excessive et de son étroitesse, permettre le passage des autos.

— Je fais le pari de monter cela avec ma cinquante-chevaux, si l'on veut me raser une rangée d'arbres, à droite ou à gauche!...

A la seule idée de voir abattre de tels arbres, les trois jeunes filles et madame de Salanque elle-même poussèrent un cri d'horreur.

Robert les heurtait ainsi, parfois, sans le vouloir.

Ils se trouvèrent tout au bas des jardins qui s'échelonnaient en terrasses, à l'italienne. Un plan incliné, pavé de petits œufs, s'offrait à leur vue, coupé, à plusieurs reprises, par des marches, et semblant aboutir à une grotte rustique, sous un cèdre majestueux, fier, un peu théâtral, tendant le bras comme l'Apollon du Belvédère. Ce joli chemin était bordé d'iris en fleurs; le parfum des giroflées l'embaumait; des bois d'orangers profonds, odorants et muets, attiraient à droite et à gauche; une forêt de bambous chuchotaient mystérieusement à la brise. Marie, toujours la plus sensible, s'extasiait.

Le miracle de ces jardins, c'est de nous sou-

lever peu à peu, par une habile gradation d'attraits, au-dessus du plan ordinaire de la vie, et de nous offrir, en surprise, de ces paysages soudainement élargis où nous puisons l'illusion d'un agrandissement de nous-mêmes, d'une enivrante dilatation de notre cœur, de notre esprit, de tous nos sens.

Les trois jeunes filles émerveillées couraient en avant, s'accoudaient au vieux mur bas, garni d'une housse de lierre; leurs têtes gracieuses se découpaient sur le pur horizon; puis on les voyait revenir, un doigt sur la bouche, faisant signe à madame de Salanque et à Robert de parler bas pour demeurer plus longtemps seuls dans un endroit si beau. Elles s'éparpillaient dans les parterres de giroflées, sous les bois de citronniers, derrière les arceaux de bancias fleuris; elles se penchaient à la margelle de citernes hors d'usage, et paisibles à vous donner le frisson... Elles revenaient tout émues retrouver madame de Salanque et le fiancé de Marie qui s'obstinait à ne pas mettre de sourdine à sa voix pour exposer à sa future belle-mère les péripéties de la dernière course de *cruisers* de Monaco à laquelle il avait pris part.

— De grâce! mon cher Robert, dit Marie, un peu fâchée, vous nous raconterez vos exploits plus tard, et ailleurs; mais ici, voyons, taisez-vous au moins cinq minutes!...

En effet, l'heure était particulièrement délicieuse en cet endroit privilégié; le jour baissait; la cime dentelée de la grande muraille des cyprès s'aiguisait finement sur le ciel du couchant; contre le fond assombri des verdures, quelques débris de marbres, une Flore, une Pomone, un Persée, prenaient une vie recueillie, secrète et saisissante; les buis exhalaient leur odeur âpre et forte, et de tous les toits visibles de la ville, qu'on dominait, les fumées des repas du soir montaient en spirales légères dans l'air parfaitement immobile; une clochette tinta à un couvent du voisinage, et tout le long faubourg aux toits roses sembla secouer ses campaniles; puis, un moment, tout se tut. Sur la crête du petit mur à la housse de lierre, un chat avançait, une à une, et sans aucun bruit, ses pattes de velours.

A ce moment, parut, tout au bout de l'allée centrale, un grand jeune homme qui venait en pressant le pas; il tenait son chapeau à la

main, il n'était ni beau ni laid; ces dames ne l'avaient jamais vu; il était envoyé vers elles parce qu'on les avait aperçues de la villa et qu'on les croyait égarées. Il expliqua cela rapidement, puis, comme il y avait un moment d'embarras, il dit une parole quelconque, mais par hasard heureuse, et qui tomba dans l'esprit tout préparé des jeunes filles, comme une cuillerée d'encens sur la braise :

— L'heure est si belle!... dit-il.

— Oh! monsieur! s'écria Marie, la première, en joignant les mains.

Et toutes trois se groupèrent autour de ce jeune homme comme si elles le connaissaient de longtemps; pour lui, elles dirent adieu sans regret à la vue, aux parfums, à « l'heure si belle ». Avec celui qui avait eu la chance d'apparaître au moment favorable et de flatter d'un mot leurs âmes déjà charmées, elles montèrent vers la villa Mazzarin, sans un regard en arrière.

Le beau Robert marchait flegmatiquement à leur suite, poursuivant sans doute en pensée sa course de *cruisers*, aveugle au petit drame presque inapparent qui venait de se jouer sous

ses yeux. Madame de Salanque, qui avait surpris le mouvement spontané et inquiétant de sa fille, en reprenant le bras de son futur gendre lui dit :

— Vos bateaux, vos bateaux, Robert, c'est très gentil, et vous les conduisez à merveille... Mais, au fait, dites-moi : savez-vous conduire l'imagination d'une femme?...

TABLE

LE DANGEREUX JEUNE HOMME 1
LES TROIS PERSONNES 13
LA PIÈCE FAUSSE 73
LA NIAISERIE. 83
OH! NE CHANTE PAS! 97
LE MAÎTRE 107
LA PARTIE CARRÉE 117
ANALOGIE. 129
ÉLOQUENCE. 193
NOUS SOMMES FACHÉS AVEC HENRIETTE . . . 207
UNE MAISON COMME IL FAUT :
LES FEMMES DE CHAMBRE DE MADAME ABLETTE 217
LES ANGLAISES DE MADAME ABLETTE. . . 229
L'INTRANSIGEANT 245
LES JEUNES FILLES AU JARDIN. 261

1005-20. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 1-21.
10644-20.



PQ
2603
09D3

Boylesve, René
Le dangereux jeune homme

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 23 05 16 008 2